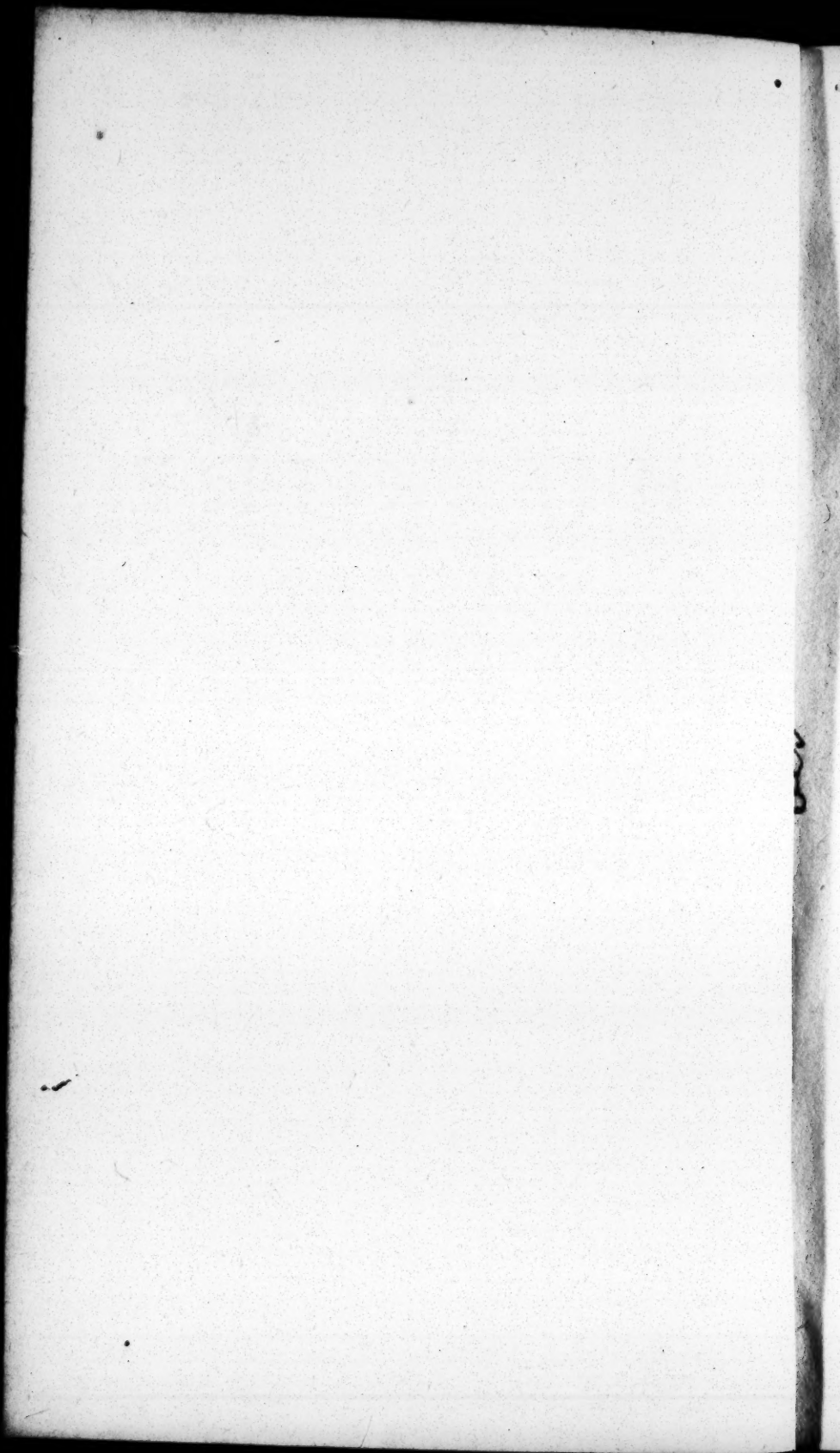


HISTOIRE
DE MISS
INDIANA DANBY.

TOME PREMIER.



HISTOIRE DE MISS INDIANA DANBY,

TRADUITE DE L'ANGLAIS.

PAR M. DE L***. G***.

TOME PREMIER.



A L O N D R E S,

Et se trouve à Paris,

Chez Ch. J. PANCKOUCKE, Libraire;
rue & à côté de la Comédie Française,
au Parnasse.

M. DCC. LXVII.

5
1

2

3





HISTOIRE

D E

MISS INDIANA DANBY,

TRADUITE DE L'ANGLOIS.

LETTRE PREMIERE.

A Miss Indiana Danby.



Otre Lettre, ma chere Indiana, m'a causé la plus grande des surprises : est-il possible qu'il vous soit jamais entré dans la tête de vous faire Religieuse ?

Non, je n'en crois rien ; & vous avez, sans doute , voulu vous amuser en me donnant cette fausse allarme : car, outre que vous êtes trop jolie pour une None, comment pouvez-vous vous imaginer ,

Tome I.

A

petite Hypocrite , avoir quelque goût pour un pareil état ? Croyez - moi , bien - loin de jouir de ce bonheur pur & tranquille , dont vous me faites une si belle peinture , vous ne tarderiez pas à vous repentir du parti que vous auriez pris ; il en est de cet état comme de celui du mariage , qui vous enchaîne pour toute la vie : ne penser jamais qu'à son esclavage , n'espérer aucun changement , être toujours occupée des mêmes objets ; quel sort insupportable ! Mais , vous êtes Protestante , & il n'y a pas d'apparence que vous veuillez changer ; je ne fais cependant que penser : car vous êtes une fille extraordinaire , & je vous connois des fantaisies assez fortes , pour me faire craindre que vous ne satisfissiez celle - là , si vous étiez Catholique , sur - tout demeurant & vivant , comme vous faites actuellement , avec une société de tristes Sœurs , sans avoir un seul agréable , qui puisse vous faire sentir le danger qu'il y a de se vouer au célibat : je suis très - persuadée qu'un joli Cavalier avec des soupirs & de tendres protestations , auroit bientôt écarté vos sombres idées N'est-il personne qui vienne quelquefois égayer votre solitude ? Ne pouvez-vous pas décou-

vrir quelques intrigues pour en divertir vos amies, leur faire part d'anecdotes intéressantes, d'histoires secrètes ? Je suis sûre que si vous le vouliez, vous auriez cent contes d'amourettes à nous faire : car je ne doute pas que vous ne soyez la confidente d'une grande partie des filles avec qui vous vivez. De grace, ma chere, faites-moi part de quelques-unes de leurs aventures ; vous dites qu'il y en a parmi elles de fort jolies ; comment donc ont-elles pu se résoudre à s'enterrer toutes vives comme les Vestales ? A l'égard de celles que la Nature a abondamment pourvues de tout ce qu'il faut pour que leur chasteté soit à l'abri de toute atteinte, elles sont fort bien de s'enfermer de bonne grace, & de se soustraire à des tentations, qu'elles sont moins en état de donner que de ressentir.

Parlons maintenant sérieusement, ma chere amie, quand nous honorerez-vous de votre présence ? Je suis fort étonnée que Mistris Beverly puisse vous tenir si long-temps éloignée d'elle ; je gage qu'elle a peur que vous n'inspiriez à son fils des sentiments trop tendres, & que vous n'en preniez pour lui. Je pense que vous ne l'avez jamais vu. Etoit-il de retour de

ses voyages , quand vous êtes partie pour le vôtre. Je ne le crois pas.... Hé bien ! ma chere , comptez sur ma parole , vous serez étonnée , enchantée : car il est.... Mais les termes me manqueroient , si j'entreprendois de dire ce qu'il est ; venez vite en juger par vous-même ; mais dépêchez-vous , ou perdez toute espérance ; il court grand risque d'être pris avant votre arrivée. Miss L.... & sa petite sœur , qui , malgré son air précieux , est coquette au fond du cœur , ne quittent pas la maison de Mistris Beverly depuis le retour de son fils ; la froideur qu'elles affectoient commence à disparaître , c'est un miracle ; le feu qui sort des yeux du fils , semble l'avoir chassée tout-à-fait : une douce chaleur anime déjà ces Belles , je souhaite qu'elle ne devienne pas un incendie très-difficile à éteindre ; ce qu'il y a de certain , c'est qu'elles sont jalouses l'une de l'autre. Vous voyez bien que cet événement fournit à leurs connoissances une matiere qu'elles ne manqueront pas de traiter : vous savez à quel point nous sommes discrettes dans ces occasions , & que de tout ce qui peut arriver à nos amies , l'amour est le sujet le plus intéressant.

A propos d'amies, puis-je me flatter que vous me regardez comme telle? Oui, je compte que vous êtes toujours la même à mon égard, aveugle sur mes défauts, & assez indulgente pour me trouver quelques bonnes qualités; il me vient cependant quelquefois de furieuses inquiétudes à ce sujet. Venez vite dissiper mes doutes & mes craintes; vous savez à quel point je vous aime, & que mon bonheur dépend de votre retour. Vous êtes généreuse & constante dans l'amitié, & je suis tranquille; mais revenez, revenez, ma chère Indiana, car il ne m'est pas possible de vivre sans vous.

Je pars dans le moment pour aller chez Ladi Ramsy; elle ne veut pas que je la quitte pendant qu'elle recevra ses visites de nôces; ce sont de bien ennuyeuses cérémonies; pour moi, quand je me marierai, supposé que l'envie m'en prenne jamais, je suis résolue à aller passer le premier mois de mon mariage à la campagne. On prétend que c'est un joug bien pénible à porter, & que deux époux se trouvent fort mal ensemble au bout d'une semaine, d'autres assurent que c'est dès le lendemain; nos couples modernes, par la force de la coutume qui, comme vous sa-

vez, est une seconde nature, ont su étendre la durée de leur bonheur à un mois.

Je suis sûre que vous direz que mes plaisanteries sur le mariage ne sont qu'un masque dont je couvre mes véritables sentiments, & vous penserez que je n'ai aucune aversion pour ce lien; vous vous trompez, je le hais mortellement sur-tout depuis qu'un certain impertinent employe tous ses efforts à m'inspirer du goût pour cet état. Vous savez de qui je veux parler, j'en suis obsédée, & la pauvre Miss Sandy paroît en être coëffée; je voudrois qu'il s'attachât à elle, & me laissât en repos, je le lui céderois volontiers.... Cependant perdre un serviteur... Non, les hommes sont rares, je n'en veux rien faire: en sorte, ma chere Lucie Sandy, que vous ne l'aurez pas, à moins que vous ne m'en cherchiez un autre pour remplir la vacance.

Avouez, ma chere Indiana, que je suis bien folle... Maman trouve que vous tardez trop long-temps à revenir, elle prétend avoir besoin de vous pour l'aider à me gouverner, vous ne le croirez pas, vous connoissez trop la douceur du caractère de votre

CLARA FREEMORE.

L E T T R E II.

A Miss Freemore.

MAlgré toutes vos plaisanteries, j'avouerai franchement, ma chere amie, mon goût pour la vie Religieuse; & si, comme vous dites, j'étois Catholique, vous en verriez bientôt la preuve; quel dommage qu'il n'y ait pas des Couvents de filles chez les Protestants pour celles qui pensent comme moi! que je le souhaiterois! Mais vous autres, mes Dames du beau monde, qui ne respirez que le plaisir, vous ne concevez pas la satisfaction que font goûter à celles qui sont plus sérieuses & moins dissipées, la solitude & la religion. La retraite ne vous fait envisager aucun plaisir, vous n'en trouvez que dans le tumulte & la confusion; pour moi je sens que je serai très-déplacée dans le grand monde, si je reste plus long-temps ici, & je ne serois point du tout empressée d'y retourner, sans l'extrême desir que j'ai de jouir de votre présence, & de celle de Mistris Beverly.

A iv

On mène ici la vie des Anges, vous en seriez enchantée, & peut-être aussi tentée que moi d'embrasser cet état, si vous étiez témoin, comme je le suis, des douceurs qu'on y trouve... De grâce, ma chère Clara, ne donnez pas dans les préjugés du peuple, & croyez, pour l'honneur de notre sexe, qu'il est des femmes qui vivent heureuses & contentes dans le célibat : je pense que vous jugez de toutes par vous-même.... Ah, monstre ! vous écriez-vous, peut-on tirer une aussi horrible conséquence ! eh bien donc, ne vous joignez pas au général contre mes favorites : si vous les connoissiez aussi-bien que moi, vous les aimeriez, les estimeriez ; & malgré l'aversion que je vous connois pour la retraite, je suis persuadée que vous prendriez du goût pour leur genre de vie.

Représentez-vous une société de filles aimables, vivant ensemble dans une union parfaite, & cherchant à se prévenir les unes les autres ; chacune s'occupe, suivant son goût, à broder, à peindre, à faire de la musique, & à d'autres arts agréables qu'on apprend & qu'on exerce dans la perfection ; je ne parle pas des autres amusements, comme la promena-

de, la lecture & la conversation ; j'omets la plus essentielle des occupations, qui est la Religion : chacune la pratique avec un zele & une ferveur qui ne peut être conçue ni imitée par ces tièdes Chrétiens du monde brillant.

Jugez, ma chere, par cette foible idée que je vous en donne, si vous devez vous attendre à des anecdotes secretes, & à des histoires de l'espece de celles que vous desirez ; mais je pense que vous n'avez pas parlé sérieusement en me les demandant, & que vous êtes trop sensée pour vous en amuser ; quoi qu'il en soit, il me seroit impossible de vous satisfaire à cet égard ; la licence est bannie de cet asyle de sainteté : aucune Religieuse n'y donne matiere de scandale, & ne cherche à en trouver chez ses compagnes : tout y est, estime & amitié. La beauté ne cause ici aucune envie, & ne donne aucune vanité à celles qui en sont pourvues ; cela n'est point du tout étonnant, les hommes en sont bannis....

Gardez votre aimable Beverly, je n'ai pas la moindre curiosité de le voir, & je ne le regarderai que comme le fils de mon amie & de ma protectrice ; je ne suis insensible que pour l'amour ; vous

me direz que je n'ai pas encore sujet de me vanter, puisqu'ici mon cœur n'a pu être mis à l'épreuve; vous êtes dans l'erreur, nous voyons quelquefois compagnie à la grille; des agréables, pour varier leurs amusements, viennent visiter les Religieuses, à qui ils se trouvent liés par le sang ou l'amitié : je m'y trouve assez souvent, & ils me disent des choses spirituelles & galantes qui ne me font pas la moindre impression, & je suis infiniment plus flattée des témoignages d'amitié que je reçois chaque jour de l'aimable sœur Agnès, qui m'est devenue presque aussi chère que vous me l'êtes.

C'est une jeune personne dont les traits sont si touchants, dont la figure est si prévenante.... depuis que je l'ai vue, j'ai senti que la beauté n'avait pas besoin de parure, & que les ornements ne servoient souvent qu'à en ternir l'éclat : oui, la belle Agnès est plus belle en None, qu'elle ne seroit, je crois, sous tout autre habit; c'est enfin une créature parfaite.

La beauté attire une admiration involontaire, même de la part de notre sexe; une Belle est traitée avec une distinction, qu'elle ne doit le plus souvent qu'à ses charmes; & à moins que la ja-

lousie ne s'en mêle, on est disposé à l'aimer : tout ce qu'elle fait a une grace particulière, & une douceur engageante ; si elle vous marque de l'estime, on est plus flatté de ce sentiment de sa part, que s'il venoit d'une autre personne moins aimable, qui seroit cependant aussi sincère. J'ignore à cet égard votre façon de penser ; mais pour moi, j'aime beaucoup mieux avoir pour amies de jolies femmes que d'autres. Si nous devons admirer les ouvrages de la Nature, qui le mérite mieux qu'une belle figure humaine ? C'est, à mon avis, la plus grande merveille de la création ; d'ailleurs, plus une jolie femme a lieu d'être contente d'elle-même, moins elle est portée à l'envie & à la médisance, & n'est occupée qu'à faire le tourment de l'autre sexe. . . . Mais à propos de cela, je trouve que vous ne vous lassez pas de désespérer votre esclave très-soumis M. Bevil ; je suis surprise que vous ne changiez pas de conduite à son égard, je n'en conçois pas les raisons ; mais je gagerois ma vie, que malgré tout ce que vous m'en dites, vous l'aimez à la folie. Je souhaite qu'il vous connoisse aussi-bien que je vous connois ; comptez qu'à mon retour je lui confierai certaines

choses , qu'il y a de la cruauté de lui laisser ignorer. Rappelez-vous la façon dont vous m'avez avoué que vous pensiez sur son compte , avant la foiblesse qu'il a eue de vous laisser voir l'empire que vous avez pris sur lui ; je suis persuadée que vous vous désespéreriez , si vous pouviez craindre un instant que Miss Sandy vous dérobat son cœur : je desirerois qu'elle le pût , vous seriez alors punie , comme vous le méritez , des mauvais traitements que vous lui faites éprouver.... Vous vous fâcherez tant qu'il vous plaira , mais je crois qu'il est trop bon ; le galant homme ! l'aimable homme !... Apprenez donc à distinguer le vrai mérite , & à le traiter comme il convient.

Procurez-moi le plaisir d'avoir soin de vous le jour de vos nœces ; & puisque vous desirez si fort me voir , hâtez votre mariage , Mistris Beverly ne me refusera certainement pas la permission de revenir pour une occasion aussi agréable.

Rendez , ma chere amie , plus de justice à vous & à moi , & ne doutez pas , comme vous semblez le faire , de mon estime & de ma tendresse pour vous ; j'aime jusqu'à vos défauts , que vous avez le secret d'embellir ; ainsi jugez combien je suis at-

tachée à vos vertus, qui l'emportent de beaucoup : il est impossible qu'une amitié aussi sincère que la mienne, & aussi-bien fondée, puisse jamais s'affoiblir ; payez-moi toujours du même retour, mon bonheur en dépend.

Adieu, ma Clara, mes respects à votre chère maman & à votre aimable sœur.... J'ai promis à ma bonne amie Sœur Agnès, de l'accompagner à la promenade ; elle fait ce qu'elle peut pour me convertir ; elle pleure quand elle pense que sa chère Indiana est hérétique.... Elle vient... Encore une fois, Adieu,

INDIANA DANBY.

P. S. Ayez la bonté de remettre de vos belles mains, la Lettre ci-incluse à Mistress Beverly.

L E T T R E III.

A Miss Indiana Danby.

JE suis furieuse contre vous, & fortement résolue à vous bien gronder.... Je ne fais pourtant par où commencer, non faute de sujet, mais parce qu'il me vient

tant d'idées à la fois, que je suis fort embarrassée à laquelle m'arrêter. Si je commence par Bevil, vous serez assez méchante pour penser que c'est ce qui m'occupe le plus.... Cela est horrible.... Mais pourquoi êtes-vous devenue si contrariante ? Vous desirez que je perde mon captif ; hé bien , je souhaite moi, pour vous punir, comme vous le méritez , que vous deveniez None , nous verrons qui de nous deux aura plus de raison de se désespérer.

Laissez-moi en repos, Indiana, je ne veux point être sermonée pour ce beau Monsieur, je ne l'aime point, il est pour un mari... il est.... je ne veux point me marier.... Non... je ne fais ce que je veux... je ne puis me débarrasser de lui, & je suis forcée d'écrire ma lettre en sa présence ; si vous saviez combien il est différent de ce que vous l'avez vu ! ce n'est plus cet amant timide, qui n'osoit ouvrir la bouche ; il parle , ma chere, & vrai comme j'existe , il parle comme un autre ; dois-je souffrir de pareilles libertés ? Je ne l'aurois jamais cru... j'avois bien voulu ordonner à ce frippon de raccommoder ma plume, le croiriez-vous ? Il a eu la hardiesse de baiser ma main, quand

je l'ai avancée pour reprendre la plume ; & ce qui est encore pis , c'est que me voyant furieuse , au-lieu de marquer quelque repentir , il a récidivé , mais avec un air si avantageux , que j'en suis restée stupéfaite , & n'ai pas eu la force d'exprimer mon ressentiment. Nous avons changé tous deux de caractère , qu'est-ce que cela produira ? Le Ciel le fait.

Je ne crois pas être jamais dans le cas d'avoir besoin de personne auprès de moi le jour de mes nœces ; cependant , si quelque chose pouvoit me déterminer à faire une folie , ce seroit l'offre que vous me faites de revenir en Angleterre pour remplir cette fonction.... Qu'est-ce que je disois ?.... Je ne puis en croire mes yeux , quand je regarde cette gentille Epître , ai-je réellement écrit cela ? Ce malheureux m'a , je crois , enforcélée , je laisserai tout jusqu'à ce qu'il soit parti.... J'ai bien peur que le Poëte n'ait raison , qui dit que les femmes veulent être contredites , & qu'elles cedent à la hardiesse & à la témérité.

Mais en voilà assez sur un sujet qui nous meneroit trop loin.... Je rougis.... vous me le pardonnerez , ma chere amie , à votre retour vous prendrez votre re-

vanche, & me parlerez en secret de Beverly. Je suis sûre que dès qu'il vous aura vue, il ne sera pas insensible ; alors adieu ces galanteries qui n'ont pas le sens commun, il ne pensera qu'à Danby, je vois quelle sera sa destinée, & si vous n'êtes pas de diamant, je devine la vôtre. C'est un Cavalier des plus aimables, très-élégant, mais inconstant comme le vent, & qui le fera toujours jusqu'à ce que vous l'ayiez fixé : il a déjà, à ma connoissance, coëffé quatre Demoiselles, dont aucune n'a pu l'arrêter un an ; sa plus longue passion à peine a-t-elle duré un mois entier. Je vois d'ici que pour conserver votre caractère de gravité, vous vous croirez obligée de marquer du mépris pour une pareille légèreté, à laquelle vous donnerez peut-être un nom moins doux ; mais ne mentez pas, Indiana, ne le croyez-vous pas un frippon bien dangereux ? Je gagerois que vous ne pourrez pas le haïr autant que vous le desireriez, pour avoir tourné la tête à tant de pauvres filles ; pour moi, j'avoue franchement que je n'en veux point du tout à ces gens qui se montrent tels qu'ils sont ; c'est notre faute si nous sommes trompées, nous voyons à quoi nous en tenir..... ma pauvre sœur ; hélas !

las ! j'ai bien peur qu'elle n'en ait pour sa part , car elle se répand furieusement en injures contre lui , trouvant plus doux apparemment d'en mal parler , que de n'en rien dire du tout. Venez vite , ma chere , & mettez fin aux espérances de toutes ces pauvres malades ; il est à présumer que lorsqu'elles auront perdu tout espoir , elles reviendront à leur premiere indifférence.

J'ai été hier au soir chez Mistris Beverly ; après plusieurs propos indifférents , elle en a entamé un fort intéressant , c'étoit au sujet de votre retour : elle a dit qu'elle croyoit que vous aviez demeuré assez long-temps en France , pour en savoir parfaitement la Langue & les autres talens qu'on y acquiert , & qu'elle étoit fort impatiente de vous voir ; j'ai pris alors la parole pour lui conseiller de vous faire revenir promptement , & quitter au plutôt votre Couvent , crainte que vous ne cédassiez à la tentation de vous faire Religieuse. . . . Religieuse ! s'est écrié M. Beverly , ah ! parbleu , ce seroit une nouveauté qui me feroit plaisir : car nous avons ici peu de Dames à qui ce goût-là vienne ; mais il faudra cependant tâcher de le lui faire perdre , je m'en charge. . .

Je vois bien , lui ai-je répondu , que votre vanité vous fait penser que vous lui en aurez bientôt fait passer l'envie ; je ne m'en flatte pas , a-t-il répliqué , d'un petit air suffisant ; mais sur mon honneur , j'y ferai de mon mieux.... Personne n'en doute , ai-je repris ; mais croyez-moi , vous trouverez une Demoiselle d'une autre espèce que celles que vous avez vues jusqu'à présent : ce n'est pas une conquête aisée , ni de ces ames foibles , prodigues de leur tendresse ; celles-là vous ont gâté , M. Beverly : une victoire aisée n'est pas un grand sujet de triomphe ; mais Indiana vous apprendra à être plus humble.... Oh ! pour le coup , a-t-il dit , avec un geste de surprise , je suis stupéfait , émerveillé , extasié ; une femme en louer une autre ! quel phénomène ! mais je n'en suis pas la dupe , a-t-il ajouté , en souriant malignement : vous avez pour cela des raisons que je crois pénétrer , & les voici : vous ne me faites un si beau portrait d'Indiana , qu'afin que je puisse beaucoup en rabattre quand je la verrai ; alors vous comptez que la trouvant bien au-dessous de l'idée que vous m'en avez donnée , je ne ferai pas grand cas du peu de charmes qu'elle peut avoir ; vous voyez

que je fais démêler le vrai motif des éloges que vous venez de prodiguer , ils sont toujours suspects dans la bouche de vous autres jolies femmes.... Miséricorde ! me suis-je écriée , Mistris Beverly, mes Dames , venez , je vous prie , à mon secours , & aidez-moi à défendre la cause de notre sexe , que cet ingrat injurie , parce qu'il a trouvé des femmes assez faibles.... Oh , si vous formez contre moi une ligue si puissante , a-t-il repris en m'interrompant , je me retire , le combat seroit trop inégal.... Mais écoutez , ma chere Clara , a-t-il ajouté en me prenant la main , laissez-moi la baiser , & soyons amis ; dans le fond du cœur , vous n'êtes pas fâchée contre moi ; nous nous ressemblons trop par le caractère pour que nous n'ayions pas quelque goût l'un pour l'autre ; je gagerois que si vous aviez été homme , vous auriez pensé comme moi ; je suis bien sûr que vous n'en conviendrez pas ; mais je n'ai pas besoin de votre aveu pour en être persuadé. Les femmes , comme dit certain Poëte , ne disent jamais au vrai ce qu'elles pensent , & sont à ce seul égard d'une discrétion étonnante.... Ce Poëte en a menti , ai-je répliqué avec feu , & ce qu'il ose avancer est aussi con-

traire à la raison , que démenti par l'expérience ; cependant cette satire est d'une grande autorité chez vous autres agréables , qui regarderiez comme une grande perte , un trait piquant contre le sexe , quoiqu'il parte d'un esprit faux , & que rien ne le justifie. Si toutes les femmes pensoient comme moi , votre ascendant sur elles ne seroit pas si grand qu'il l'est , & ce ne seroit qu'après de rudes & longues épreuves , que vous pourriez parvenir à acquérir quelques droits sur leur estime & leur affection.... Ah ! pauvre Bevil , a-t-il repris d'un ton de pitié , que je le plains ! Je ne m'étonne pas s'il est si bien mené.... Laissez-là M. Bevil , lui ai-je dit , il n'a pas besoin de votre compassion ; il seroit à souhaiter pour vous , que vous eussiez la moitié de ses bonnes qualités. Grand merci , Madame , m'a-t-il répondu , en me faisant une profonde révérence , je ne manquerai pas de l'informer de votre favorable prévention pour lui , & à quel point il est dans vos bonnes grâces.... Il vous connoît trop bien , ai-je répliqué , pour s'en rapporter beaucoup à ce que vous pourriez lui dire ; les gens sensés comme lui , ont peu de goût pour les mauvaises plaisanteries , & je

n'ai nulle inquiétude à cet égard... Ah, ah! m'a-t-il dit méchamment, vous prenez votre sérieux quand vous avouez votre penchant pour lui... mais rien n'est plus déplacé... Finissons ce propos, je vous prie, Monsieur, lui ai-je répondu avec humeur; je ne veux plus vous parler de ma vie, je vous déteste.... Point du tout, a-t-il repris d'un ton assuré, il n'en est pas un mot, vous vous faites illusion à vous-même : car je suis persuadé que vous êtes folle de moi; & se tournant vers ma sœur, n'ai-je pas raison, ma douce amie, lui a-t-il dit en lui prenant affectueusement la main.... la petite a rougi, & laissé voir tout le plaisir qu'elle ressentait de ce qu'il s'étoit adressé à elle, cela m'a mise en colère.

Cet homme, Indiana, est parfaitement coquet; il ne vise qu'à faire des conquêtes, pour les abandonner aussi-tôt, & je ne voudrois pas que ma sœur fût au nombre de ses dupes; mais le scélérat met tant d'art dans tout ce qu'il fait, il est si aimable, prend un ton si touchant, si persuasif, ses regards sont si tendres, enfin il tend ses embûches si habilement, qu'il n'y a que le respect pour soi-même, & une parfaite connoissance de son caractère,

qui puissent donner à une femme des armes pour lui résister.

Mais , venez , ma chere Indiana , & faites-lui éprouver ce que c'est qu'une passion véritable ; toutes les Nymphes délaissées vous attendent pour les venger de son inconstance. Mistris Beverly souhaite votre retour, hâtez, mon adorable amie, l'heureux moment où je pourrai vous exprimer de bouche une partie de l'estime & de l'affection que ressentent pour vous votre

CLARA FREEMORE.

P. S. Ma sœur vous aime tendrement ; mais elle redoute en vous une rivale.

LETTRE IV.

A Miss Freemore.

Pourquoi , ma chere Clara, cherchez-vous à déguiser vos sentiments pour le digne Bevil ? C'est offenser notre amitié ; vous savez que rien ne me feroit plus de plaisir que d'apprendre par vous-même que vous rendez à son mérite la justice qui lui est due ; croyez-moi, dans un

siècle comme le nôtre, où les hommes estimables sont si rares, vous devez être bien flattée de la conquête que vous avez faite. Je suis fâchée de ce qu'avec tant de légèreté vous quittez un sujet si intéressant, pour en traiter un beaucoup moins agréable : j'en devine la cause, vous n'osez vous étendre sur ce chapitre, crainte de faire connoître que vous avez pour Bevil beaucoup plus de penchant que vous ne voulez en découvrir.... Mais pourquoi ne m'entretenez-vous que de M. Beverly? Pensez-vous réellement que la peinture que vous m'en faites, soit capable de me prévenir en sa faveur? Vous vous trompez; j'ai l'inconstance en horreur, & il est impossible qu'une pareille conquête me tente; ce seroit d'ailleurs bien mal reconnoître les bontés de ma protectrice. Non, ma chère, je saurai me garantir d'une passion condamnable; & d'après ce que vous me dites, cela ne me sera pas bien difficile : je ne dois pas non plus être à son goût, ainsi qu'il n'en soit plus question.

Parlez-vous sérieusement au sujet de votre sœur? Je crois que non, elle a droit de prétendre à un cœur plus digne d'elle; il me tarde de pouvoir en juger par moi-

même : car je ne m'en rapporte pas à vos jugemens , que vous portez quelquefois avec trop de légèreté ; je compte que vous ne prendrez pas de mauvaise part ce petit reproche , ce sont les droits de l'amitié.

J'attends ce soir une lettre de Mistris Beverly ; elle m'apprendra si je jouirai bientôt du plaisir de voir mon aimable Clara ; mes cheres Religieuses me marquent le chagrin que leur cause l'idée de me perdre , & je vous avoue que le plaisir que j'ai de retourner en Anglererre , est mêlé de quelque amertume ; je vais quitter des femmes charmantes , qui ont fait leur possible pour rendre mon séjour agréable , principalement la chere Agnès , qui est dans la douleur de n'avoir pu me convertir ; elle ne désespere pourtant pas d'y réussir dans un autre temps. Ah , la pieuse fille ! rien n'est si respectable que son zele , & il y a de la grandeur d'ame dans son amitié d'être occupée de nos plus chers intérêts.

Je viens de recevoir un paquet d'Angleterre : que ma chere Mistris Beverly est bonne ! que son impatience de me revoir est obligeante ! Elle veut que je ne differe mon retour que jusqu'à l'arrivée

de la domestique qu'elle m'envoie , pour m'accompagner : mon cœur palpite de joie , j'embrasserai cette seconde mere (car elle veut que je l'appelle ainsi) je reverrai ma Clara & mes autres amies ; je ne puis rendre tout le plaisir que je ressens. Pourquoi la mer nous sépare-t-elle ? Je crains l'inconstance de cet élément ; mais le temps est beau , je ne veux penser qu'à mon bonheur prochain.... Je vais donc me retrouver avec vous , j'ai mille choses à vous dire.... je brûle d'impatience , adieu , ma chere , mille tendres compliments à votre sœur : l'amour la rend aveugle , si elle redoute une rivale dans votre

INDIANA DANBY.

LET T R E V.

A Miss Indiana Danby.

PRêtez-moi un peu de votre philosophie , ma chere Indiana , sans quoi je ne pourrai supporter ma douleur ; je perds toute patience , jugez si j'en ai sujet , j'éprouve la plus cruelle mortification ; il faut quitter Londres , & me voilà privée

du bonheur de voir mon amie , que j'attends depuis si long-temps. Ma tante, ma vieille tante... quel temps a-t-elle été prendre pour être malade ! assurément elle n'en pouvoit choisir de plus propre à me donner bien de l'humeur contre elle : il faut cependant y aller , elle est riche , & maman dit qu'elle m'aime beaucoup ; mais qui sait ce qu'elle me laissera , quand il lui plaira de quitter ce bas monde ; qu'elle garde ses richesses , elle m'enleve un trésor plus précieux pour moi , la compagnie de ma chere Indiana... Mais il faut partir , la décence le veut , cela n'est-il pas cruel ?... Etre confinée dans un vieux château , jouir de la conversation agréable de quelques respectables femmes du voisinage , aussi sottes que médisantes ; n'entendre parler que d'incommodités , moitié réelles , moitié d'imagination , le moyen d'y tenir ? Mais seroit-ce dans le fond un si grand mal de desirer que ma tante fût délivrée par sa mort de toutes les incommodités de la vie ?... Ces idées me viennent quelquefois , ce n'est pas ma faute , vous savez qu'on ne gouverne pas , comme on veut , son imagination. Le pauvre Bevil a perdu la parole , il n'ose pas être gai quand sa souveraine est

triste, je suis dans cette occasion à moitié contente de lui; il paroît vivement affecté de mon chagrin. Il ne tarit point sur vos louanges, & je puis vous répondre qu'il est votre *immense* admirateur.... Il seroit assez plaisant que pendant mon absence vous allassiez me l'enlever; si cela arrive, malheur à vous; vous avez les mêmes inclinations: & beaucoup de rapports qui se trouvent entre vous, ne me laissent pas sans crainte: en cas d'accident, je vais par précaution m'assurer de quelque aimable campagnard: car je ne puis souffrir l'idée de voir mon train diminué; une belle Dame sans un humble esclave! cela est aussi impossible qu'un Chevalier errant sans dulcinée.

Je perds l'esprit.... Hélas! il faut partir; que Fanny est une heureuse créature! je n'ai jamais porté envie à ma sœur qu'à ce moment: elle verra mon amie, jouira de sa conversation; & moi, reléguée dans un désert, je serai privée de tout plaisir; mon sort n'est-il pas affreux? Ecrivez-moi pour y apporter quelque adoucissement: à chaque heure je lirai vos lettres, je m'en nourrirai; vous savez quelle est ma curiosité, ne me laissez rien ignorer de ce qui se passera, sur-tout faites-moi

le portrait de vos adorateurs, à mesure que vous les enregistrez ; si Beverly n'est pas du nombre, je ne vous le pardonnerai jamais, car très-assurément ce sera votre faute.

Mais que parlez-vous de reconnaissance envers Mistris Beverly ? Elle sait tout ce que vous valez ; je souhaite que vous tourmentiez un peu le fils, & non pas qu'il vous tourmente ; l'un & l'autre peut cependant arriver, cela dépend de l'impression que fera sur vous deux votre première vue..... On m'appelle, maman me demande, c'est sans doute pour me parler de mon voyage : fatal sujet !.... Adieu encore une fois, ma chère Indiana, plaignez un peu votre malheureuse

CLARA FREEMORE.

LETTRE VI.

A Miss Freemore.

QUE je retrouve Londres différent de ce qu'il étoit ! cela n'est pas étonnant, ma chère Clara n'y est pas, & lui a enlevé ce qui pouvoit le plus m'y flatter.

Que je suis fâchée de votre absence ! n'est-il donc point d'espoir pour le rétablissement de votre tante , & serons-nous encore long-temps séparées ? J'ai mille choses à vous dire , qui ne valent pas la peine d'être écrites.... Point d'amour chez M. Beverly, vous êtes une fausse Prophétesse, je vois bien qu'il ne m'aimera jamais.... Il étoit à la maison quand j'arrivai ; il m'aida à descendre de ma voiture , & me regarda avec beaucoup d'attention ; mais en dépit de l'amour-propre , il faut avouer que je ne parus pas trop être de son goût. Mistris Beverly me présenta à lui comme sa sœur : il sourit , & dit assez galamment , je la prendrai volontiers pour votre fille , Madame , mais peut-être désirerai-je ne pas la regarder comme ma sœur..... Oh non , répondit sa mere , sur le même ton , je veux que cela soit ainsi , vous n'en sauriez avoir une meilleure.... Que dites-vous à cela , Indiana ? ne voulez-vous pas l'accepter pour frere ? Je m'estimerai fort heureuse , lui répondis-je , s'il veut me permettre de le regarder comme tel. Sa réponse à cela fut une profonde inclination ; & la conversation tourna sur mon séjour en France , & le genre de vie que j'y avois mené.

M. Beverly parla avec beaucoup d'agrément sur ce sujet, & me railla avec esprit sur mon goût pour le Couvent : je défendis ma cause de mon mieux ; mais je ne pus lui persuader que je parlois sérieusement.... Que les hommes sont vains, de penser qu'ils sont nécessaires à notre bonheur ! Il est impossible de leur ôter l'idée de leur importance.

Mais enfin, que pensez-vous de lui, m'allez-vous demander ? N'est-il pas aimable, bien fait, semillant ? Oui, ma chère, il est tout cela ; & j'avoue que malgré tout ce que vous m'en aviez mandé d'avantageux, j'ai encore été surprise en le voyant : je pense qu'il n'est pas possible de trouver une figure plus noble, plus élégante ; mais j'ai vu cela, sans sentir mon cœur palpiter, & ses manières ne me plaisent point ; il est trop instruit de ses perfections, & trop satyrique dans ses propos. Je suis fort trompée s'il ne pense pas qu'il n'y a aucune femme digne d'un attachement sérieux ; il est difficile en beauté, & censeur perpétuel de la conduite des femmes. Après l'avoir bien étudié, je suis plus disposée à le craindre qu'à l'aimer : il est poli avec moi, mais indifférent, même avec affec-

tation. Je crois sa vanité alarmée : si je n'étois dépendante de sa mere , comme je le suis , il concevrait peut-être des espérances. Jugez par ce que je vous dis , s'il y a la moindre apparence qu'il m'inspire de tendres sentiments ; non , ma chere , il m'a humiliée , & je suis fâchée contre moi-même d'y avoir été sensible , comme si j'étois assez dépourvue de charmes , pour qu'il ne me croye pas digne de la moindre de ces galanteries d'usage dont il est si prodigue.... Je n'ose me laisser aller à tout le sérieux de mon caractère , de peur qu'il n'y donne une fausse interprétation ; il croit qu'il n'a pour conquérir , qu'à paroître.... Je suis à présent plus vive que vous ne m'avez jamais vue , & je me suis hasardée par fois à le railler sur sa vanité ; il paroît alors à moitié fâché de ce que je lui dis , & tâche de se justifier avec plus de soin que je ne le crois capable d'en prendre. Comme je ne desire ni n'espere faire sa conquête , je tâche de mortifier son amour-propre , en le traitant avec beaucoup de froideur ; je pense que cela le pique un peu. Quand il nous arrive de nous trouver seuls , il semble embarrassé : sa conversation est seche & cérémonieuse : je

le surprends me regardant avec des yeux perçants, comme s'il observoit mes défauts. Il dit un jour malicieusement, à ce que je crois, qu'une femme n'étoit pas supportable avec des yeux bleux; qu'il aimoit à la folie les brunes: leur beauté est plus durable, ajouta-t-il, & elles sont infiniment plus piquantes.... Il aime beaucoup la Musique, & une belle voix le ravit; cependant il quitte toujours l'appartement, lorsque Mistris Beverly me fait chanter ou jouer du clavessin: vous m'avez pourtant souvent dit que je m'en acquittois assez bien.

Je n'oserois encore assurer que votre sœur l'aime, ni prendre pour moi les fréquentes visites qu'elle me fait: elle soupire, elle rougit quand il est avec nous; pour lui il est trop fin pour laisser démêler ses sentiments: mais il la traite avec la distinction la plus flatteuse. J'ai de l'inquiétude pour elle, ou je me trompe fort, ou Fanny a les passions vives; & la disposition que je lui vois à la tendresse, la rend moins précautionnée contre les attaques d'un Amant.

Elle prit hier au soir le thé avec nous, ainsi que Miss L... & la jolie Jessy; je m'amusai beaucoup à observer avec quel
art

art notre frippon tint ces trois rivales en bonne humeur : il faisoit un compliment à l'une , regardoit tendrement l'autre , pendant qu'il pressoit la main de la troisième , mais tout cela si naturellement , & avec tant de graces , que les pauvres créatures étoient enchantées. Sur ma parole , Clara , notre sexe est bien foible dans de semblables occasions : je suis quelquefois honteuse d'être femme.

A propos de Musique , on pria votre sœur de jouer du clavessin , & elle s'en acquitta fort bien pour une Ecoliere : je fus très-fâchée quand Mistris Beverly me pria de chanter , j'aurois fort voulu m'en dispenser ; mais il n'y avoit pas moyen de m'en défendre ; je choisis donc un petit air dont les paroles peignoient parfaitement le caractère de M. Beverly , & sembloient avoir été faites pour lui ; il les entendit à merveille ; & quand j'eus cessé , & que je passai devant lui , grand merci , me dit-il tout bas , vous seriez bien fâchée si je n'avois pas saisi votre satire ; profitez-en , lui répondis-je , & je n'aurai pas regret à ma chanson.... Que chuchotez-vous-là , M. Beverly , lui dit Miss Jessy avec affectation ? Je gage qu'il est question de moi : car vous me regardiez

pendant que vous parliez ; assurément , lui répondit-il , puis-je penser & parler d'autre chose ? Bon , reprit-elle en fouriant & jouant de l'éventail , vous êtes un flatteur flatteur tant qu'il vous plaira , repliqua-t-il , que prétendez-vous par-là , chere Miss Jessy ? Je suis naturellement timide , & j'ai besoin que vous m'encouragiez . . . Mais M. Beverly , reprit-elle en minaudant , pourquoi êtes-vous devenu si pressant ? Chere Miss Jessy , lui répondit-il , en lui prenant la main , pourquoi êtes-vous si aimable ? Mais , venez & achevez ma défaite par la douceur de votre voix . . . Oh , dispensez-m'en , je vous prie , s'est-elle écriée , j'ai fait vœu de ne pas chanter . . . A cela ne tienne , a-t-il répliqué , je vous relève de ce vœu : faites-nous donc la grace de chanter un petit air ; je suis persuadé que vous vous en acquitterez à merveille : il suffit de vous entendre parler , pour juger de l'harmonie de votre voix .

Qu'on nous persuade aisément des perfections que nous n'avons pas ! elle prit le compliment à la lettre ; & sans se faire prier davantage , se mit à chanter ; mais , juste Ciel ! quelle pitoyable Chanteuse ! j'étois sur les épines pendant qu'elle chan-

toit, & rougissois à chaque son qu'elle glapissoit ; pour Beverly, il gardoit son maintien, la regardoit avec attention, battoit la mesure du pied ; il étoit cependant facile d'appercevoir les efforts qu'il faisoit pour s'empêcher de rire. Quel triomphe pour sa vanité, que l'idée de tourner une tête si aisément !

Quand elle eut fini, il se leva, & l'applaudissant des mains, *Brava*, s'écria-t-il, je vois que vous savez chanter ; sans moi pourtant cet incomparable talent seroit resté caché..... M. Jessy sourit, joua de son éventail, très-contente d'elle & de lui. Vous savez qu'elle n'est pas pourvue d'un entendement bien exquis ; mais si elle étoit un peu moins confiante & moins affectée, ce seroit une personne très-aimable.

Mais n'êtes-vous pas fatiguée, ma chère, de toutes ces miseres ? Pour moi, je le suis beaucoup ; & pour nous soulager tous deux, il faut finir cette Epître... Ah, mon cher Couvent ! je ne jouirai ici d'aucun plaisir qui puisse m'affecter, jusqu'à ce que je voye ma Clara ; avec quelle impatience j'en attends le moment ! hâtez-le, si vous aimez votre fidelle

INDIANA DANBY.

P. S. Vous êtes toute étonnée de ne pas trouver dans ma Lettre un seul mot de ce que vous pensez qui devroit y être : ne vous fâchez pas, le sujet vaut bien qu'on attende un peu... je l'ai vu ce matin ; qu'il vous aime sincèrement ! il ne peut parler d'autre chose que de sa chere Clara ; ne craignez pas que je devienne votre rivale, quoique je lui trouve tout ce qu'il faut pour plaire , & que ce soit un modele sur lequel tous les Amants devroient se régler ; je vous aime trop pour vous causer ce chagrin : êtes-vous contente ? Je vois que vous voudriez que je m'étendisse un peu plus sur ce sujet ; mais je n'en ai pas le temps, il faut que je m'habille pour accompagner Mistris Beverly à quelques visites. Adieu.

L E T T R E VII.

A Miss Indiana Danby.

Q Uoique je n'aye jamais douté, chere Indiana, du pouvoir de mes charmes, je vous avouerai cependant que je ne m'attendois pas qu'ils fissent un si prompt

effet. A peine suis-je arrivée dans cette espece de désert, que j'y fais des conquêtes, & que les cœurs s'empressent à venir se ranger sous mes loix ; jugez combien mon petit amour-propre doit en être flatté... Je viens de recevoir deux billets doux, mais d'un style le plus singulièrement comique ; après en avoir beaucoup ri avec Betty, je lui ai ordonné de prendre ces deux curieuses pieces, de les plier proprement dans du papier bien blanc, & de les envoyer à leurs Auteurs, qui n'avoient pas manqué de mettre au bas leur nom, leur qualité & leur demeure, se flattant sans doute que je ne manquerois pas moi-même d'y répondre au gré de leurs amoureux desirs ; ne trouvez-vous pas cela plaisant ? Mais lisez toujours : car j'ai d'autres choses à vous dire qui ne le sont pas moins.

J'ai été hier, avec la permission de ma tante (qui, grace à mes soins, paroît se porter un peu mieux) j'ai été, dis-je, avec des Dames du voisinage à un bal donné à l'occasion des assises tenues à K.... Je m'étois promise quelque plaisir dans une compagnie de campagnards que je devois y trouver, & je ne me suis pas trompée. Comme une belle

Dame , comme une Dame élevée à la ville , j'ai cru pouvoir me donner quelques airs : car rien n'est plus propre pour paroître quelqu'un de conséquence : une femme du bon ton est facilement distinguée par une certaine assurance ; une bagatelle en impose au Peuple : la voix haute, l'air fier & dédaigneux , ainsi du reste.... Pour augmenter l'étonnement , je m'étois mise dans un nouveau goût , éloigné non-seulement de ce que l'on voit à Londres , mais encore de tout ce que l'on a vu jusqu'à présent.... Ah ! quel plaisir de mettre en mouvement toutes les belles du pays pour m'imiter ! Je ne fais aucun doute que je ne les voye Dimanche prochain à l'Eglise (car c'est là où l'on vient étaler son élégance) je les verrai , dis-je , couvertes d'ajustements de mon imagination , & arrangés à leur fantaisie ; les cheres créatures ! combien elles doivent m'être obligées de leur avoir fourni une si belle occasion d'exercer leur goût.

Je suis donc arrivée dans la salle d'assemblée , je m'y suis assise ; tous les regards se sont aussi-tôt tournés sur moi ; mais regards d'admiration & de respect : la richesse de mes habits , une certaine négligence dans mon maintien , un air aisé

qui annonce une personne de bonne compagnie, tout cela m'assuroit une réception favorable.... L'orgueil est plus répandu qu'on ne croit; il se trouve non-seulement dans le grand monde, mais encore, & peut-être plus chez les Gentilshommes & les Dames de campagne. J'ai observé que la femme d'un Ecuyer porte la tête de quelques pouces plus haut que sa voisine d'un rang inférieur: de beaux habits marquent le pouvoir, de la dentelle, une robe neuve & une profusion de rubans, rendent une femme d'une bien autre importance que celle qui n'est que simplement mise. O temps! ô mœurs!

Les Officiers du Régiment en quartier à K... faisoient la partie la plus recommandable de l'assemblée mâle; ils sont presque aussi agréable que ceux des Gardes à pied.... A l'entrée d'un des ces Héros subalternes, venez ici, M., lui a crié une Demoiselle qui étoit assise à côté de moi, je suis curieuse de savoir qui vous choisirez pour votre danseuse... qui il choisira, a dit une autre? Ce sera sans doute la plus belle. Cette apostrophe m'a donné la curiosité de considérer plus attentivement le personnage; c'est une de

ces figures desquelles on ne dit rien, & qui ne se font remarquer que par les graces étrangères qui la composent. Il étoit chargé d'ornemens les plus singuliers, entr'autres d'une grande bourse à laquelle étoit attaché un large solitaire qui ne servoit pas à faire paroître avantageusement son col excessivement court, & qui ne diminuoit rien de la largeur de sa face; d'ailleurs assez vermeille & annonçant de la santé. Ce beau M., tel que je vous le dépeins, étoit, à ce que j'ai pu comprendre par les propos des deux Demoiselles, le favori de toutes les belles de K...

Un autre objet non moins original, a fixé mon attention: c'est un jeune homme d'une autre espece; la délicatesse de son teint fait voir qu'il ne l'a jamais exposé à un soleil trop ardent: sa taille & ses membres ne paroissent pas capables de soutenir sa tête, qui toujours baissée, semble trop lourde pour le reste du corps extrêmement efflanqué, & indépendamment de sa grosseur & de sa pésanteur naturelles, est chargée d'une furieuse quantité de cheveux; mais quels cheveux! grands Dieux! ah! ah! ah! quelle frisure! les oiseaux trouveroient aisément à s'y loger. Les deux côtés tombent com-

me deux oreilles d'épagneuil ; ce bel Adonis est d'ailleurs très-élégant dans sa parure , & fort empressé auprès des Dames , qui m'ont semblé beaucoup flattées de la cour qu'il leur fait.

Mais en voici un autre qui vient d'entrer : c'est encore un Officier du même Corps , assez richement vêtu , habit très-court , bien net , & roide comme un pieu : ses cheveux noirs , noués en queue , dédaignent le secours de la poudre , pas un cheveu ne passe , n'approche de son visage , & ne vient pas jusqu'à l'oreille.... Quel triumvirat , & qu'il m'a paru plaisant !

Il me seroit impossible , ma chere , de peindre tous les originaux , tant mâles que femelles , qui composoient cette brillante assemblée ; ce que je vous en ai dit , peut suffire pour vous en donner une juste idée.

On a commencé à danser , & mon heureuse étoile m'a procuré l'avantage d'avoir une espece d'automate pour mon Cavalier ; il ne m'a pas été difficile de m'appercevoir qu'il ne brilloit pas du côté de l'esprit , & n'étoit pas fécond en sujets de conversation : je me suis déterminée à le tourmenter un peu. Le pauvre homme étoit auprès de moi tout dé-

contenancé : son imagination ne lui four-
nissoit rien à dire ; il remuoit cependant
quelquefois les levres , mais sans rien ar-
ticuler , & les fermoit , craignant appa-
remment , en parlant , de commettre un
attentat. J'avois bien de la peine à gar-
der mon sérieux ; enfin se croyant obligé
de parler , il a observé judicieusement
que la danse que l'on figuroit , étoit très-
jolie ; pensez-vous cela lui ai-je dit ? En
quoi consiste donc sa beauté ? Je suis sûre
que vous avez de bonnes raisons pour
l'avoir avancé : car vous avez eu assez
de temps pour examiner ; je vois que
vous êtes prudent , ai-je ajouté ; j'aime
les gens qui pensent long-temps avant
de parler ; certainement une personne qui
auroit dit son sentiment sur le champ ,
n'auroit pas prononcé si juste.... Oh !
Madame , m'a-t-il répondu , je ne suis ja-
mais pressé.... C'est fort bien , Sir , ai-
je répliqué , tenez-vous-en là ; prenez
toujours beaucoup de temps , vos juge-
ments en seront bien meilleurs.... Ce
discours l'a confondu : mais heureusement
pour lui , me trouvant obligée d'aller
danser , il a été dispensé de me répon-
dre... A la fin de la danse , je me suis
malicieusement remise auprès de lui , afin

de renouer l'entretien : j'ai vu son embarras ; il a regardé à droite & à gauche pour voir s'il ne lui venoit pas du secours , ce qui m'a beaucoup amusée... Que regardez-vous donc avec tant d'attention , lui ai-je demandé ? Il faut que ce soit quelque chose de curieux : car vous me paraissez y être tout entier... Qui moi , Madame ! a-t-il répondu avec un surcroît d'embarras , sur ma parole , je ne regarde rien.... Comment rien ! ai-je répliqué , cela n'est pas possible ; faites-m'en part , je vous prie... Ma belle Dame , a-t-il repris , vous me raillez.... Le Ciel m'en préserve , me suis-je écriée , un homme de votre mérite ! cela seroit bien vilain à moi.

Mais en voilà assez , j'entends la voix de ma tante , elle vient ; il faut cacher ma lettre , si elle la voyoit , j'essuyerois une ennuyeuse réprimande sur mon goût pour la satire... Adieu , si je suis en humeur , & que je ne l'oublie pas , je vous ferai part du reste de mon aventure d'hier au soir... Adieu bien vite.

CLARA FREEMORE.

L E T T R E VIII.

A Miss Freemore.

EN revanche de la plaisante & satyrique peinture que vous m'avez faite dans votre dernière Lettre, des originaux que vous avez rencontrés au bal, & dont j'ai beaucoup ri, je vais, ma chere Clara, vous faire le portrait d'un personnage qui figureroit bien avec les vôtres, & à qui j'ai eu le bonheur d'inspirer une forte passion. C'est un homme qui, quoiqu'un peu chargé d'années (car il en a au moins soixante) fait cependant l'agréable; son nom est Sir Joseph Barde, & son titre Baronet. Cet Adonis suranné est excessivement recherché dans sa parure; il se donne des graces & des airs de vivacité, plus [que ne pourroit faire le jeune homme le plus étourdi. J' imagine que le long-temps qu'il y a qu'il est né, lui a fait oublier son âge: il est galant, empressé, fait l'aimable, se regarde complaisamment dans un miroir qu'il tire à chaque instant de sa poche, & qu'il n'y remet qu'après y avoir long-temps contem-

plé sa figure antique dont il paroît extrêmement satisfait ; enfin , ma chere , je n'ai jamais vu d'homme si complètement ridicule.

Ce fut Lundi dernier que je vis , pour la premiere fois , ce vénérable Baronet : il vint dîner avec nous ; je fus frappée dès qu'il entra de son habit de soie de plusieurs couleurs à la mode de France : une grande bourse & un large ruban étoient attachés à une très-petite perruque , qui à peine lui couvroit le sommet de la tête , & qui ne venant pas de chaque côté jusqu'aux oreilles , laissoit voir les cheveux gris de son crû : tout l'accommodage consistoit en quelques boucles , qui n'avoient que deux ou trois pouces ; jugez quel effet devoit faire une vieille tête si joliment ornée ; vous en auriez , j'en suis sûre , bien ri , si vous aviez été avec nous... Il est d'ailleurs si poli , si officieux , qu'il est impossible de faire le moindre mouvement de tourner souvent la tête , sans qu'il aille d'abord à vous pour vous demander si vous avez besoin de quelque chose : il pensa me renverser par terre en voulant retirer la chaise sur laquelle j'étois assise auprès d'une fenêtre , de peur que le trop grand air ne m'incommodât :

j'eus beau lui dire que j'y étois accoutumée, il fallut céder & changer de place... J'avois laissé mon éventail sur une table, & je me levois pour l'aller prendre, il voulut me prévenir : mais comme je suis un peu plus ingambe que lui, je ne lui donnai pas le temps : il en parut mortifié, & me dit d'un ton plaintif, & avec un regard ridiculement langoureux, ah, cruelle ! pourquoi m'envier le bonheur inestimable de vous servir ? Je n'ambitionne rien tant que d'être utile à votre sexe charmant, & j'ose vous dire que beaucoup de Dames me font la grace de recevoir avec bonté mes petits services, quand je suis assez heureux que de trouver des occasions à leur être bon à quelque chose... Je n'en doute pas, lui répondis-je, il n'est aucune femme qui ne doive être infiniment flattée d'être servie par un homme de votre mérite... Ah ! Madame, repliqua-t-il, en s'inclinant profondément, vous me faites trop d'honneur... vous me flattez, & je n'oserai jamais croire que vous pensiez de moi si favorablement. Croyez, Sir, repris-je, que je ne suis pas la seule à m'apercevoir de ce que vous valez.... Je ne fais en vérité, Madame, répondit-il avec

une modestie affectée, de quelle façon... Mais , aidez - moi donc , M. Beverly , ajouta-t-il , en s'adressant à lui , à trouver des termes pour exprimer à Madame toute ma reconnoissance : il a été un temps où j'aurois été moins embarrassé..... Ah , Madame ! continua-t-il en soupirant , il ne m'est pas permis aujourd'hui d'avoir les mêmes prétentions ; quoique , grace au Ciel , je n'aye pas trop lieu de me plaindre : car je ne suis pas si vieux... Comment vieux ! m'écriai-je , je vous proteste , que vous ne paroissiez pas avoir gueres plus de soixante ans.... soixante ans , Madame , soixante ans ! reprit-il , avec vivacité ; je vous assure qu'il s'en faut , & que je n'en ai , tout au plus que.... Je ne le laissai pas achever : aurois-je eu , Monsieur , lui dis-je , le malheur de vous offenser ? Soixante ans est l'âge que j'aime à voir aux hommes : c'est celui de la prudence & de la discrétion... Cela est vrai , Madame , répondit-il , d'un air satisfait ; & quoique je n'y sois pas encore parvenu , je conviendrai que j'ai connu des hommes très-aimables , même dans un âge plus avancé.

Le dîner qu'on vint annoncer , mit fin à cette conversation : il me présenta la

main très-galamment ; mais je la refusai , en lui faisant sentir que la décence exigeoit qu'il l'offrît à Mistris Beverly , comme à la Dame de la maison.... Cela est vrai , Madame , me répondit-il , j'allois faire une sottise ; mais vos divins appas m'ont entraîné : en disant cela , il présenta la main à Mistris Beverly , & son fils me donna la sienne ; & me dit , en souriant : je vous félicite de votre conquête : voilà , ma foi , un très-bon parti qui s'offre pour vous , & de quoi satisfaire votre goût pour les personnes de soixante ans.

Nous nous mîmes à table , où l'empressement de l'officieux & mal-adroit Baronet à nous servir , mit tout en confusion , & excita plus l'envie de rire que de manger.

Une nombreuse compagnie arrivée après-dîné , me délivra heureusement de ses persécutions , contre lesquelles je m'étois cependant précautionnée , en me plaçant assez loin de lui ; mais il tâchoit de s'en dédommager par ses lorgneries continuelles , & en portant la main sur son cœur toutes les fois qu'il pouvoit surprendre un de mes regards ; signe par lequel il vouloit , sans doute , me faire entendre

tendre le précieux don qu'il m'en faisoit. La compagnie s'étant retirée fort tard, & le Baronet se voyant obligé d'en faire de même, il prit congé de moi la larme à l'œil, & en me suppliant de permettre qu'il me fît sa cour, & de ne pas dédaigner le tendre & respectueux hommage du plus soumis de mes esclaves.

Vous voyez, ma chere Clara, que vous n'êtes pas la seule qui fassiez des conquêtes, & que celle que j'ai faite de ce séduisant Baronet, doit infiniment me flatter & me rendre vaine.

Comme j'étois ce matin seule dans ma chambre, occupée à étudier une nouvelle piece de clavessin, j'ai vu entrer Mistris Beverly, qui après s'être assise d'un air fort grave, & m'avoir regardée pendant quelques minutes : Indiana, m'a-t-elle dit, je suis venue expressément pour vous faire une question à laquelle j'exige que vous répondiez avec toute la sincérité dont vous êtes capable : le ton & l'air sérieux avec lesquels elle m'a dit cela, m'ont étonnée, & je n'ai pu m'empêcher de rougir. Je vois bien, a-t-elle continué, que vous devinez ce que j'ai à vous dire... Non, Madame, sur ma parole, je ne m'en doute seulement pas, lui ai-

je répondu avec une sorte d'émotion : car j'ai pensé dans le moment que la question qu'elle avoit à me faire , étoit au sujet des sentiments que son fils paroïssoit avoir pour moi ; & malgré le peu de connoissance que j'en avois alors , j'ai craint la facilité avec laquelle les meres prennent des allarmes ; je me préparois donc à lui répondre sur cet article , s'il en étoit question , quand elle a dissipé mes craintes , en me demandant ce que je pensois de Sir Joseph : ce que j'en pense , Madame , ai-je répondu?... Mais oserois-je vous demander à mon tour , pourquoi vous me faites cette question , & pourquoi d'un air si grave ? Il ne sauroit l'être trop , a-t-elle répliqué ; le mariage est une chose des plus sérieuses , & on n'en sauroit parler avec trop de gravité... Je le crois , Madame , ai-je répondu : mais Sir Joseph & le mariage sont deux idées que je n'ai jamais attachées ensemble :... cela se peut , a-t-elle repris ; mais Sir Joseph trouve beaucoup de rapport entre Indiana & ce lien.... Il ne pense donc pas à son âge , lui ai-je dit ? Mais je vois bien que vous voulez vous amuser un peu à ses dépens & aux miens... Non , ma chere , a-t-elle repris , je parle très-sé-

rieusement : Sir Joseph vous aime éperdument ; il ne m'en a pas fait mystere, & m'a demandé la permission de vous instruire de ses sentiments.... O Ciel ! me suis-je écriée, eh ! comment , Madame , avez-vous pu avoir l'air de favoriser un projet si ridicule ? C'est à vous , ma chere , a-t-elle dit , à vous bien consulter là-dessus : pour moi je n'ai d'autre droit que de vous donner des avis : il est riche , il a un fort bon caractère , & un titre qui vous donnera un rang honorable : il n'est pas jeune , à la vérité ; mais les avantages qu'il peut vous faire , doivent l'emporter sur toute autre considération.... Quand il seroit , Madame , ai-je repris avec vivacité , en état de m'en faire de bien plus grands , je n'en serois point du tout tentée : je ne saurois avoir pour lui ni amour ni estime , & suis moins choquée de son âge que de ses ridicules... Il faut convenir , a répliqué Mistris Beverly , en faisant ses efforts pour s'empêcher de rire , que ses manieres & sa conversation ne préviennent pas beaucoup en sa faveur... Mais en bonne foi , Madame , ai-je repris , est-ce sérieusement que vous me faites une pareille proposition ? Que j'en serois fâchée !... Tranquillisez-vous , Indiana ,

m'a-t-elle répondu avec sa bonté ordinaire ; je suis bien éloignée de chercher à vous contraindre : j'ai promis au Baronet de vous parler à son sujet , & je remplis ma promesse : si vous acceptiez sa main & la fortune qu'il vous offre , le monde regarderoit ce mariage comme très-avantageux pour vous ; mais moi , en vous y portant , je craindrois de vous rendre malheureuse. . . . Ah , Madame ! lui ai-je dit en lui prenant la main , vous que je dois regarder comme la plus tendre des meres , que ne puis-je vous exprimer combien cette nouvelle preuve de vos bontés pour moi , pénètre mon cœur ! je craignois que , prévenue en faveur du Baronet , vous ne voulussiez exiger mon consentement aux propositions qu'il vous a faites pour moi : & le Ciel m'est témoin , que quelque répugnance qu'eût été la mienne , j'aurois sacrifié l'affreux dégoût que j'ai pour lui , à mon devoir & à ma reconnaissance , qui m'imposent la loi de vous obéir aveuglément ; mais je vois que vous ne voudriez pas me rendre malheureuse : car il est certain que je la serois avec un époux tel que le Baronet , pour qui je sens que je ne pourrois jamais avoir aucune sorte d'attachement ; comblez vos

bontés, Madame, j'ose vous en supplier, en lui apprenant les dispositions où je suis pour lui, & le refus que je fais de tous les avantages qu'il m'offre ; c'est, je crois, le seul moyen de me délivrer de ses fades & ennuyantes poursuites... Ne vous en flattez pas, a-t-elle répliqué, les Amants surannés sont furieusement tenaces & importuns : soyez persuadée que son amour-propre & sa vanité lui feront toujours croire qu'il gagnera sa cause, s'il la plaide lui-même... Oh, en ce cas, ai-je repris, j'éviterai avec tant de soin de lui en fournir l'occasion, qu'il lui sera difficile de... J'allois continuer, quand M. Beverly a paru... Vous venez à propos, mon fils, lui a dit sa mere, pour donner votre avis à votre sœur dans une affaire des plus importantes : il s'agit pour elle de mariage, & elle veut savoir, avant de se décider, quelle est l'opinion de son frere ; elle ne sera pas d'un grand poids, a-t-il répondu, si elle a déjà fait un choix ; il a dit cela d'un ton à me faire comprendre qu'il étoit peu satisfait d'être consulté là-dessus... Puisque M. Beverly, ai-je dit, refuse de donner son avis, permettez-moi, Madame, de persister dans ma premiere résolution : l'air de

M. Beverly s'est rembruni encore davantage ; & il a demandé , en tâchant de se contraindre , s'il pouvoit espérer d'être admis dans nos secrets , & de savoir quel étoit l'heureux mortel qui avoit fait de si grands progrès dans mon cœur.... Des progrès dans mon cœur ! lui ai-je dit avec une sorte de dépit :... eh ! qui vous fait croire , s'il vous plaît , qu'il y en ait fait ? Je vous demande pardon , a-t-il repris , d'avoir supposé que c'étoit le seul motif de votre consentement au mariage dont il est question , quoique je sache parfaitement que dans la plupart de ceux qui se font aujourd'hui , c'est le cœur qui est le moins consulté.... Ce sera pourtant , Monsieur , lui ai-je répondu , lui seul que je consulterai en pareil cas.... Je le crois , Madame : mais satisfaites , de grace , ma curiosité , & m'apprenez le nom.... Très-volontiers , Monsieur , lui ai-je dit en l'interrompant , je n'ai aucune raison pour vous le cacher : mais je vous avois cru assez de pénétration pour deviner l'incomparable Sir Joseph.... Quoi ! s'est-il écrié en éclatant de rire , c'est de ce vieil Adonis dont il s'agit ? Oui , Monsieur , lui ai-je répondu , vous voyez bien qu'on ne peut gueres rejeter un tel parti ; &

qu'avec toutes les graces dont il est si abondamment pourvu, il ne peut qu'avoir fait de grands progrès sur mon cœur... Les éclats de dire de M. Beverly ont alors recommencé : son visage s'est tout-à-fait déridé, & il m'a raillée sur ma conquête avec beaucoup d'enjouement & d'esprit.

Ah, ma chere Clara! plaignez-moi: on vient m'annoncer dans le moment que Sir Joseph est ici, & qu'il me demande une audience de quelques minutes : Mistris Beverly me conseille de la lui accorder, & vous savez que ses conseils sont des ordres pour moi... il faut y aller, adieu, je reprendrai la plume quand il sera parti, & vous informerai de ce qui se sera passé.... Adieu, croyez-moi toujours votre plus tendre amie.

INDIANA DANBY.

LETTRE IX.

A Miss Freemore.

APrésent félicitez-moi, ma chere Clara, me voilà heureusement délivrée de l'insu-

pide Baronet : j'ai fait à ses tendres propositions une réponse très-positive, & lui ai donné son congé le plus poliment qu'il m'a été possible : sa surprise a été des plus grandes ; il est resté stupéfait, & sans avoir la force de parler ; je ne doute pas que son amour-propre n'ait été extrêmement humilié, & n'aye beaucoup souffert du peu de cas que je lui ai paru faire de sa main & de sa fortune, qu'il croit d'un prix inestimable, & à l'abri du refus de quelque femme que ce puisse être ; je lui ai cependant prouvé le contraire, de façon à ne lui laisser aucun doute à cet égard, pour peu qu'il sache se rendre justice : mais quel est celui qui est assez sage pour se la rendre ? C'est un effort trop grand pour l'humanité. Je voudrois pouvoir entrer dans le détail de la scène qui s'est passée entre lui & moi, je suis persuadée qu'elle vous amuseroit beaucoup ; mais j'ai des choses plus intéressantes à vous dire.

Mistris Beverly, son fils, Lady Ramsey, & votre très-humble servante, allâmes hier à la Comédie : à peine fut-elle commencée, non sans bruit & sans sifflets, qu'il s'éleva dans le parterre une querelle violente ; deux Messieurs qui

étoient dans une loge, & qui voulurent l'appaiser, acheverent de mettre tout en confusion : M. Beverly nous avoit quittées pour aller parler à quelques personnes de sa connoissance, qui étoient dans une loge vis-à-vis de la nôtre, & la foule qui barroit le passage, l'empêchoit de nous rejoindre. J'étois dans des craintes mortelles, ainsi que ma compagnie; & pendant que je demandois à Mistris Beverly quel parti nous prendrions, nous avons entendu un grand bruit à la porte de notre loge, elle s'est tout d'un coup ouverte, & une foule d'hommes s'y est précipitée. A cette vue notre frayeur a redoublé : mais un de ces Messieurs, vêtu d'un uniforme, a obligé les autres de se retirer, en leur représentant les égards que l'on doit à des Dames: je me charge, a-t-il ajouté, de les tirer d'ici sans aucun danger; en disant cela il m'a prise par la main, en m'assurant que je pouvois me fier à lui, & qu'il alloit me conduire à notre carrosse.

J'étois si troublée, que, sans songer à le remercier, ni à l'embarras dans lequel je laissois ma compagnie, je lui ai donné le bras, & suis sortie avec lui de la loge. Ce n'a pas été sans beaucoup de peine

qu'il a forcé le passage qui se trouvoit barré par quantité de monde, & que nous sommes arrivés au bas de l'escalier, où j'ai vu M. Beverly qui faisoit ses efforts pour passer & venir à notre secours; dès qu'il m'a apperçue, il est venu à moi, & s'adressant à celui qui me conduisoit: remettez-moi, Monsieur, cette Dame, lui a-t-il dit assez brusquement, elle n'a plus besoin de vous; c'est moi qui me charge d'elle.... Vous, Monsieur, lui a répondu l'Officier avec fierté, eh! qui êtes-vous, s'il vous plaît, pour me donner de pareils ordres? Je ne quitterai point Madame, soyez-en assuré, à moins qu'elle ne me l'ordonne elle-même.... Je tremblois qu'ils ne prissent querelle, & qu'elle ne devînt sérieuse; & pour l'éviter, songez donc, mon frere, ai-je dit à Monsieur Beverly, à ma mere & à Lady Ramfy, que nous avons laissées dans la loge.... Pardonnez-moi, Monsieur, lui a dit l'Officier; puisque cette Dame est votre sœur, je vous la remets, & je retourne auprès des deux autres Dames, voir si je puis leur être bon à quelque chose; sans attendre de réponse, il est parti comme un trait, & m'a laissée avec M. Beverly. Venez, Madame, m'a dit celui-ci, si vous voulez m'honorer de

la même confiance que vous paroissiez avoir en cet Etranger, je serai peut-être assez heureux pour vous faire sortir d'ici saine & sauve : je n'ai pas cru devoir répondre à un propos si déplacé, je l'ai suivi ; la foule s'étoit un peu dissipée, & nous avons gagné notre voiture plus facilement que je ne l'avois espéré. J'y suis vite entrée, & M. Beverly a retourné sur ses pas pour aller chercher sa mere, dont j'étois fort inquiète ; mais j'ai été bientôt rassurée en la voyant paroître, conduite par l'obligeant Officier ; M. Beverly est arrivé un instant après avec Lady Ramsy. L'Etranger à qui nous avons fait mille remerciements, qu'il a reçus avec beaucoup de modestie, nous a quittées en nous témoignant le plus galamment du monde, combien il étoit flatté qu'un pur hazard lui eût procuré l'honneur de nous connoître, & l'avantage d'être de quelque utilité à des Dames aussi aimables & aussi respectables que nous. J'ai remarqué que ce compliment de pure politesse, n'étoit pas trop du goût de M. Beverly ; il a secoué deux ou trois fois la tête, & sans daigner faire à l'Etranger le moindre accueil, il a brusquement ordonné au cocher d'aller.

Pendant tout le chemin, il a eu un air

sombre & soucieux, & n'a pas dit un seul mot; mais en me donnant la main pour descendre de carrosse, il a soupiré, & m'a dit tout bas : ah, Indiana! il m'est impossible d'y tenir & de me déguiser plus long-temps.... Que signifie ce discours, lui ai-je répondu, il a de quoi m'étonner?.... Je n'ai pu lui en dire davantage; nous entrons dans la salle, où je n'ai pas plutôt été assise, que je me suis sentie très-agitée, avec un grand mal de tête, & prête à tomber en foiblesse. Mistress Beverly allarmée, a ordonné à sa femme de chambre d'aller vite chercher certaine liqueur qui étoit dans son cabinet; mais avant qu'elle l'ait apportée, je me suis tout-à-fait évanouie; on a eu toutes les peines du monde à me faire revenir; & en tournant les yeux, j'ai vu ceux de M. Beverly attachés sur moi, les pleurs étoient prêts d'en couler, & il m'a été aisé d'y lire les vives allarmes que je venois de lui causer.

Quand j'ai été un peu remise, je me suis fait conduire à ma chambre pour me coucher; mais je n'ai pu fermer l'œil de toute la nuit : je me suis rappelée ce que m'avoit dit M. Beverly en descendant de carrosse : j'ai cherché à pénétrer le sens

de ces paroles : ... *Il m'est impossible d'y tenir & de me déguiser plus long-temps...* cela n'est-il pas surprenant , me suis-je dit ! quel seroit donc son dessein ? ... Je connois ses ruses , & je me tiendrai si bien sur mes gardes ... oui , ma chere Clara , je m'y tiendrai , & je mourrai plutôt que de céder à ma foiblesse.

Vers le matin j'ai senti mes yeux extrêmement appésantis , & j'ai goûté quelques heures de repos qui m'ont entièrement remise.... Mistris Beverly , dont les attentions & les bontés pour moi ne tarissent pas , est entrée dans ma chambre , pour voir comment j'avois passé la nuit , & a été charmée de me trouver en meilleur état , & sans la moindre trace de mon accident de la veille , qu'elle a attribué à la frayeur subite dont j'avois été saisie à la Comédie : elle m'a tendrement embrassée , & est sortie , en me disant qu'elle & son fils alloient m'attendre pour déjeuner.... Ah , ma chere ! que ne dois-je point à cette bienfaisante Dame ! quelle est la mere qui ait jamais témoigné plus de tendresse à la fille la plus chérie ! & que je serois ingrate , si par mon tendre attachement & une soumission aveugle à toutes ses volontés , je ne tâchois de me

rendre digne de tout ce qu'elle a fait pour moi.

Je me suis vite habillée, & suis descendue dans la salle : M. Beverly a couru au-devant de moi, m'a demandé avec beaucoup d'empressement comment je me portois, & a paru bien satisfait de ma réponse.

A peine avions-nous déjeûné, qu'un domestique est venu annoncer le Colonel Manly.... Le Colonel Manly ! s'est écrié avec surprise M. Beverly : connoissez-vous cet homme-là, ma mere, a-t-il ajouté ? Non, mon fils, lui a-t-elle répondu ; mais je me doute que c'est ce même Officier qui, hier à la Comédie, nous a si obligeamment prêté son secours pour nous tirer de l'embarras où nous nous trouvions.... Faites entrer, a-t-elle dit au domestique ; la vue de l'Etranger qui a paru l'instant d'après, nous a fait connoître qu'elle ne s'étoit pas trompée.

Je vous supplie, mes Dames, nous a-t-il dit, après nous avoir saluées avec beaucoup d'aisance & de noblesse, d'excuser la liberté que j'ai prise de me présenter chez vous, sans savoir auparavant si vous voudriez bien agréer ma visite, & ne l'attribuez qu'à mon empressement à

venir m'informer si vous étiez remises de la frayeur que vous eûtes hier, dont je craignois pour vous des suites fâcheuses. Je suis très-sensible, Monsieur, lui a répondu Mistris Beverly, à l'honneur que vous me faites, & le motif de votre visite ne peut que nous flatter infiniment; il a répliqué par une profonde révérence, & la conversation a changé de sujet.

J'ai été extrêmement contente de ses manieres & de son entretien : c'est un homme d'environ trente ou trente-cinq ans, fait à peindre, & d'une figure très-revenante; il a dans l'esprit beaucoup de brillant, de justesse & de solidité, & paroît avoir beaucoup de douceur dans le caractère, & de la gayeté dans l'humeur; il nous a extrêmement amusées, & j'ai trouvé fort courtes toutes les deux grandes heures qu'a duré sa visite.

Il a paru avoir pour moi une attention particuliere, sans toutefois m'adresser de ces compliments pleins de fadeur, plus propres à révolter qu'à flatter les personnes qui savent les apprécier : ses yeux seulement sembloient vouloir me dire qu'il me trouvoit fort à son gré, & m'auroient donné de la vanité, si j'ajoutois foi à cette espece de langage. M. Beverly l'exami-

noit très-attentivement , & paroissoit desirer la fin de sa visite ; cependant ne lui marquoit que de la politesse.

Quand il s'est levé pour prendre congé , Mistris Beverly , aussi prévenue que moi en sa faveur , & qui lui avoit rendu la justice qu'on ne sauroit lui refuser , l'a invité à venir nous voir aussi souvent que cela lui seroit agréable ; à quoi il a répondu que rien ne pouvoit plus le flatter que cette invitation , qu'il en profiteroit , & que les moments qu'il emploieroit à nous faire sa cour , lui seroient trop précieux , pour ne pas se les procurer souvent ; après quoi il est sorti en nous faisant une profonde révérence , & à la grande satisfaction de M. Beverly qui paroissoit être sur des épines.

Quelques instants après son départ , je suis montée dans ma chambre , où je n'ai pas été deux minutes , qu'à mon grand étonnement j'ai vu entrer M. Beverly qui , après avoir parcouru la chambre de l'œil , pour voir sans doute si j'y étois seule , a fermé la porte , & s'est approché de moi... Puis-je savoir , Monsieur , lui ai-je dit avec beaucoup d'émotion , le sujet qui vous fait venir me trouver dans ma chambre , où il n'est pas décent que
je

je reste seule avec vous ? Ah, Indiana ! m'a-t-il répondu en se jetant à mes genoux, pardonnez-moi si je viens troubler votre solitude : mais je m'y vois forcé par une nécessité qui m'aveugle sur la témérité de ma démarche : je ne saurois vous taire plus long-temps le secret de mon cœur : je me suis fait jusqu'à présent les plus violents efforts pour vous dérober la connoissance de l'ardent amour dont je brûle pour vous, depuis le moment que je vous vis pour la première fois ; il faut enfin que je vous le déclare, en vous jurant qu'il n'en fut jamais de plus sincère ni de plus constant ; aura-t-il votre aveu ? Parlez, belle Indiana, ne craignez pas de prononcer mon arrêt : s'il m'est favorable, je me regarderai comme le plus heureux des hommes : & s'il m'est contraire, le plus affreux désespoir me délivrera bientôt du tourment insupportable que me feroit continuellement éprouver votre insensibilité pour moi.

Je vous avouerai, Monsieur, lui ai-je répondu, que tout ce que vous venez de me dire, me jette dans la plus grande des surprises... Mais, de grace, levez-vous, on peut venir, & votre posture de suppliant à mes genoux, ne pourroit qu'être

mal interprétée : il a obéi , s'est levé , & s'est assis auprès de moi.

Permettez-moi , Monsieur , ai-je repris , de vous faire une question : pourquoi jusqu'à présent , s'il est vrai que vous ayiez depuis long-temps pour moi les sentiments dont vous voulez me persuader , m'avez-vous traitée avec une froideur qui les démentoit si fort , & qui , bien-loin de me les faire seulement soupçonner , ne pouvoit servir au contraire qu'à me convaincre du peu d'impression que j'avois faite sur vous... Il est aisé , m'a-t-il répondu , de vous satisfaire à cet égard , & je vais vous parler avec la plus grande sincérité.

J'ai toujours craint un engagement sérieux ; & cherché à m'en garantir , en ne sortant pas de mon caractère naturellement porté à la légèreté & à l'inconstance : je m'engageois cependant de bonne foi ; mais il ne m'en coûtoit pas le moindre effort pour me dégager : j'aimois sans amour , & j'exprimois la tendresse que je ne ressentais pas comme l'Amant le plus passionné , sans me soucier beaucoup qu'on en crût l'aveu sincère : & mon cœur , jaloux de sa liberté , n'éprouvoit que des passions momentanées , qu'il m'étoit aisé de

maîtriser par l'habitude que je m'en étois faite. Tel étoit mon état, adorable Indiana, continua-t-il, quand je vous vis pour la première fois : je fus frappé de vos charmes, & je connus, dès ce moment, le danger où ils alloient exposer ce cœur accoutumé à le braver impunément, & qui croyoit trouver dans ses triomphes une pleine sécurité. Je voulus donc éviter ce danger : mais ce fut vainement : je me sentois entraîné par un trop puissant attrait ; & forcé d'y céder, je cessai de combattre un penchant que tout en vous pouvoit si bien justifier. La conquête de votre cœur me parut la seule qui jusqu'alors eût été digne de mes soins ; mais je vis bien que ce n'étoit point par des voyes ordinaires que je pourrois parvenir à la faire, & que le seul moyen d'y réussir, étoit d'affecter pour vous une indifférence qui, en piquant votre amour-propre, pût vous faire desirer de m'inspirer d'autres sentiments. Il n'est point de belle qui ne connoisse ses avantages & ses droits, & qui ne regarde comme un grand outrage, le refus du juste tribut que l'on doit à sa beauté ; je souhaitois que vous voulussiez vous venger de celui que je semblois vous faire, & m'en punir en me forçant

de rendre à vos charmes l'hommage que dans le fonds de mon cœur je leur rendois depuis long-temps. Flottant entre la crainte & l'espérance, si ma feinte produiroit l'effet que j'en attendois, & d'où dépendoit tout le bonheur de ma vie, il ne m'a été possible de me déguiser plus long-temps : soyez donc à présent bien convaincue, chere & aimable Indiana, de mon amour pour vous ; il n'en fut jamais de plus ardent ni de plus sincere ; & les pénibles efforts que j'ai faits pour vous le cacher jusqu'à ce jour, doivent vous en assurer la constance... Il s'est alors arrêté pour attendre ma réponse.

Les assurances que vous venez de me donner, Monsieur, de la vérité de vos sentiments, semblent devoir ne m'en laisser aucun doute ; mais plus vous m'en verrez convaincue, plus vous devez éviter, si vous avez quelques égards pour moi, de m'en donner de nouvelles preuves : ce n'est pas que je n'en fusse infiniment flattée, s'il m'étoit permis d'y répondre, comme vous paroissez le desirer ; mais le devoir & la reconnoissance me le défendent : ne cherchez donc plus, je vous supplie, à m'entretenir de votre amour ; je ne saurois vous écouter sans être in-

grate envers ma bienfaitrice, & sans encourir sa disgrâce qui, de tous les malheurs qui pourroient m'arriver, seroit pour moi le plus cruel & le plus insupportable... Ah, Indiana! s'est-il écrié, quelle dure loi m'imposez-vous! Je vous obéirai cependant, quelque peine qu'il puisse m'en coûter; mais du moins, a-t-il ajouté, laissez-moi me flatter de l'espérance que vous approuverez mes feux, si je puis lever les obstacles... Ah, Monsieur! ne vous en flattez pas, lui ai-je dit en l'interrompant, ils sont insurmontables; pouvez-vous penser que Madame votre mere consente jamais à une union si peu sortable à votre rang & à votre naissance?... Oui, mon Indiana, elle y consentira: je sais combien vous lui êtes chère, & l'estime particulière qu'elle a pour vous: elle approuvera mon amour, dont je lui peindrai la violence; j'allarmerai sa tendresse pour moi, en lui faisant envisager le désespoir où elle me réduiroit, en se refusant à mes vœux les plus chers, & en s'opposant à une union, qui seule peut faire ma félicité: oui, chère Indiana, fiez-vous-en à mes pressentiments; mes vives instances ne seront pas sans effet; j'obtiendrai d'elle votre main:

que ne puis-je me flatter que vous approuverez mes démarches, & que vos sentiments pour moi vous en feront souhaiter le succès!... S'il répond à vos espérances, lui ai-je dit, il sera temps alors de vous dévoiler mes sentiments; jusques-là, permettez-moi de les tenir renfermés dans mon cœur... Mais, sortez, je vous en conjure, on peut nous surprendre; & malgré le peu de part que j'ai à ce qui a occasionné cet entretien, je n'en serois pas moins exposée à la censure... Je fors, m'a-t-il répondu en me prenant la main, & en la portant à sa bouche; accordez-moi cette légère faveur, en attendant que j'aye des titres pour en obtenir de plus grandes; je ne vous parlerai plus de mon amour, jusqu'à ce que je l'aye accordé avec votre devoir & votre reconnoissance; j'espère que cet heureux temps arrivera bientôt; en attendant, ô mon Indiana! occupez-vous quelquefois du tendre, du passionné Beverly, & tâchez de vous prévenir un peu en faveur d'un Amant qui vous adore.

En disant cela il est sorti, & m'a laissée dans la plus grande agitation d'esprit & de cœur que j'aye éprouvé de ma vie.... Je vous avoue, ma chere Clara, que bien-

loin qu'il me fût jamais entré dans la tête qu'il m'aimoit , je croyois au contraire être pour lui l'objet du monde le plus indifférent, & qu'il ne me trouvoit pas même digne de la moindre de ses attentions ; à présent qu'il a su si bien me détromper & me convaincre de ses sentiments , je tremble que mon cœur ne soit trop disposé à y répondre , & qu'il ne réussisse enfin à m'en inspirer de pareils ; mais je suis résolue à les combattre de toutes mes forces , & à oublier même qu'il m'ait jamais parlé de son amour , jusqu'à ce qu'il soit approuvé de sa mere ; ce qui , je crois , n'arrivera jamais.

De bonne foi , ma Clara , n'êtes-vous pas bien étonnée , que connoissant le caractère inconstant de Beverly , comme je le connois , je puisse former le moindre desir de voir réussir ses projets ? Hélas ! que le cœur d'une femme est foible ! que l'amour a peu de peine à le subjuguier ! & qu'un Amant est dangereux quand on se plaît à lui trouver les agréments de la figure & de l'esprit !... Cependant , malgré le penchant qui m'entraîne , & la force de la tentation , ne craignez pas que je manque jamais à ma protectrice : j'aurai toujours devant les yeux tout ce

que je lui dois , & c'en sera sans doute assez pour m'aider à étouffer ce malheureux penchant dans sa naissance , & avant qu'il puisse faire dans mon cœur de plus grands progrès.... Mais revenez , ma chere Clara , revenez au plutôt pour m'affermir dans mes résolutions : ma situation est critique , & j'ai besoin , plus que jamais , de votre présence & de vos conseils.

Je n'ose faire à votre sœur aucune confiance à ce sujet , crainte de lui faire de la peine : j'ai des soupçons sur son compte qui , peut-être , sont sans aucun fondement : le temps éclaircira tout.... Adieu , ma chere & tendre amie , je m'aperçois que cette Lettre est d'une longueur énorme ; je la finis en vous assurant que je suis & serai toute ma vie , votre

INDIANA DANBY.

LETTRE X.

A Miss Freemore.

SI vous revenez à présent , ma chere , nous serons encore séparées , à moins que vous ne soyez assez complaisante pour

venir passer quelques mois avec nous à la campagne : car nous quittons la ville dans une semaine au plus tard ; de grace, ma chere, faites cet effort en ma faveur, & que je puisse enfin jouir de votre compagnie : je sais que vous n'aimez pas la retraite ; mais la société de votre amie vous y fera peut-être trouver quelque agrément ; ne me refusez donc pas ce plaisir... Mais qui sait quand votre tante vous en laissera la liberté ? Que le Ciel veuille lui rendre promptement la santé !

Si je m'ennuie beaucoup de votre absence, il y a quelqu'un qu'elle ennue au moins autant que moi : le pauvre Bevil ! il languit & se désespere de ne point voir la souveraine de son cœur ; il ne se trouve bien nulle part , & est presque devenu insociable ; il doit cependant venir nous voir cet après midi : votre maman & votre sœur s'y trouveront ; & pour compléter la bonne compagnie, le digne Colonel Manly y fera : je voudrois de tout mon cœur que Fanny & lui prissent du goût l'un pour l'autre : je trouve beaucoup de rapport entr'eux ; il a comme elle de grands yeux noirs fort tendres , & son sourire a la même douceur : qui fait ce qui peut arriver ? Je ne doute pas

qu'elle ne fût parfaitement heureuse avec lui ; & je suis sûre que vous seriez charmée qu'il devînt votre beau-frere.... Il est tard , je n'ai pas encore fait ma toilette , & la compagnie doit se rendre fort à bonne heure ; je continuerai ma Lettre ce soir , quand tout le monde sera retiré.

J'ai passé la plus agréable soirée du monde : j'étois placée à côté de M. Bevil , & vous vous imaginez bien quel a été le sujet de notre conversation : mais quelque attention que je fisse à ce qu'il me disoit , & quelque intérêt que j'y prisse , je n'ai pas laissé que d'observer votre sœur & le Colonel.... Mais hélas ! je n'ai vu que beaucoup de froideur de part & d'autre. Les yeux de Fanny étoient attachés sur un autre objet , & je vous dirois bien celui qui fixoit les regards du Colonel , si je ne craignois que vous ne me taxassiez de vanité.... Sérieusement , ma chere , ils me disoient des choses fort obligeantes , dont je feignois cependant de ne me pas apercevoir , à cause de M. de Beverly , qui ne me perdoit pas de vue , & qui ne pouvoit s'empêcher de marquer son impatience , quand il m'arrivoit d'écouter avec quelque attention , ou de sourire aux discours que le Colonel m'adressoit.... Mais

revenons à votre sœur : je suis à présent bien convaincue que les soupçons qui m'étoient venus à son sujet , étoient fondés , & voici ce qui me les a confirmés.

Un grand bruit qui s'est fait entendre dans la rue , nous a tous fait mettre aux fenêtres : M. Beverly a été prompt à me suivre à celle où je me suis mise , crainte d'être prévenu : comme il se croyoit sans témoins , il a pris ma main qu'il a baisée , sans que j'aye eu le temps , ni peut-être la volonté de l'en empêcher ; en me retournant pour le quitter , j'ai apperçu votre sœur derriere nous , & qui infailliblement avoit vu Beverly me baiser la main , & le peu de résistance que j'y avois opposée ; j'en ai rougi ; elle m'a regardée avec un sourire malin , & s'est allée asseoir sur la premiere chaise qui s'est offerte : elle étoit pâle comme la mort , je me suis approchée d'elle , & lui ai demandé si elle se sentoit indisposée... Que je suis ridicule avec mes allarmes , m'a-t-elle répondu ! j'ai cru qu'on alloit se battre , & cela m'a causé une frayeur dont j'ai peine à revenir : j'ai fait semblant de croire que cette querelle étoit la cause de son émotion ; mais il ne m'a pas été difficile d'en pénétrer le vrai motif. A peine a-t-elle

ouvert la bouche pendant le reste de la soirée, & j'ai remarqué que les pleurs rouloient dans ses yeux, toutes les fois qu'elle les attachoit sur Beverly, qui de son côté a paru fort inquiet & fort rêveur; & le peu qu'il a mis du sien dans la conversation, a été d'un air si sérieux & si distrait, que je m'étonne que sa mere ne s'en soit point apperçue; j' imagine qu'il souhaiteroit qu'elle y eût fait attention, & lui demandât la cause de ce changement dans son humeur naturellement gaye; parce que cela lui fourniroit l'occasion de lui révéler un secret qui lui pèse, & qu'il ne sait comment faire naître... Ah Clara! je ressens sa peine; il maigrit à vue d'œil : le silence que je lui ai imposé, & qu'il a jusqu'à présent très-exactement observé, est pour lui un tourment insupportable : je suis naturellement tendre & compatissante, & sa situation plaide mieux pour lui, que tout ce qu'il pourroit me dire.

Vous ne sauriez vous imaginer, ma Clara, combien je suis fâchée de quitter la ville : que vais-je devenir à la campagne? L'ombre des bois, le chant des oiseaux, & le murmure des eaux sont d'un foible secours pour un cœur qui veut

DE MISS INDIANA DANBY. 77

combattre une passion naissante ; d'ailleurs , je prévois qu'il m'y sera plus difficile d'éviter les occasions de me trouver seule avec Beverly , qu'il ne me l'étoit ici , où nous ne sommes pas une heure sans compagnie.... Adieu , ma chere , il faut finir , car il seroit trop tard pour envoyer ma Lettre à la poste ; écrivez - moi souvent , & me croyez toujours votre tendre amie ,

INDIANA DANBY.

LE T T R E XI.

A Miss Indiana Danby.

JE le savois bien moi , qu'il vous aimoit depuis long-temps : où étoit donc votre esprit , pour ne vous en être pas aperçue plutôt !... Pauvre Fanny ! que je la plains ! mais il faut espérer qu'elle saura prendre son parti , quand il ne lui restera plus d'espoir.

Je vais à présent ma chere , vous faire part d'une découverte que j'ai faite , & qui vous satisfera d'autant plus , que votre religion ne sera plus un obstacle à vos

desirs , supposé que vous ayiez encore pour la vie religieuse le même goût que vous m'avez paru avoir : voici de quoi il est question.

Il m'a pris envie ce matin , voyant qu'il faisoit le plus beau temps du monde , de monter à cheval , & d'aller me promener pendant quelques heures : j'avois déjà fait environ un grand mille , l'esprit occupé de différentes idées , & sans trop savoir où je bornerois ma course , quand mon cheval s'est tout d'un coup arrêté à une grande porte ; cela m'a tiré de la rêverie où j'étois plongée ; & à la vue de plusieurs pilliers gothiques , & d'un bâtiment isolé dont la description ne figureroit point mal dans un Roman , je suis descendue de cheval , que j'ai remis au domestique qui me suivoit ; & franchissant la barrière , je me suis acheminée à cette maison.

L'apparence m'a beaucoup prévenue ; & j'en regardois les dehors avec beaucoup d'attention , quand j'ai vu venir à moi une vieille femme , qu'à ses habits j'ai jugé être une domestique de la maison : je me suis avancée vers elle , & lui ai demandé quelles étoient les personnes qui habitoient une retraite si agréable ? Elle est habitée , m'a-t-elle répondu , par plu-

sieurs Dames ; & si vous êtes curieuse de voir la maison , vous y serez bien reçue , & pourrez y passer une heure ou deux assez agréablement pour ne pas regretter votre temps.

Quoique cette invitation m'ait paru assez singulière , je me suis cependant déterminée à l'accepter ; ce dont je me serois bien gardée , si c'eût été à la ville ; mais à la campagne , l'asyle de l'innocence , où on ne doit pas craindre des embûches , je n'en ai fait aucune difficulté. Après avoir donc remercié cette bonne femme , je l'ai suivie dans une grande salle meublée avec une élégante simplicité ; elle m'y a laissée , & quelques minutes après , elle est revenue avec une Dame d'un certain âge , & de fort bonne mine , qui m'a abordée avec beaucoup de douceur & de politesse.

Je me suis excusée assez gauchement , je crois , sur ma curiosité & sur la liberté qu'elle m'avoit fait prendre.... Point d'excuses , m'a-t-elle dit , en m'interrompant , & le plus obligeamment du monde , j'aurai grand plaisir à la satisfaire ; si vous voulez voir la maison & le jardin , je suis entièrement à votre service , & j'aurai l'honneur de vous accompagner.

Je l'ai remerciée du mieux que j'ai pu , & l'ai suivie dans un jardin qui m'a paru un petit Paradis terrestre : je ne crois pas qu'on puisse voir un endroit plus délicieux : l'Art & la Nature ont épuisé leurs efforts pour l'embellir ; mais il est si vaste , que je n'ai pu voir la moitié des beautés qu'il renferme. Je vous fatiguerois , si je vous menois plus loin , m'a dit cette complaisante Dame ; si vous m'honorez d'une seconde visite quelque autre jour , je pourrai vous faire voir des choses plus dignes de votre curiosité.... Vous m'étonnez , Madame , lui ai-je répondu : peut-il y avoir quelque chose de plus charmant que ce que nous avons déjà parcouru ? Ah ! que je trouve heureuses les personnes qui habitent ce lieu de délices !... Elles le sont effectivement , a-t-elle répliqué : cependant peu de gens de ce monde bruyant en trouveroient le séjour supportable ; & peut-être , Madame , penserez-vous comme eux , quand je vous aurai dit que c'est ici une Communauté. Un Couvent ! me suis-je écriée avec surprise ! cela est-il possible dans un Pays Protestant ? Rien n'est plus vrai , a-t-elle repris ; & ce qui va augmenter votre surprise , c'est que c'est un Couvent Protestant ; je vous expliquerai

pliquera ce mystère , a-t-elle ajouté , quand nous serons dans la maison. Nous en avons pris le chemin ; & après être entrées & nous être assises , elle a commencé en ces termes.

Après avoir éprouvé assez long-temps les vicissitudes de la vie , & m'être bien convaincue que tout dans ce monde n'est que vanité & tourment de l'esprit , je me trouvais à l'âge de quarante ans , jouissant d'une fortune considérable & absolument indépendante , qui m'étoit venue d'un parent éloigné que je n'avois jamais connu , & de qui je n'attendois pas la moindre chose. Un événement si inespéré , me parut le comble du bonheur : je voulus en jouir quelques temps ; mais l'habitude me le rendit insipide : je n'avois ni assez de jeunesse , ni assez de beauté pour trouver beaucoup de goût aux amusements & aux plaisirs du monde , qui ne m'avoient même que bien médiocrement flattée , quand le feu de ma première jeunesse m'excitoit à m'y livrer , & je me déterminai à essayer si je trouverois plus de satisfaction dans une vie retirée. Je sentoient cependant que la société étoit nécessaire au bonheur , & je voulois jouir des douceurs de l'amitié ; je pensai donc que deux

ou trois femmes aimables de mon âge & de mon même goût , pourroient rendre fort agréable le genre de vie que j'avois dessein d'embrasser. Pendant que je formois différents plans à ce sujet, l'idée d'une Communauté se présenta à mon imagination ; hélas ! disois-je , pourquoi n'y a-t-il pas en Angleterre des Couvents pour les Protestants ? Que je serois heureuse d'y finir mes jours ! quel calme, quelle tranquillité j'y goûterois ! je suis sûre qu'ils seroient bientôt remplis. Combien de filles, faute d'un pareil établissement , sont obligées de vivre dans le monde , quoique dégoûtées de ses faux plaisirs ! Combien , qui ont peu de fortune , iroient y jouir d'un bien-être qui leur seroit assuré ! Enfin je fus si convaincue de la nécessité d'une institution de cette nature , que je résolus d'employer ma fortune à fonder une Communauté.

Bien affermie dans cette résolution , je la communiquai à un Ecclésiastique de ma connoissance , aussi pieux qu'éclairé ; il l'approuva fort , & me promit son secours pour l'exécution de mon projet. Il connoissoit beaucoup de Dames à qui il en fit part , & en trouva quelques-unes qui accepterent avec plaisir la proposition

qu'il leur fit de se retirer avec moi. Je n'exigeai que deux choses dans les personnes qui voudroient devenir mes compagnes , un bon caractère & de l'éducation ; à l'égard de la fortune , il m'étoit indifférent qu'elles en eussent beaucoup ou point du tout. Je ne conseillai aussi de s'engager dans un pareil état , qu'à celles qui s'étoient dégoûtées du monde pour les mêmes raisons qui me le faisoient quitter , & non pour quelque sujet de peine & de chagrin , qui d'abord peut nous inspirer un goût pour la retraite , mais qui passe à mesure que l'objet qui l'a fait naître , s'évanouit. Je voulus aussi , à l'imitation des Couvents des autres Pays , exiger le vœu de chasteté & de résidence à l'habitation convenue ; & cela , parce que nous sommes naturellement si portées au changement , que sans cette contrainte , il n'y auroit eu aucune régularité à espérer. A la moindre humeur , à la plus petite bagatelle qui auroit pu nous causer le plus léger dégoût , nous aurions été exposées à nous séparer ; au-lieu que nous sachant liées par des vœux qui nous retiennent , nous concourons toutes pour notre propre repos , à faire le bonheur les unes des autres : de sorte qu'en peu

de temps il se trouva dix femmes telles que je les desirois, qui se déterminèrent à se renfermer avec moi, dès que nous aurions trouvé une maison convenable. On nous parla de celle-ci, que nous agréâmes toutes : nous nous y sommes fixées pour la vie, ne passant pas les limites de notre jardin, à moins qu'un esprit de charité ne nous y oblige, auquel cas notre vœu ne nous retient point. Nous regardons comme notre premier devoir de voler au secours de nos frères & sœurs, qui gémissent sous le poids de l'indigence & du besoin, & le faisons consister moins dans la spéculation que dans la pratique. Nous cherchons, non le superflu, mais le nécessaire. Les talents que le Ciel nous a donnés, ne nous sont pas inutiles; & les fruits que nous en retirons sont consacrés au soulagement des Pauvres : de sorte que nous passons ici nos jours de la même manière que nous désirons les finir, avec joie & sans regret ni remords. Nous avons des heures marquées pour la promenade ou d'autres amusements, qui ne nous attachent jamais assez, pour nous empêcher de revenir à nos exercices pieux avec le même goût & la même ferveur.

Ah, Madame ! me suis-je écriée, dans

un transport d'admiration , que je n'ai pas été la maîtresse de retenir , que vous venez de m'inspirer de la vénération pour l'état que vous avez embrassé ? Et que vous devez être satisfaites du choix que vous en avez fait ! Nous le sommes effectivement , a-t-elle répondu ; & je suis persuadée qu'il n'en est pas une parmi nous qui voulût être déliée de ses vœux. Cependant je ne conseillerois jamais à aucune femme de suivre notre exemple , sans s'être long-temps éprouvée , & sans être bien assurée que ses affections sont entièrement détachées du monde , & tous ses desirs tournés vers le seul objet qui mérite de les fixer ; celles qui sont dans ces heureuses dispositions , goûtent une satisfaction véritable dans un état qui les conduit à leur fin à l'abri des tentations : car nos passions ressemblent à un caillou ; le feu qui y est renfermé , ne paroît que lorsqu'il est frappé par l'acier.

Beaucoup de gens croient qu'il y a autant de tracasseries & d'intrigues dans la retraite , qu'il y en a dans le monde : mais ils se trompent ; soyez bien assurée que si l'on peut trouver quelque part un accord parfait , ce n'est que parmi des personnes qui ne sont affectées d'aucun

objet étranger.... Mais je pourrois, m'a-t-elle dit en se levant, vous ennuyer par un plus long détail : je vais à présent vous mener, si vous le souhaitez, dans la salle où s'assembent les Dames qui composent notre Communauté ; vous verrez quelles sont leurs occupations.

En disant cela, elle m'a prise par la main, & m'a fait entrer dans une grande salle très-proprement meublée : à un des bouts étoient plusieurs instruments de musique, & à l'autre une fort jolie Bibliothèque ; j'y ai trouvé quatorze ou quinze femmes rassemblées, toutes habillées de blanc. Une d'elles faisoit la lecture, pendant que les autres, l'aiguille à la main, étoient occupées, non à faire de la broderie ou d'autres ouvrages de cette nature, inventés par le luxe & la vanité, mais à faire des chemises, des robes & des jupes pour les pauvres femmes qui en manquoient, & qui venoient réclamer leur charité. Elles m'ont fait l'accueil le plus gracieux ; leur air, qui annonce leur contentement & la paix intérieure de leur ame, m'a enchantée : elles m'ont invitée à m'asseoir au milieu d'elles, & la conversation est devenue générale ; quoiqu'elle n'ait roulé que sur des sujets sérieux, ils ont été trai-

tés avec tant d'esprit & d'agrément, que j'ai été très-fâchée que le temps ne me permît pas de prolonger ma visite.

Quand j'ai pris congé, elles m'ont toutes invitée le plus poliment du monde à revenir aussi souvent que cela me seroit agréable. La Dame, en me reconduisant, s'est arrêtée devant une porte qu'elle a ouverte, & m'a fait entrer dans une Chapelle très-propre, partagée par une grille de fer. Cette partie où nous sommes, m'a-t-elle dit, est pour la Communauté, & l'autre pour l'Ecclésiastique qui la dessert, & pour les habitants du voisinage, qui viennent assister au Service divin qui s'y fait deux fois la semaine, outre les Dimanches & Fêtes; nous avons non-seulement la Priere, mais encore le Sermon fait par notre digne Chapelain, qui a une petite Cure aux environs; il est chargé de beaucoup d'enfants, & ne jouit que d'un revenu très-médiocre; mais nous avons le bonheur de lui procurer de l'aisance, & il la mérite à tous égards; il nous est d'un grand secours, en nous excitant à la charité, & en nous présentant ceux qui doivent en être les objets.

Je suis étonnée, lui ai-je dit, Madame, d'avoir ignoré jusqu'à présent qu'il exis-

tât en Angleterre une Société si respectable, & je trouve la renommée injuste de n'avoir pas répandu par-tout la nouvelle d'un établissement si sage, si avantageux, & qui fait tant d'honneur à l'humanité. C'est ce que nous ne souhaitons pas, a-t-elle répondu, la curiosité nous attireroit des visites, qui nous prendroient un temps que nous serions très-fâchées de perdre.

Nous nous sommes alors trouvées à la grande porte d'entrée de ce délicieux séjour, où elle m'a laissée, après m'avoir tendrement embrassée & renouvelé les assurances qu'elle & ses compagnes feroient très-flattées toutes les fois que je voudrois les honorer de ma visite; j'ai répondu à sa politesse, en lui témoignant combien j'y étois sensible, & en lui promettant de profiter souvent de la liberté qu'elle vouloit bien m'accorder, & nous nous sommes séparées. Je suis remontée à cheval pour reprendre la route de notre triste maison, & n'ai été occupée pendant tout le chemin que des objets que je venois de voir.

Je suis persuadée, mon Indiana, que vous aurez été charmée du détail que je viens de vous faire : vous aimez les sujets

graves, & je vous ai servie à votre goût... Ne trouvez-vous pas mon aventure singulière ? J'en ai encore l'idée remplie : ce que j'ai vu m'a frappée, m'a causé autant d'admiration que de surprise, & je suis très-portée à croire que ces bonnes Dames jouissent d'un bonheur parfait ; cependant je vous avouerai que l'idée avantageuse qu'elles ont tâché de m'en donner, ne m'a pas fait naître la moindre envie d'aller le partager avec elles ; je crois, toutes réflexions faites, qu'il vaut mieux vivre dans le monde, tout perversi qu'il est, & remplis d'écueils, que de hasarder des vœux téméraires, qui le plus souvent excitent un cuisant, mais inutile repentir ; il y a toute apparence que je m'en tiendrai là.... Mais parlons d'autre chose.

Je n'ai plus d'espérance d'être délivrée de ma prison, cela n'est-il pas bien enrageant ? Ma chère & languissante tante devrait bien prendre son parti, & être débarrassée de sa malheureuse enveloppe d'argile, qui doit lui être si à charge : car elle souffre beaucoup, & vous ne sauriez croire combien son état m'affecte ; je tâche cependant, autant que je le puis, de ne pas me laisser trop abattre ; mais je ne

suis plus ce que j'étois, je suis tout-à-fait changée depuis mon départ : plus de gayeté dans l'humeur, plus d'enjouement dans l'esprit, plus de goût pour les plaisirs ; il y a un siecle que je n'ai ri, pas même souri... Bevil ne me reconnoîtra plus : j'ai perdu mon air & mes graces, je ne suis plus propre qu'à faire un animal domestique, une femme, & peut-être même que le malheureux ne me trouvera-t-il pas bonne pour cela ; il m'aimoit telle que j'étois ; & telle que je suis à présent il ne pourra peut-être pas me souffrir, ses yeux ne trouvant plus chez moi ce qui les avoit charmés ; (car le cœur de la plupart des hommes, ne se prend pour un objet que sur le témoignage de ses yeux) je ne pourrai l'accuser d'inconstance, ni lui faire le moindre reproche qu'il me soit aisé de justifier. Enfin je suis une créature différente en tout, excepté dans mon amitié pour Indiana ; croyez-moi invariable à cet égard, & rendez justice à votre

CLARA FREEMORE.



L E T T R E X I I .

A Miss Freemore.

P Ourquoi, ma chere Clara, avez-vous abrégé le récit de votre aventure du Couvent ? Je vous assure qu'il ne m'ennuyoit pas : je conserve toujours du goût pour ce genre de vie ; j'avoue cependant que d'autres attachements l'ont un peu diminué. Faites-moi le plaisir dans votre premiere Lettre de me parler encore de cette Société de Sœurs Protestantes ; je suis enchantée d'un pareil établissement, & aussi surprise que vous, qu'une institution si nouvelle ici, ne fasse pas plus de bruit. Que j'aurois de plaisir de vous accompagner dans les visites que vous ferez à Madame l'Abbesse ? Mais je ne puis former à cet égard que de vains desirs.

Il y a une semaine que nous sommes à la maison de campagne de Mistris Beverly : j'ai évité jusqu'à présent de donner occasion à son fils de me parler en particulier, & je tâcherai, s'il est possible, d'empêcher tout entretien, jusqu'à ce que sa mere soit instruite de son amour ; il

paroît fort embarrassé sur la façon dont il s'y prendra pour le lui déclarer, & je pense qu'il a des raisons pour craindre de n'avoir pas auprès d'elle le succès dont il se flattoit. Il court un bruit sourd qu'elle a une personne en vue, dont elle souhaiteroit fort qu'il fît choix; je l'ai su par quelques propos qu'a tenu sa femme de chambre. Jugez si mon esprit peut être tranquille dans l'incertitude où je suis de mon sort; cependant, loin de me livrer à ma passion, j'arme contre elle ma raison, & je rassemble tous les obstacles imaginables afin de l'étouffer, tandis qu'il en est encore temps; toute mon étude est de bien régler ma conduite, le Ciel fera le reste.

Mistris Beverly a invité votre sœur de la façon la plus pressante à venir passer quelque temps avec nous; elle lui a promis qu'elle y viendrait, ce qui me fera grand plaisir: car vous savez combien je l'aime. Nous aurons aussi le Colonel Manly qui est tout au mieux avec Mistris Beverly; il a même trouvé le secret de plaire à son fils au point qu'ils sont à présent les meilleurs amis du monde: elle souhaite peut-être qu'il me trouve quelques charmes; plusieurs entretiens dans lesquels

elle a tâché de démêler ma façon de penser sur son compte, me l'ont fait soupçonner ; je suis convenue franchement de toutes les bonnes qualités que j'ai remarquées en lui ; mais malgré la justice que je lui rends avec plaisir, je sens qu'il ne peut jamais être que mon ami.

Nous sommes dans un endroit charmant : j'aurois grande envie de faire ici des courses ; mais j'ai peur de rencontrer M. Beverly dans mon chemin : sa mere m'a grondée de ce que je me tenois trop renfermée ; vous savez, ma chere, m'a-t-elle dit de la façon la plus obligeante, que je suis une très-mauvaise marcheuse ; mais je ne veux point que pour l'amour de moi vous restiez toujours à la maison : je me priverai volontiers de votre compagnie, quand je saurai que vous vous amusez ailleurs ; mes livres & mon aiguille rempliront mon temps pendant votre absence.

J'ai toujours été embarrassée pour lui répondre : mais jusqu'à présent sous différents prétextes, je me suis refusée un plaisir qui pourroit tirer à conséquence. M. Beverly qui voit que je cherche à l'éviter, me le reproche souvent par ses regards ; mais dois-je sacrifier à ma satisfaction & à la sienne, la reconnoissance

& le devoir? Non, tout me le défend... Cependant ma conduite à son égard lui cause du chagrin; je ne sais si je pourrai long-temps la soutenir.... On m'interrompt. Adieu,

INDIANA DANBY.

LETTRE XIII.

A Miss Freemore.

J'Ai, ma chere amie, d'étranges nouvelles à vous apprendre, & auxquelles vous ne vous attendez sûrement pas.

J'ai accompagné ce matin Mistris Beverly dans le jardin : elle m'a dit de prendre un livre pour lui en faire la lecture, pendant qu'elle travailleroit; (car vous savez qu'elle n'est jamais sans rien faire.) Il y avoit déjà un peu de temps que nous étions dans le pavillon quand elle s'est souvenue qu'elle avoit quelques ordres à donner; elle m'a quittée en me disant de l'attendre, & qu'elle ne tarderoit pas à me rejoindre. A peine l'ai-je perdue de vue, que M. Beverly, que je ne savois être dans le jardin, & qui sans doute épioit

nos démarches, m'a surprise par sa présence imprévue... Je me suis levée pour sortir, mais il m'a retenue ; & me prenant la main : cruelle Indiana, m'a-t-il dit, je vois que vous me haïssez ; hé bien, soyez satisfaite, le malheureux Beverly ne vous offrira pas long-temps un objet qui doit vous être bien odieux, puisque vous l'évitez avec tant de soin ; si j'avois pu concevoir la plus légère espérance de toucher votre insensible cœur, il y a déjà long-temps que j'aurois eu un éclaircissement avec ma mere ; mais à quoi m'auroit servi de risquer de lui déplaire, puisque vous m'accablez de la plus cruelle indifférence. Si vous étiez disposée à avoir pour moi le moindre penchant, vous ne seriez pas aussi tranquille en voyant le tourment que je souffre ; je pensois que l'aimable Indiana, parfaite en tout, avoit un cœur compatissant, & je m'étois flatté au moins qu'elle auroit quelque pitié d'un malheureux Amant dont elle cause les maux.

Un profond soupir a terminé ces touchantes plaintes : ses yeux fixés sur moi, sembloient me demander une réponse, mais j'étois si saisie, qu'il m'a été impossible de parler : je n'ai pu, malgré mes efforts, retenir mes larmes, ni même songé

à retirer ma main qu'il tenoit toujours, & qu'il baisoit avec transport, sans que j'aye seulement pensé à m'y opposer.... De grace, ma chere Clara, ne condamnez pas ma foiblesse, elle est bien excusable, je ne me connoissois pas moi-même dans ce moment. Il s'est apperçu de mon trouble, & en a trop bien deviné la cause; sa tristesse s'est évanouie dans l'instant, & ses yeux ont brillé de tendresse & de joye... Quoi, Indiana, m'a-t-il dit avec un nouveau transport, serois-je assez heureux pour que vous ne me haïssiez pas? Flatteur & consolant espoir, laissez-moi m'y livrer, & vous remercier à vos genoux.... Ciel! me suis-je écriée, en voyant qu'il y étoit déjà, levez-vous.

La vue de Mistris Beverly, qui a paru dans le moment, m'a rendue interdite & muette pendant quelques instants.... Je suis perdue, ai-je dit enfin, justifiez-moi, Monsieur, auprès de votre mere, & ne m'enlevez pas mon bonheur; il dépend de ne pas perdre les bontés de ma généreuse amië, de ma digne protectrice.

Je fondois en larmes : oui, ma chere Indiana, m'a-t-il dit, je vous rendrai justice; ma mere vous la rendra pareillement, quand je l'aurai convaincue que
je

je mérite seule son courroux. Epargnez-vous ce soin, mon fils, lui a dit Mistris Beverly; & vous, mon aimable Indiana, dissipez vos craintes, mes desirs sont accomplis : venez dans mes bras, mes enfants, venez partager le plaisir que me fait éprouver une passion que j'ai toujours désiré voir naître dans vos cœurs... Il est temps, ma chere, a-t-elle ajouté en m'embrassant, que je vous révele des choses qui vous concernent, & qui vous surprendront... Avant tout, lui a dit M. Beverly, en prenant respectueusement sa main : permettez au fils le plus tendre & le plus soumis, de marquer sa reconnaissance à la plus respectable & la meilleure des meres.

Elle l'a pressé alors dans ses bras, en lui disant : votre bonheur, mon fils, m'est plus cher que le mien, & je veux assurer l'un & l'autre. J'avois fait choix avant vous de la charmante Indiana ; & le plus cher de mes vœux étoit de vous voir un jour uni avec elle.

Jugez, ma chere Clara, de l'excès de ma surprise, & combien j'étois touchée d'une générosité à laquelle je n'avois nul droit de prétendre : moi, dont la naissance & la fortune sont si fort au-dessous

de celles de M. Beverly, qui lui assurent un établissement plus avantageux à tous égards. Vous me croirez aisément, quand je vous dirai qu'il m'a été impossible de trouver des termes pour exprimer la moitié de ma reconnoissance. Mistris Beverly ne m'a pas permis de la faire éclater ; & après m'avoir encore embrassée , j'ai , m'a-t-elle dit en souriant, un secret à vous révéler, dont il me tarδοit fort d'être débarrassée : n'avez-vous point de curiosité d'apprendre une chose qui vous intéresse essentiellement ? Je lui ai répondu que j'étois prête à l'écouter, mais que dans ce moment je n'étois occupée que de ses bontés. Ne les mettez pas à si haut prix, a-t-elle répliqué ; ce que j'ai à vous dire vous fera voir que ce que je fais pour vous, n'est pas si méritoire que vous le pensez ; votre naissance est égale à la mienne, & votre fortune n'est pas inférieure. Vous m'étonnez, Madame, ai-je dit, est-ce que je ne serois pas fille de M. Danby ? Une Orpheline abandonnée, & qui doit tout à votre généreuse compassion ?

Dans peu, m'a-t-elle répondu, j'éclaircirai ce mystère ; mais pour vous le rendre plus intelligible, il faut auparavant

que je vous fasse une partie de mon histoire. Ecoutez.

Je crois vous avoir dit que mon pere avoit passé sa jeunesse dans le service, & s'étoit toujours distingué par son attachement à son Roi & à sa Patrie ; quoique par la mort de son frere il eût hérité d'une fortune considérable, il ne voulut quitter le service que lorsque la paix lui permit de se retirer avec honneur. Alors il se maria, & de plusieurs enfants qu'il eut, il ne put élever que ma sœur & moi, les autres moururent dans l'enfance ; il se chargea de notre éducation, & par ses soins tâcha de suppléer à la perte que nous avions faite de notre mere peu de temps après la naissance de ma sœur.

Comme mon pere, dans un voyage qu'il fit en France, avoit conçu une haute idée de l'éducation qu'on y donne aux filles dans les Couvents, & qu'il la croyoit infiniment meilleure que celle qu'on reçoit dans les écoles d'Angleterre, lorsque ma sœur & moi fûmes parvenues à l'âge de quinze ans, il nous envoya dans un Couvent dont il connoissoit l'Abbesse ; après que j'y eus demeuré deux ans, il jugea à propos de me rappeler pour me confier le gouvernement de sa

maison, & ma sœur resta seule chez les Religieuses.

Il y avoit peu de temps que j'étois de retour, quand il se présenta pour moi un mariage avantageux : l'affaire approuvée par mon pere, fut promptement terminée, & à ma satisfaction. Mon pere fut très-sensible à notre séparation, il m'avoit toujours tendrement aimée : mais comme les biens de mon époux n'étoient pas éloignés des siens, la facilité de nous voir souvent, nous consolait de ne vivre plus ensemble.

J'étois très-impatiente de revoir ma sœur que j'aimois beaucoup : mes desirs ne tarderent pas à être remplis, & sa présence vint augmenter mon bonheur : elle étoit très-aimable, & je la trouvai embellie depuis que je ne l'avois vue ; mais son caractère ne me parut plus le même, elle étoit sérieuse, souvent mélancolique ; je tâchai, mais en vain, d'en pénétrer la cause : elle éluda toujours de me donner les éclaircissements que je desirois.

Je fus obligée de la quitter peu de temps après son retour, pour aller visiter un bien que nous avions dans une Province éloignée : elle parut accablée de douleur quand je lui dis adieu. Hélas !

me dit-elle en pleurant , quand est-ce que je vous reverrai ! Faut-il que je vous perde dans le moment que j'ai le plus besoin de vos secours & de vos conseils ? Elle s'arrêta : je la priai alors de s'expliquer , en l'assurant que je romprois mon voyage , si elle croyoit ma présence nécessaire à sa tranquillité. Ne me cachez donc plus , ajoutai-je , ce qui altere si fort votre caractère , & ayez confiance en une sœur qui vous aime plus qu'elle-même... Je ne puis , me répondit-elle en m'embrassant ,... hélas ! non , je ne puis... Ah ! ma sœur , ajouta-t-elle en levant les yeux au Ciel , le temps vous dévoilera ce mystère : mais ne me faites à présent aucune question : à votre retour... Elle resta dans le silence , & de peur de la chagriner , je ne voulus pas la presser davantage ; je me contentai , en la quittant , de l'assurer d'une amitié aussi vive qu'inaltérable. Je ne cessai pas d'être inquiète à son sujet pendant mon absence , que j'abrégeai le plus qu'il me fut possible , dans l'impatience où j'étois de la revoir , & d'être instruite du motif de ses chagrins , afin d'y remédier autant que je le pourrois.

Enfin le temps de me satisfaire arriva : je mandai sur le champ à ma sœur que

j'étois de retour : elle ne tarda pas à me venir joindre ; je la trouvai si pâle & si abattue , que j'eus peine à la reconnoître : je l'embrassai tendrement , & la pressai de m'ouvrir son cœur , & de ne plus me laisser ignorer le sujet de l'état dans lequel je la voyois... Ah , ma sœur ! me dit-elle , regardez-moi , & devinez.

Grand Dieu , m'écriai-je en reculant de surprise , est-il possible?... Car je vis alors clairement par le changement de sa taille , de quoi il étoit question.... Oui , me dit-elle , ma sœur , je suis bien malheureuse ; mais ne vous allarmez pas de l'état où vous me voyez , mon honneur n'en souffre pas ; je suis mariée , oui , mariée à un homme que j'aime , & qui , à tous égards , est bien digne de toute ma tendresse ; mais comment le déclarer à mon pere ? Je me remis pendant qu'elle parloit , & la priai de ne point se chagrier , en lui faisant espérer que les choses tourneroient peut-être mieux qu'elle n'osoit se le promettre. Vous connoissez comme moi , repliqua-t-elle , les principes de mon pere , & je ne puis concevoir aucune espérance de le fléchir. Tranquillisez-vous , repris-je , en tâchant de la rassurer du mieux qu'il me fut possible , &

instruisez-moi des particularités de votre aventure... Hélas ! me dit-elle , l'amour m'a fait commettre une grande faute , il est vrai ; mais je ne puis être condamnée que par ceux qui n'ont jamais éprouvé la force des passions.

Alors elle m'apprit que pendant mon absence elle avoit épousé un jeune Officier qui avoit perdu son titre & son bien , comme complice de la dernière rébellion , & qui avec beaucoup de peine s'étoit sauvé en France , pour tâcher de s'y procurer de l'emploi ; qu'elle n'espéroit pas trouver auprès de mon pere un pardon auquel ses principes mettroient toujours un obstacle insurmontable : vous savez , ajouta-t-elle , à quel point il est attaché au gouvernement présent , & avec quelle aversion & quelle animosité il parle de ceux qui ont des sentiments opposés ; qui pourra jamais lui persuader de regarder comme son fils , un homme qui à ses yeux est dans une erreur si criminelle ? Mais l'amour ne se règle pas par la politique : mon époux est ce que le Ciel a formé de plus aimable ; n'a-t-il pas été assez puni de sa faute , & doit-il être privé de toute sorte de bonheur ? Non , ma tendresse pour lui est toujours la même , & ne s'altérera jamais ; le Ciel

disposera de moi comme il lui plaira. Tout ce que je vous demande, ma sœur, est de découvrir mon état à mon pere : je prévois quels seront les excès de sa colere & de son indignation ; mais l'incertitude des suites qu'elles auront, est mille fois plus insupportable pour moi, que la certitude de mon malheur, si, comme j'ai tout lieu de le craindre, j'ai celui d'avoir sans aucun espoir de retour, encouru sa haine & sa disgrâce.

Reposez-vous sur moi, lui répondis-je ; malgré tous les obstacles que je prévois, je plaiderai vivement pour vous auprès de lui : vous connoissez l'inflexibilité de son caractère, je ne veux point vous tromper en vous donnant des espérances ; mais ce dont je puis vous assurer, est de ne rien omettre de tout ce qui pourra vous faire rentrer en grace avec lui... Mais jusqu'à ce que cette affaire soit terminée de façon ou d'autre, il faut que vous restiez chez moi.

J'allai trouver mon pere dès le lendemain : je lui exposai l'aventure de ma sœur dans le jour le plus favorable ; mais à peine me donna-t-il le temps d'achever : je ne puis vous exprimer sa rage, j'en fus épouvantée, & je ne pus que me jeter à ses genoux pour implorer sa pitié pour

ma malheureuse sœur.... Il m'ordonna rudement de me lever, & me défendit, sous peine de son indignation, de jamais lui parler en sa faveur. Je voulus encore tâcher d'exciter sa sensibilité ; mais me repoussant avec colere : allez, me dit-il, je vois bien que vous méprisez mon autorité : allez avec cette indigne sœur que vous préférez au pere le plus tendre : je ne veux jamais voir ni l'une ni l'autre ; je désavoue deux enfans ligués pour empoisonner le reste de mes jours.... Ah, mon pere ! m'écriai-je en embrassant ses genoux, qu'ai-je donc fait pour m'attirer de votre part cette cruelle disgrâce ? Je n'y survivrois pas ; pardonnez à votre fille, qui n'a jamais résisté à vos volontés, & qui fera toujours son principal devoir de s'y soumettre, si elle ose réclamer vos bontés pour une sœur, en faveur de laquelle les liens du sang m'obligent de m'intéresser vivement ; permettez-moi de vous supplier de lui pardonner une premiere faute : elle est grande, irréparable, j'en conviens ; mais à quel affreux désespoir la réduirez-vous, si vous l'en punissez en lui ôtant votre tendresse, & en étouffant les mouvemens de la Nature qui doivent vous parler en sa faveur.

C'en est assez, interrompit-il avec sévérité ; gardez-vous , Emilie , de me presser davantage : que le Ciel me punisse , si je lui pardonne jamais , ajouta-t-il en élevant la voix ; qu'elle suive son vagabond , son rebelle époux ; je l'abandonne au funeste sort qu'elle a mérité , & ma malédiction la suivra par-tout.

Ah , mon pere ! m'écriai-je , frémissant d'horreur , révoquez ce mortel arrêt.... Ah , malheureuse & trop déplorable sœur ! qu'allez-vous devenir ? Je ne pus en dire davantage ; les larmes même me refusèrent leurs secours , & je tombai pâmée aux pieds de mon pere : quand j'eus repris mes esprits , je me trouvai dans ses bras.... Ma fille , me dit-il dès qu'il me vit ouvrir les yeux , tu mérites toute ma tendresse , & tu l'auras toujours sans partage : mais encore une fois , cesse de me parler d'une malheureuse , que je ne regarderai plus comme ma fille , puisqu'elle s'en est rendue indigne. Ma résolution est prise à cet égard , & rien ne sera capable de m'en faire changer. Vous êtes ma seule fille , je désavoue l'autre , vous pouvez l'en assurer , & sur-tout recommandez-lui bien d'éviter ma présence , si elle veut se soustraire aux effets de mon juste ressentiment.

Que pouvois-je faire ? Je voyois bien que de nouvelles instances auprès de mon pere, bien-loin d'avoir quelque succès, n'auroient peut-être servi qu'à l'aigrir davantage. Il falloit cependant rendre une réponse à ma sœur ; mais que lui dire ? Comment lui annoncer le cruel arrêt que mon pere venoit de prononcer contre elle ? Il le falloit pourtant, je m'en étois imposée la nécessité.

Après avoir pris congé de mon pere, je remontai en carrosse plus morte que vive, le cœur déchiré de douleur, & tremblante pour ma sœur du terrible coup que j'allois lui porter ; je la trouvai en arrivant qui venoit au-devant de moi ; à peine eus-je la force d'aller jusqu'à elle... je la vis pâlir, lever au Ciel ses yeux qui exprimoient les divers mouvements dont son ame étoit agitée. La tristesse dans laquelle elle étoit plongée, qui ressembloit à une espece d'anéantissement, auroit attendri le cœur le plus barbare ; cependant elle ne pleura point, heureusement je n'en fis pas de même : car je me serois infailliblement évanouie, si mes larmes n'avoient coulé en abondance. A la fin elle me regarda, & poussant un profond soupir : ma chere sœur, me dit-elle, que

je vous cause de chagrin ! Quoi n'est-il pour moi aucune ressource dans le cœur de mon pere ? La nature y est-elle entièrement étouffée ?.... Malheureuse Harriot !... Mais le Ciel le veut , je dois me soumettre à ses décrets , & subir , sans murmurer , tout ce que je me suis attirée. Je prendrai sur moi seule toutes mes peines , personne ne les partagera avec moi : mon pere pour tout bien ne me laisse que sa disgrâce & les malheurs qui vont la suivre. Je ne vous demande pas ce qui s'est passé entre vous : je lis dans vos regards toute l'horreur de mon sort , je veux vous en épargner le triste récit , vous avez déjà assez souffert de celui que je vous ai fait de mon imprudence.

Elle se leva en disant ces mots : je pris sa main & voulus l'arrêter.... Laissez-moi aller , ma chere Emilie , me dit-elle , je me sens mal , ce n'est point pour moi que je demande du secours , mais pour le malheureux enfant que je porte dans mon sein , & qui ne voit pas encore le jour... Mais pourquoi désiré-je qu'il vive ? Il seroit plus heureux pour lui & pour moi de ne pas survivre à l'affreux état auquel je me suis livrée.

Allarmée au-delà de toute expression ,

j'appellai pour que l'on vînt à notre secours; je fis conduire ma sœur dans sa chambre, & envoyai vite chercher un Accoucheur : il arriva, & peu d'heures après, elle accoucha d'une fille qui vint au monde quelques semaines avant terme. Je ne la quittai point qu'elle ne fût rétablie : mais l'agitation de son esprit retarda long-temps sa convalescence.

Elle ne fut pas plutôt en état de voyager, qu'elle voulut aller en France rejoindre son époux; malgré la peine que j'avois de me séparer d'elle, ne pouvant opposer aucune bonne raison pour combattre sa résolution, je la pressai seulement de me laisser ma petite niece, & de la remettre à mes soins, en lui représentant que cette enfant, née avant terme, étoit trop foible pour pouvoir soutenir la fatigue du voyage, & que ce seroit l'exposer; je lui promis d'avoir pour elle la même tendresse que pour mon propre fils, & je sentoís plus vivement encore ce que je disois que je ne l'exprimois; la nature & le malheur étoient un double lien qui m'attachoit à cette enfant. J'eus beaucoup de peine à faire consentir sa mere à ce que je desirois : j'en vins pourtant à bout; & après mille tendres adieux,

& beaucoup de pleurs répandus de part & d'autre, nous nous séparâmes ; ce fut, hélas ! pour ne jamais plus nous revoir.

Je donnai ma petite niece à nourrir à une femme en qui j'avois beaucoup de confiance, qui demeuroid à trois milles de chez moi : tout cela fut arrangé avec l'approbation de mon époux ; mais j'en fis un secret à mon pere : il ne se passoit presque pas de jour que je n'allasse voir le précieux dépôt dont je m'étois chargée.

Ma sœur m'écrivit aussi-tôt qu'elle eut terminé son triste voyage, & me demanda des nouvelles de sa fille dont l'éloignement l'inquiétoit ; je lui en donnai qui dûrent la satisfaire, & lui renouvelai les assurances de mon inviolable amitié, lui promettant de ne pas perdre de vue sa réconciliation avec mon pere, & de saisir les moments favorables de lui parler, aussi-tôt que le temps auroit pu adoucir ses premieres impressions ; nous nous écrivîmes plusieurs fois, & j'étois charmée d'apprendre d'elle que la tendresse du meilleur des maris la dédommageoit un peu de ce qu'elle avoit perdu à cause de lui.

Plusieurs mois se passerent ainsi, pendant lesquels j'avois souvent tenté de parler à mon pere en faveur de ma sœur ;

mais il m'avoit toujours imposé silence aussi-tôt que j'avois entamé cette matiere.

Au bout de quelque temps je fus obligée de faire un voyage : je quittai ma niece avec bien du regret, quoique je ne doutasse pas du soin qu'en prendroit la femme à qui je l'avois remise; mais quels furent mon étonnement & mon chagrin, quand à mon retour, j'appris qu'elle étoit morte depuis un mois, & que sa nourrice avoit quitté la Province pour entrer au service d'une Dame qui l'avoit emmenée avec elle. Une lettre que cette femme avoit laissée pour moi, me confirma cette triste nouvelle : elle me supplioit de l'excuser si elle avoit quitté le pays sans m'avoir vue; mais qu'elle y avoit été forcée, pour ne pas perdre la bonne condition qui s'étoit offerte pour elle.

Ce malheur me mit au désespoir : comment en instruire ma sœur? Je ne pouvois m'y résoudre; il fallut pourtant me vaincre, & lui mander la perte que nous avions faite : je remplis ce triste devoir; mais je ne reçus aucune réponse : surprise d'un pareil silence, je ne savois à quoi l'attribuer; je lui écrivis plusieurs autres lettres, qui eurent le même sort; & ce ne fut que quelques années après, que j'ap-

pris la mort de ma malheureuse sœur, par une domestique qui l'avoit servie, & qui vint me voir à son retour en Angleterre : elle me dit qu'elle avoit quitté sa maîtresse peu de temps avant sa mort ; qu'elle s'étoit mariée à Paris, d'où ma sœur étoit partie fort malade pour aller à la campagne voir si le changement d'air pourroit rétablir sa santé, & où elle avoit appris qu'elle étoit morte.

Cette accablante nouvelle me causa la plus vive douleur, & mes larmes sur la mort de cette chère sœur n'étoient pas encore taries, quand je perdis mon époux.

Je ne fais comment je pus survivre à ces deux funestes événements, qui se suivant de si près, me mirent dans un état d'acablement à faire craindre pour ma vie. Mon pere dont la tendresse pour moi ne faisoit qu'augmenter, vint me voir, & je trouvai dans la tendre part qu'il parut prendre à mon affliction, la consolation, dont j'avois si grand besoin. Il m'engagea à aller demeurer avec lui ; j'y consentis d'autant plus volontiers, que sa santé commençoit à s'affoiblir, & que j'étois bien-aise d'être auprès de lui pour lui tenir compagnie, & lui donner tous mes soins ; j'étois d'ailleurs
seule,

seule , mon fils étant parti depuis peu pour voyager.

Il n'y avoit pas long-temps que j'étois chez mon pere , quand sa maladie augmenta au point que les Médecins désespérèrent de sa vie ; & je voyois bien moi-même qu'il n'y avoit pour lui aucun espoir de guérison.

Un jour que j'étois assise à côté de son lit , car je ne le quittois presque pas , après avoir ordonné aux domestiques de nous laisser seuls , il me tint ce discours :

Je sens, me dit-il , ma chere fille , ma fin s'approcher , il faut que je vous quitte , & je n'ai , dans ces derniers moments , d'autres regrets que cette cruelle séparation d'avec vous , qui m'avez , par votre conduite , dédommagé de tous les malheurs de ma vie. Votre sœur , par son égarement.... Mais elle est morte , & il faut ensevelir sa faute avec elle. Vous blâmez peut-être la rigueur dont j'ai usé avec elle ; peut-être aussi l'ai-je poussée un peu trop loin : mais ne se l'étoit-elle pas justement attirée ? Et pouvois-je trouver dans mon cœur des raisons pour l'excuser ? Si elle avoit épousé un homme à qui je n'eusse eu à reprocher que le défaut de naissance ou de fortune , je lui

aurois pardonné; mais je n'ai pu ni dû regarder comme mon gendre un Traître à sa Patrie : la nature me parloit en faveur de ma fille ; mais l'honneur & le devoir , qui ont toujours dirigé ma conduite & mes actions , m'imposoient la nécessité de ne point céder à ma foiblesse... Mais, ma chere Emilie, ajouta-t-il, en me regardant & en souriant, j'ai appris que vous aviez une nièce, qu'est-elle devenue? Cette question, & l'air dont elle étoit faite, m'étonnerent, & je ne pus retenir mes larmes.... Je vous ai attendrie, ma chere Emilie, reprit-il ; mais séchez vos pleurs, je vais vous surprendre, & faire succéder au chagrin que vous a causé sa prétendue mort, la joie la plus vive & la plus parfaite, en vous apprenant que cette nièce vit encore, & qu'elle est digne de toute votre affection... Surprise au-delà de toute expression, comment cela se peut-il, mon pere, m'écriai-je en l'interrompant? Je vais vous le dire, reprit-il, écoutez-moi.

Pendant le temps que vous fûtes passer chez Lady Moncy, il me prit un jour envie d'aller prendre l'air : je montai à cet effet dans ma chaise ; mais lorsque j'eus fait environ deux ou trois milles,

mon domestique me dit qu'il s'étoit cassé quelque chose à une roue; je descendis sur le champ, & ordonnai qu'on la remît en état; pendant que l'on y travailloit, je me promenai, & j'arrivai auprès d'une petite maison, dans laquelle je me déterminai d'entrer, & de me reposer jusqu'à ce que ma voiture fût raccommodée : j'y trouvai une femme assise auprès d'un lit, pleurant & tenant sur ses genoux une très-jolie petite fille; elle se leva dès que j'entrai, & parut très-surprise de ma visite : remettez-vous, lui dis-je, ma bonne Dame, & permettez-moi de m'arrêter chez vous quelques moments, je reconnoîtrai ce service... Mais, ajoutai-je, vous paroissez affligée; apprenez-moi le sujet de votre chagrin, peut-être pourrai-je y apporter quelque soulagement. Hélas! Sir, me répondit-elle en soupirant, vous ne sauriez le soulager: j'ai perdu ma chere petite fille, qui étoit toute ma consolation, & il n'est pas en votre pouvoir de me la rendre : cela est vrai, lui dis-je; mais il me semble que cette jolie enfant qui vous reste, & que vous tenez sur vos genoux, doit beaucoup servir à vous consoler de la perte que vous avez faite de l'autre. Il est vrai,

reprit-elle , que c'est une aimable enfant , je l'aime comme si elle étoit ma propre fille , quoique je ne sois que sa nourrice.

Je pris alors cette enfant dans mes bras pour la caresser ; & bien-loin d'être effarouchée , comme ils le sont presque tous quand on les arrache à leur nourrice , elle passa ses petits bras autour de mon col , & me ferroit de la façon la plus intéressante. Je demandai à la femme à qui cette enfant appartenoit : mais quel fut mon étonnement , quand après plusieurs questions , j'appris que c'étoit ma petite fille : sa malheureuse mere se retraça alors à mon imagination , avec toutes les raisons qui m'avoient si fort indigné contre elle ; & emporté par un mouvement de colere , je voulus remettre cette enfant à sa nourrice ; mais cette petite innocente , se collant sur mon sein , & m'embrassant de toute sa force , pouffoit des cris perçants , quand je voulois l'en arracher ; & par les regards les plus touchants , sembloit implorer ma pitié & ma protection.... C'en étoit trop , je sentis tout d'un coup la Nature étouffer mon ressentiment , & je me déterminai à devenir son pere , trouvant trop d'injustice & de dureté à la punir des fautes de

sa mere ; mais la haine irréconciliable que j'avois conçue pour son pere , me fit prendre la résolution de cacher à tout le monde la tendresse que cette aimable enfant venoit de m'inspirer , à vous sur-tout , ma chere Emilie , bien certain que si vous en aviez connoissance , votre sœur ne tarderoit pas à en être informée ; & j'étois alors trop irrité , pour souffrir qu'elle & son indigne époux jouissent du plaisir de savoir leur fille avec moi , & de compter sur le soin que je prendrois de son éducation & de sa fortune.

Je fis donc partir l'enfant & sa nourrice , laquelle après avoir su qui j'étois , ne s'opposa à aucune de mes volontés ; je les établis à l'extrémité de la Province , & pris mes précautions , de façon qu'il vous étoit impossible de suivre la trace de votre niece ; je fis d'ailleurs répandre la nouvelle de sa mort , que l'enterrement de l'autre enfant , fille de la nourrice , rendoit très-vraisemblable.

Mais avant que vous sachiez , continua mon pere , ce qui me reste à vous dire , il faut , ma chere Emilie , vous soumettre à un engagement que je vais vous imposer , sinon vous n'en saurez pas davantage. La mere de ma petite fille est morte , je

le fais : mais son pere vit, & je ne puis cesser de le haïr. Jurez-moi donc que vous ne révélez jamais à votre niece sa naissance, de peur qu'elle ne trouve un jour son pere, & qu'elle ne partage avec lui une fortune dont il est indigne ; quand il en sera temps, vous lui direz qui elle est ; mais gardez-vous de lui prononcer jamais le nom de son pere : je lui ai donné celui d'Indiana Danby : qu'elle n'en connoisse jamais d'autre ; c'est une clause que j'ai fait mettre dans mon testament. . . . Je représentai à mon pere combien il y avoit de dureté dans ce qu'il exigeoit ; mais ce fut en vain, il fallut m'y soumettre, & lui jurer par ce qu'il y a de plus sacré, que je me conformerois à sa volonté.

Eh ! comment, Madame, m'écriai-je en l'interrompant, pûtes-vous consentir à une chose aussi déraisonnable & aussi injuste ? Quoi ! me priver pour toujours du bonheur de connoître mon pere ! que n'ai-je plutôt perdu la fortune que j'ai acquise à ce prix. . . . Si je n'avois pas souscrit à ce que mon pere vouloit, reprit Mistris Beverly, je ne vous aurois jamais connue ; & de deux maux, je choisis celui qui me parut le moindre ; mais écoutez ce qui me reste à vous dire.

Lorsque ma petite fille, poursuivit mon pere, fut parvenue à l'âge de quatre ans, je la retirai de chez sa nourrice, & l'envoyai chez un Ecclesiastique, dont la probité m'étoit connue, & que vous pouvez vous rappeler d'avoir vu souvent venir chez moi : j'avois tout fait préparer pour sa réception ; l'épouse de cet honnête homme, très-digne femme, & qui avoit les meilleurs principes, se chargea de son éducation, & je n'épargnai rien pour qu'elle fût parfaite : j'avois recommandé très-expressément qu'on ne lui fît point connoître sa famille ; elle s'est rendue digne de mes soins, & bien capable de me tenir lieu de la fille que j'ai perdue. J'ai été la voir très-souvent, & me suis apperçu, avec une extrême satisfaction, des heureux fruits qu'elle retiroit des soins que l'on prenoit d'elle... Ah ! l'aimable enfant ! & qu'elle m'est devenue chere ! Dès que je paroissais, je la voyois courir au-devant de moi, elle se jettoit dans mes bras, m'embrassoit avec transport, & sembloit vouloir m'exprimer combien son cœur étoit pénétré pour moi de tendresse & de reconnoissance. Elle se croit une orpheline que j'ai prise sous ma protection, à cause de l'amitié que j'avois pour

son pere. J'ai résolu de la faire venir ici : mais je crains bien de ne pas jouir longtemps du plaisir de l'avoir auprès de moi : la mort m'enleva bientôt cette douce satisfaction. Je me flatte, ma chere Emilie, que vous la trouverez digne de toute votre affection ; & qu'après ma mort, vous lui tiendrez lieu de mere : je lui laisserai une fortune égale à sa naissance : gardez-vous de lui révéler trop tôt ce que je vous confie ; mais tâchez, quand elle sera d'âge, de lui ménager un mariage convenable. Je souhaiterois fort, si cela étoit possible, ajouta-t-il, que ce fût avec votre fils Henri ; ils semblent formés l'un pour l'autre : je ne crois pas que vous y trouvassiez d'objection raisonnable, & j'imagine que votre fils ne feroit de son côté aucune difficulté d'approuver votre choix : elle est très-aimable, tant par sa figure que par son esprit & son caractère : il ne lui manque, pour être une fille accomplie, qu'un peu d'usage du monde ; l'ignorance de son état lui a été avantageuse : c'est à elle qu'elle doit deux vertus, la reconnoissance & l'humilité. Je suis sûre, ma chere Emilie, que vous en serez enchantée. L'Ecclésiastique & sa femme, que j'ai eu soin de prévenir, vous

attendent pour remettre en vos mains le dépôt que je leur avois confié : allez mon Emilie , partez à l'instant , & revenez au gré de l'impatience que j'ai de l'avoir auprès de moi , & de vous voir partager les sentiments qui m'attachent à elle.

En conséquence des ordres de mon pere , j'allai vous chercher , & je vous trouvai , continua l'obligeante Mistris Beverly , infiniment au-dessus du portrait qu'il m'avoit fait de vous. . . . Je ne veux point , ajouta-t-elle , en voyant que je rougissois , faire souffrir votre modestie en achevant votre éloge ; j'ajouterai seulement que votre tendre affection pour mon pere , fut pour lui une puissante consolation , pendant le peu de temps qu'il vécut après votre arrivée , & que vos sentiments de tendresse & de reconnoissance pour moi , m'ont attachée à vous , autant que si vous étiez ma fille. Grace au Ciel , je me flatte pouvoir dans peu vous appeller de ce nom.

Je me suis contentée de marquer à ma chere bienfaitrice , par mes regards & en rougissant , les sentiments que j'éprouvois dans ce moment : car mon ame en étoit trop pénétrée , pour qu'il me fût possible de les exprimer.

Son fils , de son côté , ne pouvoit con-

tenir ses transports... Vous m'empêchez, mon fils, lui a dit sa mere, d'achever mon histoire; & s'adressant à moi, après un instant de réflexion : il est inutile, m'a-t-elle dit, de vous parler de ce que vous savez déjà, j'en viens à ce que vous ignorez.

Il y avoit deux ans que vous étiez avec moi, lorsqu'une de mes intimes amies me pressa de vous laisser aller en France avec sa fille dans un Couvent où elle la conduisoit pour achever son éducation, & me fit sentir qu'il manqueroit quelque chose à la vôtre, si vous ne vous perfectionniez dans la Langue Françoisé, que vous n'apprendriez jamais bien en restant en Angleterre; je fus quelque temps sans pouvoir me résoudre à vous laisser partir, l'exemple de ma sœur m'épouvantoit : cependant je pensai que je m'allarmois mal à propos; d'ailleurs ce voyage paroissoit vous faire plaisir : & comme je desirois ardemment de vous unir avec mon fils, je jugeai qu'une retraite dans un Couvent où une fille est éloignée de toute société dangereuse, pouvoit assurer le succès de mon projet, en vous empêchant de disposer de votre cœur en faveur de quelque autre. Grace au Ciel, tout a

réussi au gré de mes vœux. En disant cela, elle m'a tendrement embrassée, & me prenant la main, l'a présentée à son fils, qui l'a reçue & baisée avec transport, en assurant sa mere que d'elle dépendoit tout son bonheur.

Voilà, ma chere Clara, ce que m'apprit la tendre & bienfaisante Mistris Beverly : ce qui me combleroit de joye, si elle n'étoit empoisonnée par le souvenir d'une mere infortunée, dont la mémoire me sera toujours chere, & celui d'un pere dont on ignore le sort. Je ne serai jamais heureuse que je ne sache ce qu'il est devenu ; & cette cruelle incertitude me cause le plus vif chagrin : je suis pourtant forcée de cacher mes larmes ; mais je ne suis point assez dénaturée, pour me livrer au plaisir & à la joie, quand l'auteur de ma naissance gémit peut-être sous le poids de l'infortune... Hélas, mon pere ! que je desirerois d'être avec vous ! de partager votre sort quel qu'il puisse être ; mais je le desire en vain : qui pourra me dire où vous êtes, à moins que le Ciel, favorable aux vœux ardents que je fais pour cela, ne daigne m'en fournir les moyens ?

Je ne puis plus écrire, ma chere, je

suis obsédée de douleur , & la plume me tombe des mains.... Adieu , ma Clara, je vous écrirai quand je serai plus tranquille.

Je viens de recevoir une lettre de votre sœur , qui m'apprend qu'elle sera demain avec nous : le changement de ma situation lui sera certainement agréable ; je souhaiterois de toute mon ame que la sienne fût heureuse.... Adieu , je suis toujours votre

INDIANA DANBY.

LETTRE XIV.

A Miss Freemore.

Votre sœur est depuis quelques jours avec nous , ma chere , ainsi que le Colonel Manly : le temps est admirable , & la campagne est dans toute sa beauté ; cela joint à l'aimable société qui y est rassemblée , me rendroit parfaitement contente , si je n'avois continuellement l'esprit occupé de mon pere , & de l'incertitude de son sort.

M. Beverly , qui a repris sa gaieté ordi-

naire, fait tout ce qu'il peut pour dissiper une tristesse que je ne puis cacher : comme il en connoît le sujet, il ne m'en fait aucun reproche ; mais il paroît desirer (& peut-être même pense-t-il que je le dois) que mon amour pour lui l'emporte sur toute autre considération, & que je me livre toute entiere à la joie que doit me causer la certitude de notre union prochaine ; mais, ma chere, la nature n'a-t-elle pas des droits plus forts que ceux de l'Amour : j'avoue cependant que sans cette cruelle idée qui me tourmente & me suit par-tout, je me trouverois parfaitement heureuse.

M. Beverly montre ses sentiments pour moi si à découvert, que votre sœur doit être étonnée de nous voir si bien ensemble : elle ne m'a encore rien témoigné à ce sujet ; mais je ne doute pas que l'ignorance où elle est de mon histoire, ne lui fasse paroître bien extraordinaire l'accord parfait qui regne entre nous, & qu'elle voit approuvé par Mistris Beverly ; il y a tout lieu d'espérer que quand elle sera instruite de mon état actuel & de nos projets, & que rien ne nourrira plus sa passion, elle reprendra sa premiere tranquillité.

M. Beverly n'est plus l'Amant bannal : l'Amour, à ce que je crois, l'a corrigé de ce défaut : je ne suis pas naturellement jalouse ; mais je vous avoue que je serois fâchée qu'il se conduisît à présent, comme il a fait jusqu'ici ; j'espère qu'il sera constant, puisqu'il est, comme il le dit lui-même, véritablement amoureux.

Le Colonel a été fort sérieux tous ces jours-ci : il soupire souvent, & ses regards expriment clairement qu'il n'est pas trop satisfait des sentiments que je lui paroiss avoir pour M. Beverly ; il a déjà parlé de nous quitter, quoiqu'à son arrivée il nous eût fait espérer qu'il demeureroit plus long-temps avec nous. Je me flatte que vous ne penserez pas que c'est vanité de ma part, si je vous dis que je me crois la cause de ce changement ; c'est un très-galant homme, & je suis au désespoir qu'il ait conçu pour moi des sentiments auxquels il m'est impossible de répondre. Il a demandé ce matin à votre sœur si elle avoit quelques ordres à lui donner pour Londres.... Quand partez-vous, Monsieur, lui a-t-elle dit en rougissant.... Demain matin, a-t-il répondu, quoiqu'avec beaucoup de regret de quitter une aussi aimable compagnie. Avec

regret ! lui a dit alors Mistris Beverly, j'ai bien de la peine à le croire : car si cela étoit, vous ne penseriez pas à nous priver fitôt du plaisir de vous voir... Des affaires pressantes m'appellent à la ville, Madame, a-t-il répliqué, sans quoi.... Eh ! venez, venez, a dit alors M. Beverly, qu'il ne soit plus question de départ, nous vous avons au moins pour ce jour : les Dames ont proposé la promenade, tâchons de la rendre agréable ; demain nous verrons ce qu'il y aura à faire pour engager le Colonel à prolonger son séjour.

En disant cela, il l'a pris par le bras, & nous sommes tous entrés dans le parc ; il nous a conduites à l'extrémité qui donne sur le bord de la rivière ; là nous avons trouvé un bateau très-élégamment orné, & une musique charmante ; cet amusement inattendu, que nous avoit préparé M. Beverly, nous a causé autant de plaisir que de surprise. Nous sommes entrées dans le bateau, que douze rameurs très-proprement vêtus, faisoient aller au son de la plus agréable symphonie. M. Beverly s'est assis à côté de moi, & nous a entretenus avec tout l'esprit & l'enjouement possibles ; il m'a paru que votre sœur & le Colonel étoient plus gais qu'à l'or-

dinaire ; nous avons dîné sur l'eau , & quelques heures après , nous avons pris terre à une petite ferme , peu éloignée du rivage , où le thé nous attendoit.

Je trouve , ma chere Clara , ces sortes de parties d'autant plus agréables , qu'elles ne sont pas préméditées ; & qu'étant faites entre des personnes intimement liées , toute espece de gêne en est bannie.

Après avoir pris le thé , nous avôns fait quelques tours de promenade : Mistris Beverly qui , comme vous savez , est une très-mauvaise marcheuse , s'appuyoit sur le bras du Colonel : son fils a voulu que je prisse un des siens , & a obligé votre sœur de prendre l'autre : elle a marqué un peu d'embarras ; & un soupir à demi étouffé , m'a fait connoître quel étoit , dans cet instant , l'état de son cœur. Pour lui , je crois qu'il ne s'est apperçu de rien. Il nous a conduites avec beaucoup de gayeré , & en chantant un air que je lui avois appris la veille.

Après une assez courte promenade , Mistris Beverly a dit qu'elle étoit fatiguée , & nous a proposé de nous asseoir à l'ombre d'un grand arbre : elle nous a donné l'exemple , que nous avons tous suivi. Une quantité d'oiseaux , qui étoient sur

sur nos têtes, nous ont régalez d'un concert charmant : M Beverly m'a pressée de joindre ma voix à leur doux ramage, & j'y ai consenti, à condition qu'il m'accompagneroit de la sienne ; ce qu'il a fait d'abord.... Ah, Clara ! que sa voix est belle, & qu'il a de goût ! Fanny soupiroit de temps en temps pendant qu'il chan-toit, & lançoit sur lui des regards expressifs.

Après nous être reposées pendant environ une heure, nous avons regagné notre bateau, & sommes arrivées à la maison à nuit close, bien satisfaites de notre journée.

Lorsque l'heure de se séparer est venue, la gayeté du Colonel l'a insensiblement abandonné : il n'a pas cessé de me regarder ; & plus j'ai voulu paroître riante, plus je l'ai trouvé contraint & décontenancé ; il s'efforçoit cependant de temps en temps de sourire ; mais sous cet extérieur je voyois un cœur déchiré.

Nous ne nous sommes retirés dans nos appartements qu'à minuit : il m'a alors, par une espèce de mouvement involontaire, pris la main, qu'il a lâchée aussitôt ; & en me faisant la révérence, il m'a souhaité une bonne nuit ; se tournant en-

suite vers M. Beverly, il lui a demandé s'il lui feroit la faveur de l'accompagner quelques milles ; mais si cela est , a-t-il ajouté , il faudra vous lever un peu matin : car je compte partir à six heures précises : je m'en ferois un plaisir dans toute autre occasion , lui a répondu Beverly ; mais dès qu'il est question de nous quitter , permettez-moi de m'en dispenser... Il faut absolument que je parte , a répliqué le Colonel en secouant la tête... Ah , mon cher Beverly ! vous êtes heureux , sans quoi vous ne seriez peut-être pas aussi empressé à me retenir.... Oh ! pour moi , ai-je dit en l'interrompant , je ne prends point congé de vous : car j'espère que votre ami obtiendra au moins que vous déjeûniez ici avec nous avant de partir ; après quoi je les ai laissés , & suis montée dans ma chambre , où , à mon grand étonnement , j'ai trouvé votre sœur qui nous avoit quitté il y avoit déjà quelque temps , & que je croyois couchée : elle étoit assise dans un fauteuil , rêvant profondément , & si absorbée , que je suis arrivée tout auprès d'elle sans en être aperçue. A quoi rêvez-vous donc , lui ai-je dit , en lui donnant un petit coup sur la joue , & en riant.... Je rêve , m'a-t-elle

répondu , à des choses qui m'affligent , & dont je voudrois bien avoir l'esprit débarrassé.... Hé bien , ma chere , ai-je repris , débarrassez-vous-en en me les confiant... Non , non , a-t-elle répliqué , en secouant la tête , je ne veux pas troubler le bonheur dont vous jouissez en vous confiant un si triste secret.... Laissez-moi le partager , lui ai-je dit , & croyez que personne ne prend plus de part que moi à tout ce qui peut vous faire de la peine.... Elle a soupiré ; & après un moment de silence , le Colonel nous quitte demain , m'a-t-elle dit.... Je le crois , ai-je répondu... Ah , Indiana ! a-t-elle repris , n'avez-vous pas pitié de lui ? Y a-t-il quelque chose d'aussi cruel qu'une passion malheureuse ! Je le plains , ma chere , si cela est , ai-je répondu ; mais j'espère qu'il en sera bientôt guéri..... Guéri ! s'est-elle écriée , eh ! peut-on ? Elle s'est arrêtée.... Continuez donc , lui ai-je dit , qu'alliez-vous ajouter ?... Mais vous-même , qu'imaginez-vous , a-t-elle repris ? Vous devenez soupçonneuse , Indiana.... Moi , ma chere , ai-je dit ! par où donc ai-je mérité un semblable reproche de votre part ?... Fort bien , a-t-elle répondu avec un peu de dépit.... Mais je ne me

trouve pas bien , & je crois que je ne ferai point mal d'aller demain à la ville avec le Colonel ; ne me le conseillez-vous pas ? Non , en vérité , ai-je répliqué , je ne saurois approuver que vous songiez à nous quitter sitôt... Eh , pourquoi ? a-t-elle repris , quel besoin avez-vous ici de moi ? quel intérêt ?... Vous qui êtes si heureuse... De quelque bonheur dont je jouisse , lui ai-je dit en l'interrompant , rien ne peut y ajouter autant que votre amitié & votre société... Je le crois , a-t-elle répondu en soupirant.... Pardonnez-moi , ma chere Indiana , mon cœur qui se révolte contre ma raison , m'empêche d'avoir en vous toute la confiance que vous méritez : mais je suis malheureuse ; & c'est à ce titre que je réclame votre pitié , si je ne suis digne de votre amitié..... Je n'ose m'expliquer : mais vous êtes trop pénétrante pour ne pas voir la cause de mes peines... Ah , Indiana ! a-t-elle ajouté , en passant ses bras autour de mon col , & fondant en larmes , j'ai perdu mon repos , & je crains bien que ce ne soit pour toujours.

J'ai été vivement pénétrée de ce discours & de son état... Si vous m'aimez , a-t-elle repris , persuadez-moi , forcez-

moi de quitter cette fatale maison , j'y périrai si j'y reste : que j'aille chez ma tante remplacer ma sœur , je la rendrai à son amie , & moi entièrement livrée à ma douleur.... Juste Ciel ! a-t-elle ajouté , les yeux baignés de larmes , quelle destinée est la mienne ! Que je suis honteuse de ma foiblesse ! j'en veux guérir ou mourir à la peine.

J'ai tâché de la consoler du mieux que j'ai pu.... Epargnez-vous ce soin , m'a-t-elle dit ,... j'ai perdu , j'en suis sûre , votre estime : mais vous ne sauriez me juger plus sévèrement que je le fais.... Je me déteste.... Hélas ! je sens l'amour le plus tendre pour.... Mais n'en parlons plus ; je ne puis être que malheureuse , le temps m'y accoutumera peut-être.... Ne me haïssez pas , Indiana , je suis votre rivale , je l'avoue : mais je n'ai ni la volonté ni le pouvoir de vous nuire , soyez heureuse , vous le méritez , parfaitement heureuse , pendant que je... C'en est fait , Indiana , je veux vous quitter , je veux abandonner un lieu qui m'est trop cher ; vous verrez que , malgré ma fatale prévention , je suis capable d'une ferme résolution : aidez-moi donc à trouver quelque prétexte pour mon départ demain ; & si vous m'aimez ,

soutenez ma foiblesse , je n'ose compter sur moi seule.

J'ai tâché de la persuader de différer son départ de quelques jours , en l'assurant que je ne m'y opposois , que d'autant que je voyois qu'elle ne pouvoit donner aucune bonne raison d'une résolution si subite ; d'ailleurs , ai-je ajouté , que pensera Mistris Beverly ? Que pensera son fils ? je m'en doute , a-t-elle dit ; mais n'importe , qu'il triomphe... Je veux... oui , je veux absolument partir ; ne vous y opposez pas , de grace , ma chere Indiana : si je reste plus long-temps , je n'en aurai plus la force.

Hé bien , ma chere , vous partirez , lui ai-je dit , puisque vous y êtes si déterminée ; je me charge de prévenir Mistris Beverly ; le Colonel , à ce que j'espere , ne nous quittera pas sitôt qu'il se l'est proposé : j'ai laissé son ami aux prises avec lui à ce sujet , & il aura sans doute obtenu quelque délai.... Je n'ai osé marquer à votre sœur ni ma douleur , ni la compassion que son état m'inspiroit , pour ne pas offenser sa délicatesse , & éviter qu'elle se regardât elle-même comme un objet de pitié.

Elle m'a dit qu'elle alloit tout faire

préparer pour son départ ; que Mistris Beverly lui ayant promis son carrosse , quand elle voudroit retourner à la ville , le Colonel aimeroit peut-être autant s'y mettre avec elle , que d'aller à cheval. Que nous allons faire un triste voyage ! a-t-elle ajouté , en poussant un profond soupir..... Je compte sur vos soins , ma chere Indiana ; pensez que je ne puis avoir , tant que je serai ici , un seul moment de tranquillité , & peut-être l'ai-je perdue pour la vie... Mais adieu... vous allez dormir , ou si vous veillez , ce ne sera que pour vous livrer à de flatteuses idées.... Pardonnez-moi , je ne suis maîtresse ni de mes paroles ni de mes actions : je vous demande de l'indulgence ; vous ne savez pas , (& plaise au Ciel que vous l'ignoriez toujours) la peine & le tourment que l'on éprouve quand.... Adieu , a-t-elle continué en m'embrassant , donnez-moi quelquefois de vos nouvelles quand je serai chez ma tante , & ne me haïssez pas... En disant cela , elle est sortie de ma chambre , sans me donner le temps de lui répondre.

Son état m'avoit trop vivement touchée pour qu'il me fût possible de dormir : j'applaudissois à la victoire qu'elle avoit rem-

portée sur elle-même : mais je ne savois quel prétexte imaginer pour faire approuver à Mistris Beverly un départ si précipité, & j'aurois voulu qu'elle & son fils n'en pénétraissent pas le vrai motif.

Mon inquiétude m'a obligée de me lever plus matin qu'à mon ordinaire : je me suis d'abord informée si le Colonel étoit parti ; un de ses gens m'a dit que son maître avoit révoqué ses premiers ordres, & qu'il resteroit à déjeuner ; cela m'a fait d'autant plus de plaisir, que j'avois le temps de prévenir Mistris Beverly sur le départ de votre sœur. J'étois fort impatiente qu'elle se levât : mais comme j'avois au moins deux heures à attendre avant qu'il fût jour chez elle, pour faire quelque diversion à mes idées, je suis entrée dans le jardin, où, après avoir fait quelques tours, je m'acheminois du côté de la maison, pour aller joindre votre sœur, & achever de concerter notre plan, lorsque j'ai entendu quelqu'un marcher derrière moi : je me suis retournée, & j'ai vu que c'étoit le Colonel ; il m'a joint, & pendant quelque temps nous avons parlé de choses indifférentes ; mais m'étant aperçue qu'il cherchoit à entamer une matière plus intéressante, j'ai tâché, sans af-

fection, de le mener du côté de la maison, afin de vite terminer le tête-à-tête : car je craignois fort une explication qui ne pouvoit être que désagréable pour lui & pour moi ; il a trop de pénétration pour n'avoir pas connu mon dessein : en sorte que nous sommes arrivés jusqu'à la porte du premier salon ; il s'est arrêté, & en me regardant avec un air consterné, vous cherchez à m'éviter, Mademoiselle, m'a-t-il dit, je n'en suis point étonné : je craignois moi-même de me trouver seul avec vous.... Mais êtes-vous sans aucune pitié pour un homme qui n'est malheureux que parce qu'il vous adore ? L'heureux Beverly ne m'envieroit pas un sentiment de compassion de votre part.... Je sens à quel point ma présence doit fatiguer les gens heureux : graces au Ciel, vous l'êtes, & mon amour désintéressé me rend capable de trouver de la joie dans votre félicité ; sans me plaindre, sans même desirer de pouvoir briser mes fers, je mettrai toujours ma gloire à aimer ce qu'il y a de plus parfait, & n'attribuerai mon malheur qu'à mon peu de mérite, qui ne me permet pas de concevoir la plus légère espérance.

Vous ne vous rendez pas justice, Monsieur, lui ai-je répondu ; soyez persuadé

que personne ne connoît mieux votre mérite que moi , & n'en fait plus de cas ; c'est uniquement à ma prévention pour un autre que vous devez attribuer si je ne répons aux sentiments dont vous m'honorez.... Heureux Beverly ! s'est-il écrié en soupirant , que ton sort est digne d'envie ! Il s'est arrêté , m'a regardée fixement , prenant ensuite très-respectueusement ma main , & la portant à sa bouche : pardonnez-moi , Madame , a-t-il dit , & ne m'enviez pas la première & dernière faveur , que je serai peut-être dans le cas de recevoir de vous.... Je vais vous quitter , a-t-il ajouté , d'un ton pénétré : je vais gémir loin de tout ce que j'ai de plus cher au monde.... Ciel ! quel cruel effort ! & de quel secours me sera l'absence ? Me rendra-t-elle la tranquillité ? Non , votre image adorée est trop bien gravée dans mon cœur , pour pouvoir jamais en être effacée ; mais au moins je vous délivrerai d'un objet que vous n'avez regardé jusqu'ici qu'avec indifférence , mais qui pourroit vous devenir odieux.

Quelle injustice ! ai-je répondu , comment pouvez-vous concevoir des idées si mal fondées ? Non , Sir , vous serez toujours à mes yeux tel que vous l'avez tou-

jours été, & ne pouvez jamais rien perdre de la favorable prévention que l'on est forcé d'avoir pour vous ; dès qu'on a le bonheur de vous connoître. J'avoue que mon cœur est au pouvoir d'un autre : mais mon amitié vous est acquise pour toujours, si l'aveu que je vous fais de mes sentimens pour vous, avec la plus grande sincérité, peut vous dédommager de ceux que vous auriez souhaité de m'inspirer ; croyez qu'après M. Beverly, vous êtes la personne du monde pour qui j'ai le plus d'amitié & d'estime.

Adorable franchise ! s'est-il écrié, votre généreuse bonté me pénétre de reconnaissance : elle adoucit mon destin, & je dois me trouver heureux d'être honoré de l'estime & de l'amitié de la plus aimable de toutes les femmes ; oui, Madame, croyez que je préfère ce que vous m'offrez à l'amour le plus tendre dont toute autre que vous voudroit me flatter.... Votre amitié & votre estime sont un bien précieux pour moi, que je tâcherai toute ma vie de conserver, & le temps peut-être me mettra en état de me contenter du glorieux titre de votre ami.... Que ce nom cependant est froid, en comparaison de celui que desireroit mon cœur,

s'il pouvoit me rester le moindre rayon d'espérance ! mais je n'y dois plus penser.... J'éviterai de vous voir jusqu'à ce que je sois devenu assez maître de ma malheureuse passion , pour vous laisser croire que j'en suis entièrement guéri ; mais alors permettez-moi de cultiver une amitié qui fera ma gloire & ma consolation. Quand vous serez unie avec Beverly.... juste Ciel !... vous voyez , Madame , que je prends déjà assez d'empire sur moi , pour parler d'un événement qui portera la plus cruelle atteinte à mon cœur ; mais alors accordez-moi la liberté de vous voir , de jouir de votre conversation ; ne craignez pas que jamais j'abuse de vos bontés ; j'estime M. Beverly , & suis forcé de convenir qu'il mérite les sentimens que vous avez pour lui , s'il est quelque mortel qui puisse en être digne.

Vous m'élevez trop , Sir , lui ai-je dit ; & vous me donneriez de la vanité , si je ne connoissois pas les exagérations de l'amour. Votre amitié ajoutera beaucoup à mon bonheur , & je ferai bien volontiers pour vous tout ce qui ne sera pas contraire à l'attachement que j'ai pour M. Beverly.... Voyez-moi quand vous serez rendu maître de vous-même ,

& que votre raison aura fait renaître dans votre cœur sa première tranquillité.

J'ai vu alors venir à nous votre sœur ; ... allons au-devant d'elle , ai-je dit au Colonel , elle part avec vous pour Londres... Avec moi ! s'est-il écrié avec surprise ; je croyois qu'elle feroit ici un plus long séjour : voilà un parti bien promptement pris ! ... Cela est vrai , ai-je répondu : mais Miss Freemore lui a écrit , & une affaire inattendue exige sa présence.

Elle nous a joints pendant que je parlois : & malgré les efforts qu'elle faisoit pour paroître gaie , sa pâleur m'a fait connoître qu'elle avoit passé une mauvaise nuit.... Je suis un peu fatiguée , nous a-t-elle dit en souriant , de notre promenade d'hier , & de m'être levée si matin aujourd'hui , pour arranger tout ce qu'il faut pour mon voyage.... Avez-vous eu la bonté , a-t-elle ajouté en s'adressant à moi , de prévenir le Colonel que je me mettrai sous sa conduite.... Je compte sur vous , Sir , pour me garantir des voleurs , ou de ceux qui auroient dessein de m'enlever.... J'ai , Mademoiselle , lui a-t-il répondu , de très-bons pistolets contre les premiers ; à l'égard de ceux qui voudroient vous enlever , a-t-il ajouté galam-

ment , que diriez-vous s'il me venoit à moi-même cette idée? J'aurois pour moi en ce cas tous ceux qui vous verroient , & on m'excuseroit d'avoir succombé à une pareille tentation.... Je ne crains rien de ce côté-là , a repliqué votre sœur , j'irai avec vous avec une entière sécurité , & je crois que nous ferons un voyage fort agréable ; le temps est charmant , & rien ne manqueroit à notre satisfaction , si nous emmenions avec nous les amis que nous quittons.... Mais allons , le déjeuner nous attend , & je voudrois partir d'abord après.

En entrant dans la salle , elle m'a dit à l'oreille d'aller voir Mistris Beverly qui n'étoit pas encore sortie de son appartement ; j'ai été la prévenir sur le départ de votre sœur , en lui faisant entendre qu'elle avoit reçu des lettres de sa mere qui l'obligeoient de partir dans deux ou trois jours au plus tard ; mais que le Colonel allant à Londres aujourd'hui , elle avoit voulu profiter de sa compagnie. Mistris Beverly ne s'est opposée à rien , & je crois qu'elle a deviné en partie la cause de ce départ précipité.

Je suis rentrée dans la salle avec elle : il faut donc nous séparer , ma chere Fan-

ny, a-t-elle dit à votre sœur; votre Maman est en vérité bien cruelle de nous priver si tôt du plaisir de vous avoir!.... Mais, a-t-elle ajouté, irez-vous tout de suite à la campagne avec elle? Je me flatte que votre tante ne voudra pas retenir en même-temps votre sœur & vous; je crois que Miss Freemore n'a pas trouvé sa retraite fort agréable, & qu'elle la quittera sans beaucoup de regret.... Le dessein de ma mere, a répondu votre sœur, est de rappeler Clara, dès que je l'aurai remplacée.

De quoi parlez-vous donc-là, a dit M. Beverly, qui est entré dans cet instant? Et s'adressant à Miss Fanny, est ce que nous devons vous perdre aussi?... Oui, Sir, lui a-t-elle répondu les yeux baissés, & n'osant pas le regarder, si cela peut s'appeller une perte.... Si c'en est une, a-t-il repris en lui prenant la main: sur mon honneur je le pense ainsi.... Il faut donc que le démon possède votre chere tante, elle n'a point de conscience.... Croit-elle qu'on n'a autre chose à faire qu'à rester auprès d'elle, & à la choyer?... Ah! si j'étois de Bevil, je n'aurois pas souffert qu'elle eût retenu si long-temps l'objet de ma tendresse, & je

ne pardonne pas à un Amant d'être si patient.... Je le crois, mon fils, a dit Mistris Beverly, la patience est une vertu que vous ne connoissez gueres.... Je ne me pique pas, à la vérité, a-t-il répliqué, d'être Philosophe, & sur-tout de la secte des Stoïciens : mais, Madame, pourriez-vous condamner un Amant de montrer de l'impatience dans de semblables occasions ? Pour moi, si j'étois femme, je veux mourir si je voulois d'un Amant raisonnable & compassé, cela est contre nature ; il faut en amour une sorte d'enthousiasme qui s'écarte des regles par lesquelles on se conduit dans les actions indifférentes de la vie : semblable à la Poésie de Findare, l'Amour doit prendre l'essor, être inégal dans sa marche ; mais toujours plein de feu.... Mais, Monsieur, ai-je dit, s'il est comme le feu, le plus violent est souvent le plutôt éteint.... Cela peut être a-t-il répliqué : mais une foible étincelle n'est pas plus difficile à éteindre ; voici enfin ce que je pense, a-t-il ajouté : il y a des gens qui aiment beaucoup en peu de temps, & d'autres qui aiment peu en grand nombre d'années : ceux-ci sont appelés constants, & on qualifie les premiers d'inconstants. Mais si on pouvoit
peser

peser ces différents amours, j'oserois gager que celui des inconstants l'emporteroit : les uns payent une grande somme d'abord, & les autres une petite somme à terme... Mais, ai-je repris, est-ce qu'une petite pension pour la vie, n'est pas préférable à une forte somme donnée d'abord, & qui peut-être ne durera pas un an?

Le carrosse que nous avons entendu arriver, a fait cesser cet entretien : la tristesse s'est peinte sur tous les visages ; un morne silence a régné ; Fanny s'est levée, & est allée à une fenêtre ; le Colonel a voulu parler, & la voix lui a manqué.

Ah, le maudit carrosse ! s'est écrié Beverly, il nous met tous en désarroi : permettez-moi, cher Colonel, de le renvoyer, un jour ne sauroit faire une grande différence ; laissez-vous persuader, & changeons notre marche ; au-lieu de ce malheureux voyage, allons-nous promener dans le parc, nous reviendrons pour dîner, & puis nous imaginerons quelque chose pour passer gayement le reste de la journée ; je me sens d'humeur à vous procurer de l'amusement... Allons, allons, je vois que vous voulez que je vous aye cette obligation, & la petite Fanny aussi,

a-t-il ajouté en allant à elle, & l'embrassant par le milieu du corps; puis s'adressant à moi : je tiens ma prisonnière, m'a-t-il dit, saisissez-vous du vôtre.

Epargnez-moi, mon cher Beverly, lui a dit le Colonel, vous ne concevez pas la peine que j'ai à ne pas céder à vos instances; mais il faut que je parte, oui, il le faut indispensablement. Adieu, Madame, a-t-il ajouté en prenant très-respectueusement la main de Mistris Beverly; je pars comblé des bontés dont vous m'avez honoré pendant le séjour que j'ai fait chez vous, qui a été le temps le plus délicieux que j'aie passé de ma vie; il est ensuite venu à moi, m'a dit quelque chose, mais si bas & si indistinctement, que je n'en ai pas entendu un seul mot. Adieu donc, Sir, lui ai-je dit, en lui tendant la main, qu'il a saisie avec transport : comptez sur la sincérité des vœux que je fais pour votre bonheur; il ne m'a répondu que par un soupir, & s'est traîné vers la porte.... Vous me suivez, M. Beverly, a-t-il dit d'un ton qui marquoit son agitation.

M. Beverly parloit pendant ce temps-là tout bas à votre sœur qui se maîtrisoit assez pour sourire à ce qu'il lui disoit....

Oui, oui, a-t-elle dit en le quittant ; je me souviendrai de vos instructions... Elle est allée embrasser Mistris Beverly, mon tour est venu.... Hélas ! ma chere Indiana, m'a-t-elle dit à l'oreille, quelle cruelle épreuve pour moi ! Vous êtes bien digne d'admiration, lui ai-je répondu en la pressant dans mes bras... Ecrivez-moi, a-t-elle repris, écrivez-moi souvent, ne craignez point de me parler de... Vous m'entendez.... Elle a ensuite donné la main à Beverly pour la conduire au carrosse.

Le Colonel en prenant congé de son ami, lui a marqué beaucoup d'affection ; M. Beverly de son côté le considère beaucoup & il le mérite à tous égards : car il est impossible de lui refuser la plus parfaite estime ; il joint les qualités aimables aux plus essentielles, un esprit naturel à plusieurs connoissances ; & , comme je crois vous l'avoir déjà dit, sa figure est très-prévenante : je n'ai vu personne avoir le sourire plus agréable, excepté M. Beverly, que je vous ai entendu souvent louer à cet égard.

Que cette maison est différente de ce qu'elle étoit hier ! Beverly est tout désorienté, & moi aussi... Je crois que votre sœur parloit sérieusement, en disant qu'elle

alloit chez sa tante ; si cela est , j'aurai donc le plaisir de voir bientôt ma Clara... Mais la chere Fanny !... la campagne ne lui vaut rien ; j'aimerois mieux la savoir au milieu des dissipations de la ville.... Je suis impatiente que vous me donniez de ses nouvelles ; peut-être qu'elle pourra... Mais , adieu , cette Lettre est furieusement longue ; quoique je l'aye écrite à plusieurs reprises , vous la recevrez à la fois : je n'y ajouterai point de compliments ; je vous assurerai seulement que je suis toujours votre

INDIANA DANBY.

LETTRE XV.

A Miss Indiana Danby.

Rien n'égale ma satisfaction , chere Indiana : les choses ont enfin tourné comme je l'avois toujours désiré , & vous voilà avec le cher Beverly au point où je voulois que vous en vinssiez ; je vous fais compliment sur votre prochain mariage : car je ne doute pas , les parties intéressées étant si bien d'accord , que ce ne soit une

affaire bientôt conclue.... Mais, hélas ! la pauvre Fanny... elle a écrit à ma tante qu'elle vouloit venir passer quelque temps avec elle ; la bonne Dame en a été enchantée.... Voyez, m'a-t-elle dit, en me donnant sa lettre, avec quelle affection elle m'écrit, vous n'en avez jamais fait autant, quoique vous ayiez bien plus de raisons qu'elle de vous attacher à moi, qui vous ai toujours témoigné beaucoup plus de tendresse qu'à elle. Réjouissez-vous, a-t-elle ajouté, vous pouvez à présent aller voir votre chere ville, que vous aimez tant.... Si je l'aime tant, lui ai-je répondu, vous devez, ma tante, me savoir plus de gré de m'être privée si longtemps des plaisirs que vous pensez que j'y trouve ; & à présent que votre santé commence à se bien rétablir, vous ne devez pas trouver mauvais que j'aie revu maman & mes connoissances ; d'ailleurs, à tout prendre, Londres est fort agréable, & son séjour me paroît préférable à celui d'une triste campagne, où l'on est toujours isolé, & qui n'offrant aux yeux que les mêmes objets, répand dans l'ame un certain ennui, qui bientôt devient mélancolique.... Oui, oui, je sais bien que c'est là votre façon de penser,

a répliqué ma vieille tante, vous êtes trop occupée de folies, pour voir avec plaisir les beautés de la nature.... Qu'appellez-vous beautés de la nature, ai-je dit? les hommes n'en font-ils pas les ouvrages de cette nature, aussi-bien que les arbres & les fleurs? Et ne font-ils pas même plus dignes de notre attention?... Cela pourroit être, a-t-elle répondu, s'ils se laissoient conduire par elle.... Ah! vraiment, ai-je repris d'un ton badin, ce seroit quelque chose de beau.... Vous oubliez sans doute, ma chere tante, que la nature d'à présent est corrompue.... Eh! dites-moi, je vous prie, a-t-elle répliqué, quel est le guide qu'on a pris à sa place.... Le caprice, ai-je répondu; c'est lui qui conduit les hommes & les femmes d'aujourd'hui. Elle a secoué la tête; & me voyant rire: vous riez m'a-t-elle dit d'un ton de commisération, & moi je pleure, quand je considere à quel point le monde est dégénéré; je me souviens de l'avoir vu bien différent.... Oh, sans doute, ai-je repris; cependant les hommes d'autrefois ne devoient pas compter sur des louanges de votre part, puisqu'ils ont souffert qu'une personne aussi accomplie que vous devez l'avoir été, à en juger par ce qu'il

vous reste encore des charmes de votre jeunesse, demeurât fille.... A ce propos flatteur elle a souri; son visage s'est coloré; ses yeux se sont éclaircis; elle s'est rengorgée, tant il est vrai que l'amour-propre ne vieillit jamais, & qu'on est toujours également sensible à ce qui peut le flatter.... Si je suis restée fille, m'a-t-elle dit ensuite, ne pensez pas, ma niece, que ce soit la faute des hommes de mon temps; beaucoup, & bien dignes à tous égards de m'inspirer le desir de changer d'état, m'ont offert leurs vœux & leurs tendres hommages: mais je les ai toujours dédaignés, & ne m'en repens point: l'idée seule du mariage m'a toujours révoltée, & j'ai pensé qu'il n'y avoit que les personnes qui n'étoient pas affectées de sentiments bien épurés, qui pussent se résoudre à s'engager dans ce lien... Il est vrai, lui ai-je dit ironiquement, qu'il n'est pas fait pour une créature angélique; mais, ai-je ajouté, pour revenir à cette belle nature, dont vous nous reprochez de nous écarter, il n'est rien, ce me semble, qui s'accorde mieux avec elle que le mariage... Qu'osez-vous dire là, s'est-elle écriée, en m'interrompant? Vous me faites rougir: de mon temps, une fille

auroit cru manquer à la modestie & à la pudeur, en tenant un semblable propos avec tant de liberté que vous le faites. Mais, hélas ! c'est le fruit de l'éducation qu'on donne à la jeunesse dans ce siècle pervers, où les exemples contagieux.... Elle alloit s'étendre sur ce sujet, & me débiter tous les lieux communs d'une ennuyeuse morale, quand je l'ai interrompue, en lui disant qu'une plus longue conversation sur cette matière, où elle mettoit trop de feu, pourroit altérer sa poitrine, & nuire à sa santé, qui n'étoit point encore assez bien rétablie pour pouvoir y résister.

J'ai voulu, ma chère Indiana, en vous rapportant cet assommant entretien, vous donner une idée de la façon de penser de ma bonne tante & du bonheur qu'il y a de vivre avec elle : sa tête est à moitié tournée par les Romans qu'elle aime à la folie, & qui font son unique lecture. Elle a pris auprès d'elle une sorte de précieuse, à peu près de son âge, vierge comme elle, & qui lui sert de confidente ; je crois qu'elles tâchent de se consoler ensemble de leur délaissement. Cette Révérende Miss fait la lecture, quand la santé de ma tante ne lui permet

pas de s'occuper à d'autres choses; l'histoire de Statyra, de Cassandre, & d'autres Héroïnes de cette espece, en font le sujet.

Cette vieille fille, qui se nomme Parthenia, a été fort enrôlée pendant quelques jours; ce qui a interrompu ses fonctions, & je n'ai pu refuser à ma tante, qui m'en a instamment priée, de remplir sa place, en attendant qu'elle eût recouvré le son harmonieux de sa voix. Mais, grands Dieux! la rude corvée pour moi! il ne me fut pas possible d'y tenir; & malgré toutes les prières & les remontrances, j'abandonnai la lecture au milieu de ce que mon attentive tante appelloit le plus intéressant de l'histoire; je laissai un certain Dom Bernard, le dos appuyé contre un arbre, se défendant contre une troupe d'hommes dont la moitié, frappés de sa redoutable lance, étoient étendus à ses pieds, tandis que sa Princesse montée sur un beau palfroi blanc, tâchoit de s'échapper des mains d'un Prince déloyal qui la poursuivoit, & dont j'ai oublié le nom.

Je ne conçois pas en vérité, ma chere, comment il se trouve des gens qui donnent toute leur attention à de pareilles choses qui n'ont pas le sens commun;

cela n'est bon que pour ces esprits bornés, qui ne savent s'occuper que de bagatelles, & que la Providence semble n'avoir destinés que pour boucher un trou dans le monde, afin que, comme disent les Philosophes, il n'y ait point de vuide dans la nature.

Je reçois dans l'instant une lettre de ma sœur, elle sera ici demain : maman & Bevil arriveront avec elle : que penser de cela ? Ils viennent, dit-elle, pour me chercher..... Pauvre Fanny!... sa lettre se ressent de son abattement & de sa mélancolie : je doute que la société qu'elle trouvera ici, soit propre à la dissiper ; mais on ne la fera pas changer d'avis, j'ai déjà fait tout ce que j'ai pu pour cela : car dans la dernière lettre que je lui ai écrite, je me suis sacrifiée au point de la presser de me laisser encore ici quelque temps, en lui disant que ma tante seroit bientôt en assez bonne santé, pour pouvoir se passer d'elle & de moi : mais tout cela en vain ; elle est déterminée à venir, dans l'idée assurément de soulager ses chagrins sans témoins : elle m'a révélé la moitié de son secret, en m'avouant qu'elle étoit malheureuse, & sans la moindre espérance de cesser de l'être ; il ne m'a pas

été fort difficile de deviner l'autre.....
Chere sœur! je desire qu'elle trouve sa
guérison dans le temps & l'absence....
Que ne puis-je lui communiquer une par-
tie de ma façon d'aimer! Je défie l'aveu-
gle Dieu de me causer un instant de peine;
adieu l'Amour, quand il cesse d'être un
amusement

La vieille Parthenia est admirable dans
les ordres qu'elle donne aux domestiques
de la maison : les appartements sont ar-
rangés; toute chose est à sa place pour
la réception de nos nouveaux hôtes : que
ces vieilles filles sont empressées, laborieu-
ses & passionnées pour les occupations
domestiques! elle ne veulent rester inutiles
que pour la propagation.

Adieu, mon Indiana, songez à gouver-
ner Beverly comme vous le devez; ne lui
lâchez pas trop la bride, il pourroit vous
échapper : car c'est un être fort incons-
tant : ainsi assurez-vous-en, tandis qu'il
est en votre pouvoir; je vous aiderai à le
conduire quand je serai avec vous. N'ou-
bliez pas sur-tout que je m'invite à votre
nôce; il me semble que je ferai une folie
de bien meilleure grace, quand une amie
aussi sage & aussi prudente que vous, m'en
aura montré l'exemple.

Mes respects à Mistris Beverly.... Je suis à moitié amoureuse du Colonel Manly... Pensez-vous?... Mais Fanny a manqué son coup, & c'est vous qui êtes l'objet.... Ainsi il n'y a pas moyen de concevoir quelque espérance... Je vous ordonne d'embrasser Beverly de ma part; je suis persuadée que vous vous en acquitterez exactement, & que vous voudriez être souvent chargée de pareilles commissions... Adieu, je ne songe qu'à badiner : je ne parle sérieusement, que quand je me dis pour la vie votre.

CLARA FREEMORE.

LETTRE XVI.

A Miss Indiana Danby.

AH, ma chere Indiana! que l'air enfumé qu'on respire dans cette ville me paroît agréable! Que ce bruit des carrosses, ce tumulte continuel, cette affluence de monde qui remplit les rues, ces cris différents, sont bien plus harmonieux à mes oreilles, que le chant du Rossignol & de la Fauvette! Je commence

actuellement à revivre , à reprendre mes esprits qui s'étoient absorbés dans ma triste & ennuyante solitude. Grace au Ciel , j'en suis dehors , & parfaitement contente. Bevil affecte aussi d'être merveilleusement satisfait : il a voulu m'assurer qu'il n'auroit pu supporter plus longtemps mon absence ; mais j'ai de la peine à le croire : car je l'ai trouvé aussi gras & aussi bien portant qu'avant mon départ ; je pense que le misérable auroit eu la hardiesse de vivre , quand j'aurois été une année entière sans revenir.

C'est avec bien du regret que je me vois forcée à différer de vous aller voir jusqu'à la fin de la semaine prochaine : mais maman prétend que je ne puis me dispenser d'aller faire des visites à toutes mes connoissances ; il paroît qu'elles s'y attendent , à la bonne heure ; mais je vous jure que je les ferai si courtes , qu'elles n'ennuyeron pas , quoiqu'il y ait parmi elles des personnes que j'aime & que j'estime beaucoup. Je ne ferai à moi-même que lorsque je vous verrai , vous que j'aime & que j'estime beaucoup plus.

Bevil tâche d'obtenir la permission de m'accompagner : je suis encore fort indécise si je la lui accorderai ; je crois que

le plaisir de vous voir, plutôt que celui d'être avec moi, est le motif de ses pressantes sollicitations : car il ne cesse de parler de vous avec les éloges qui vous sont légitimement dus. Toutes réflexions faites, je l'ammenerai ; il me faut un Adorateur : car je prévois que Beverly n'aura des yeux que pour vous, & rien n'est plus humiliant que de n'être que spectateur dans ces sortes d'occasions.

J'ai laissé ma femme de chambre à la campagne : Fanny l'aime beaucoup, & vous savez que c'est une fille aimable & très-bien élevée ; je lui ai recommandé de m'écrire souvent, & de me faire savoir comment ma sœur passe son temps, & si sa mélancolie se dissipe, j'aurai par elle des nouvelles plus certaines que par sa Maîtresse, qui seroit peut-être plus réservée. Si son chagrin continue, je suis toute déterminée, malgré ma répugnance, à retourner à la campagne, essayer si ma compagnie pourra y faire quelque diversion. Je finis ma Lettre dans l'espérance d'avoir dans peu le plaisir de m'entretenir avec vous de bien des choses. Jusques-là, adieu.

CLARA FREEMORE.

LETTRE XVII.

A Miss Freemore.

MADAME,

J'Obéis à l'ordre que vous m'avez donné de vous écrire, pour vous informer de l'état de Miss Fanny, ma jeune Maîtresse : en vérité, je suis désespérée de la voir plongée dans une si profonde mélancolie ; j'en ignore la cause : car elle ne m'a pas fait la grace de m'honorer de sa confiance, quoique dans plusieurs autres occasions elle m'a témoigné une confiance dont je n'ai jamais abusé ; mais je ne dois pas être étonnée de son silence avec moi : car dans toute la journée elle ne parle à qui que ce soit, pas même à Miss Sidney, votre tante. Elle lui a fait entendre, dès qu'elle est arrivée ici, qu'elle aimoit beaucoup à se promener, & l'a fort priée de lui laisser la liberté de jouir de ce plaisir ; & comme Miss Sidney n'est pas assez bien rétablie pour l'accompagner, votre sœur a pris ce prétexte pour

avoir la satisfaction d'être seule , & de se livrer à ses tristes & sombres idées ; elle n'est qu'aux heures des repas avec votre tante , qui souvent veut l'obliger de rester pour écouter la lecture que lui fait Miss Parthenia ; mais elle s'en défend toujours. Elle ne prend plaisir à rien , & ne paroît avoir du goût que pour un petit chien que lui a donné M. Beverly : elle l'aime , le caresse beaucoup , & le mene toujours à la promenade avec elle : elle se leve de très-grand matin ; mais plus d'ouvrage , plus de lecture , elle a totalement abandonné son claveffin , auquel elle se mettoit avec tant de plaisir ; je ne l'en ai vu jouer qu'une seule fois , tandis que je travaillois auprès d'une fenêtre où elle ne me voyoit point. Je fus d'abord charmée quand je la vis s'asseoir vis-à-vis l'instrument , & s'occuper de quelque chose qui pût l'amuser ; mais quelle fut ma surprise de la voir pleurer pendant qu'elle jouoit. Elle quitta bientôt le claveffin en soupirant ; & après avoir appelé son petit chien , elle sortit de l'appartement ; je la suivis de l'œil , & vis qu'elle prenoit le chemin d'un petit bois attenant au jardin , où elle passe la plus grande partie de la journée , & où je n'osai la suivre ,

vre, crainte de lui déplaire. Ah, Madame ! votre chere sœur se fera mourir, si elle continue à vivre de même : elle est pâle, défaite, & son teint a totalement perdu cette fraîcheur qui la rendoit si aimable... Je ne veux point encore vous envoyer cette lettre, j'aurai peut-être quelque chose de plus agréable à vous mander ; mais j'écris toujours ce que je vois, pour me conformer à vos ordres.

Il s'est passé, Madame, près d'une semaine, depuis que j'ai commencé ma lettre ; je vais la continuer, ne doutant pas que vous ne soyiez impatiente d'avoir des nouvelles de ma jeune Maîtresse : je ne puis encore vous en donner de bien consolantes.

Miss Fanny est toujours livrée à sa noire mélancolie, & n'a aucun goût pour quelque amusement que ce soit ; elle employe à présent son temps tout autrement qu'elle ne faisoit : au-lieu de se promener, elle est constamment renfermée dans sa chambre ; j'ai été plusieurs jours sans savoir quelle y étoit son occupation ; à la fin j'ai découvert qu'elle passoit la journée à écrire : elle n'a cependant envoyé d'autre lettre à la poste, si ce n'est une pour vous, & une autre pour Miss Danby ; j'espère que

cela pourra faire quelque diversion à ce qui paroît l'affecter fortement... On m'appelle, je finirai ma Lettre aussi-tôt que je le pourrai.

Je suis au désespoir, Madame, d'être obligée de vous informer que Miss Fanny est malade; j'espère cependant que cela n'aura pas des suites.... Une des domestiques de la maison, en entrant hier dans sa chambre, où elle ignoroit qu'elle fût, la trouva renversée sur sa chaise sans mouvement & sans connoissance; de façon qu'elle la crut morte: elle descendit sur le champ toute épouvantée pour m'appeler: je montai avec elle, & trouvai Miss Fanny dans l'état que la domestique me l'avoit dit: une de ses mains étoit appuyée sur une table à écrire, ses doigts tenant encore un pinceau, avec lequel j'ai découvert qu'elle s'étoit occupée à peindre: nous n'avons pas eu grande peine à la faire revenir; mais elle a seulement ouvert les yeux sans parler, & a souffert que nous l'ayions déshabillée & portée dans son lit.

J'ai envoyé informer Miss Sidney de l'accident qui étoit arrivé; alors Miss Fanny jettant les yeux sur la table auprès de laquelle nous l'avions trouvée, m'a

dit de serrer vite tout ce qui étoit dessus ; malgré le trouble où j'étois , je n'ai pas laissé de remarquer le portrait d'un homme fraîchement peint , mais qui n'étoit presque qu'ébauché : votre tante est entrée dans ce moment , & je n'ai eu que le temps de serrer le tout dans le tiroir de la table.

Qu'est-ce donc , ma chere niece , lui a dit Miss Sidney , en s'approchant du lit ? on vient de m'apprendre que vous vous étiez trouvée fort mal.... Ce n'est rien , ma chere tante , lui a-t-elle répondu d'une voix très-foible ; ne vous alarmez pas , j'espère être bientôt guérie : elle a dit cela en souriant , mais d'un sourire qui m'a fait venir les larmes aux yeux... Je le souhaite , a répliqué Miss Sidney.... Oui , ma tante , a repris la malade , je serai heureuse alors : car jusques-là je ne puis l'être. Fort bien , ma chere , a dit la tante , n'entendant pas le sens de ces paroles : prenez patience , ce ne sera qu'une légère indisposition , & il y a tout à espérer pour votre prompt rétablissement. Hélas ! c'est tout ce que je crains , a répondu Miss Fanny... Oh , avec quelle joie je fermerai les yeux pour ne les rouvrir jamais !.... Fi , ma chere , lui a dit sa tante , quels discours tenez-vous - la ! Tranquillisez-

cela pourra faire quelque diversion à ce qui paroît l'affecter fortement... On m'appelle, je finirai ma Lettre aussi-tôt que je le pourrai.

Je suis au désespoir, Madame, d'être obligée de vous informer que Miss Fanny est malade; j'espère cependant que cela n'aura pas des suites.... Une des domestiques de la maison, en entrant hier dans sa chambre, où elle ignoroit qu'elle fût, la trouva renversée sur sa chaise sans mouvement & sans connoissance; de façon qu'elle la crut morte: elle descendit sur le champ toute épouvantée pour m'appeler: je montai avec elle, & trouvai Miss Fanny dans l'état que la domestique me l'avoit dit: une de ses mains étoit appuyée sur une table à écrire, ses doigts tenant encore un pinceau, avec lequel j'ai découvert qu'elle s'étoit occupée à peindre: nous n'avons pas eu grande peine à la faire revenir; mais elle a seulement ouvert les yeux sans parler, & a souffert que nous l'ayions déshabillée & portée dans son lit.

J'ai envoyé informer Miss Sidney de l'accident qui étoit arrivé; alors Miss Fanny jettant les yeux sur la table auprès de laquelle nous l'avions trouvée, m'a

dit de serrer vite tout ce qui étoit dessus ; malgré le trouble où j'étois , je n'ai pas laissé de remarquer le portrait d'un homme fraîchement peint , mais qui n'étoit presque qu'ébauché : votre tante est entrée dans ce moment , & je n'ai eu que le temps de serrer le tout dans le tiroir de la table.

Qu'est-ce donc , ma chere niece , lui a dit Miss Sidney , en s'approchant du lit ? on vient de m'apprendre que vous étiez trouvée fort mal.... Ce n'est rien , ma chere tante , lui a-t-elle répondu d'une voix très-foible ; ne vous alarmez pas , j'espère être bientôt guérie : elle a dit cela en souriant , mais d'un sourire qui m'a fait venir les larmes aux yeux... Je le souhaite , a répliqué Miss Sidney.... Oui , ma tante , a repris la malade , je serai heureuse alors : car jusques-là je ne puis l'être. Fort bien , ma chere , a dit la tante , n'entendant pas le sens de ces paroles : prenez patience , ce ne sera qu'une légère indisposition , & il y a tout à espérer pour votre prompt rétablissement. Hélas ! c'est tout ce que je crains , a répondu Miss Fanny... Oh , avec quelle joie je fermerai les yeux pour ne les rouvrir jamais !.... Fi , ma chere , lui a dit sa tante , quels discours tenez-vous - la ! Tranquillisez-

vous, & tâchez de dormir, vous n'avez besoin que de repos.

Votre sœur a voulu répondre : mais ç'a été si confusément que j'ai pensé qu'elle étoit dans le délire : votre tante l'a cru de même, & a ordonné à tout le monde de sortir de la chambre, excepté à moi, à qui elle a bien recommandé de ne pas quitter votre sœur, jusqu'à l'arrivée du Médecin qu'elle alloit vite envoyer chercher ; j'ai suivi ses ordres, & me suis assise auprès du lit de la Malade : elle s'est mise à tenir des discours sans suite, mais si touchants, que de ma vie je n'ai été si vivement affectée ; quelquefois il sembloit qu'elle écoutât quelqu'un, & un moment après elle répondoit, en prononçant souvent les noms de Miss Danby & de M. Beverly.

Une heure après Miss Sidney est revenue avec le Médecin, qui après l'avoir bien examinée, a assuré votre tante qu'il n'y avoit aucun danger, & que la maladie ne venoit que de quelque vive affection de l'ame ; que la fièvre n'étoit point violente, & qu'il espéroit la trouver beaucoup mieux le lendemain ; il a ordonné une certaine potion qu'on lui a fait prendre, & qui l'a beaucoup tranquillisée.

Ne vous inquiétez pas , Madame ; je me flatte que j'aurai de meilleures nouvelles à vous mander la premiere fois que j'aurai l'honneur de vous écrire. Je crois qu'il ne faudroit pas annoncer à votre chere maman l'accident de sa fille , jusqu'à ce qu'on en voye les suites ; je vous en rendrai compte demain ou après. Je suis, Madame avec un profond respect,

Votre très-humble servante ,

ELISABETH JOASON.

L E T T R E XVIII.

A Miss Indiana Danby.

QUe mon retour à la ville est triste pour moi , ma très-chere Indiana ! le bonheur dont j'ai joui avec vous à la campagne étoit trop grand : j'ai le goût gâté , & je trouve insipide tout ce que je rencontre ici : oui , la ville a perdu à mes yeux tous ses charmes & tous ses agréments ; elle me paroîtra un désert , tant que j'y serai privée de votre présence. Je soupire après Dimanche prochain , jour

auquel je quitterai Londres, qu'autrefois j'aimois tant, pour retourner dans un endroit qui a été l'objet de mon aversion; mais ma chere Fanny a besoin de me voir, & j'atteste le Ciel, que la seule tendresse que j'ai pour elle, est capable de m'y ramener. Je ferai mes efforts pour rétablir sa premiere tranquillité.... Betty me mande qu'elle est assez bien remise de son indisposition, pour pouvoir quitter sa chambre; mais qu'elle est très-foible & dans un état de langueur qui fait craindre pour elle.... Ah! combien elle souffre pour une passion, à laquelle elle a malheureusement laissé faire trop de progrès! Depuis la connoissance que j'ai de son caractère, je doute qu'elle puisse jamais la surmonter; elle ne paroît pas même le desirer, & trouve au contraire une sorte de plaisir dans tout ce qui peut servir à l'entretenir. Elle voudroit, à ce qu'elle dit, être oubliée du monde entier; mais moi, pourrois-je jamais l'oublier? Je l'ai toujours tendrement aimée, & sa situation redouble encore mes sentiments.

De grace, chere Indiana, ne mettez point vos projets à exécution: pourquoi différer votre mariage par rapport à moi? Quoiqu'absente, je n'en partagerai pas

moins votre bonheur.... Le mien sera nécessairement différé : ma sœur demande tous mes soins , & je les lui donnerai , jusqu'à ce que je la voye plus heureuse ; Bevil lui-même consent à un délai causé par un si juste motif : il souffre mon départ avec résignation ; mais je suis très-assurée qu'il ne lui cause pas peu de peine.... Après tout , je dois lui rendre justice , c'est une bonne espece d'homme ; je ne l'ai jamais tant aimé que depuis que vous m'avez fait remarquer tout ce qu'il y a de bon en lui , & il n'a jamais paru avec tant d'avantages qu'en votre compagnie... Mais , ma chere sœur ! ma chere Fanny !... elle ne peut sortir de mon idée ; n'est-il pas bien cruel de voir une fille perdue au monde , à l'aurore d'une vie , où elle est entrée avec tant d'avantages ! C'est une fleur qui seche , quand elle ne fait que d'éclore. Tout sembloit concourir à faire jouir Fanny du sort le plus gracieux ; jeunesse , graces , beauté , fortune , voilà ce qu'elle possède , & tout cela devient inutile pour assurer son bonheur.... Que vous & Beverly faites involontairement des malheureux ! témoins cette chere sœur & le digne Colonel Manly.... J'ai ouï dire qu'il étoit parti pour une Terre

qu'il a en Berkshire ; il a, je crois, mal fait d'aller à la campagne, ainsi que la pauvre Fanny : l'amour n'est pas une maladie à laquelle la solitude puisse procurer quelque soulagement ; elle en trouve beaucoup plus dans le tumulte & sa dissipation.

Je suis aujourd'hui, ma chère, d'une tristesse inexprimable : une promenade à l'ombre de vos ormes me seroit d'un grand secours : quand aurai-je ce plaisir ? Je voudrois franchir le triste temps que j'ai à passer, & arriver tout de suite au moment où je pourrai vous aller rendre une autre visite à votre délicieuse demeure ; alors nous goûterions encore ces doux amusements que je partageois avec vous, & dont je regrette tant la perte. Liées toutes deux à nos chers serviteurs, alors devenus nos maîtres par des nœuds qui nous paroîtroient si doux, nous nous promènerions dans ces bois charmants qui entourent votre Château, vous appuyée sur le bras de votre adorable Beverly, & moi conduite par mon tendre & constant Bevil. Que nous serons deux heureux couples ! Nous donnerons un bel exemple aux femmes ; & nos maris, toujours Amants, seront si tendres & si empressés que nous serons les merveilles du monde.

DE MISS INDIANA DANBY. 169

Voyez, mon Indiana, comme je bâtis des Châteaux en l'air : oh, il faut convenir que j'ai un merveilleux talent pour cela.... Adieu, ma chere, adressez-moi votre premiere Lettre chez ma tante : je ne vous écrirai que lorsque j'y serai arrivée ; jusques-là & pour toujours , croyez-moi votre

CLARA FREEMORE.

LETTRE XIX.

A Sir Georges Montague, Ecuyer.

Dites-moi, mon cher Georges, (car je fais que vous vous piquez de connoître la nature humaine) dites-moi pourquoi la derniere idole de mon cœur commence à perdre un peu de l'empire qu'elle avoit sur moi, quoique je sois forcé de convenir qu'elle n'a rien perdu à mes yeux des charmes de sa figure, des graces de son esprit, ni de la douceur de son caractère, qui m'avoient si fort attaché à elle.

Que c'est une cruelle chose que de n'être pas d'accord avec ses desirs ! Il y a peu de mois que j'aurois donné un Royau-

me pour être aimé d'elle, & pour obtenir de ma mere son consentement à notre union ; à présent que je suis assuré de l'un & de l'autre , je bâille sur mon bonheur : quel chien de cœur que le mien pour l'inconstance ! Je fais tout mon possible pour le dompter ; mais vains efforts : la nature , Georges , la nature l'emporte ; d'un côté est une jeune personne fraîche comme Hebé , belle comme la mere des amours , douce & d'une humeur toujours agréable ; & de l'autre , c'est un objet toujours le même , sans art , sans apprêts , digne de la société des Anges ; mais un être aussi léger & aussi fragile que je le suis , a besoin , pour le fixer , de quelque chose de plus que le simple naturel.

Dans la spéculation , nous rendons justice aux femmes modestes ; sérieuses sans affectation ; prudentes , sensées & point coquettes ; mais ce ne sont point celles à qui nous adressons le plus d'hommages : non , en vérité , mon cher Georges ; nous convenons avec un sang froid philosophique , que c'est la plus digne espece de femmes , & très-respectueusement nous les laissons seules , tandis que les autres d'une différente & bien moins estimable espece , attirent toute notre attention , &

excitent nos passions. Je ne parle pas de ces imbécilles qui, sans esprit & sans talents, veulent faire les agréables & les petites maîtresses; mais de ces femmes d'esprit qui, connoissant le cœur humain, & ne s'en tenant pas à leurs qualités naturelles, savent rendre par le secours d'un art toujours utilement mis en œuvre, leurs charmes plus piquants, employent à propos le caprice, jouent la distraction, & mettent dans leur caractère une surprenante, mais aimable variété. Oui, direz-vous, ces sortes de femmes sont bonnes pour un simple amusement; mais quand il est question de grave Hyménée, le choix d'une femme sensée & d'une humeur toujours égale, est celui que la raison dicte à un homme prudent.... Oui, j'en conviens : mais c'est aussi à ce choix que l'on doit attribuer la vie insipide & languissante que mene le peuple mari.... Oh, qu'ils vont faire un heureux couple! s'écrie un grave personnage; il n'a pas choisi une coquette, ni une petite maîtresse; la femme qu'il a pris est respectable, & ne pensera qu'à son ménage.

Ah, Georges! je frissonne à la seule idée de m'unir avec une femme de cette espèce, quelle ennuyeuse compagne! Car,

qui dit une femme respectable , dans le sens qu'on le prend aujourd'hui , dit une femme revêche , acariâtre : ces deux idées sont inséparables ; & l'expérience nous démontre que l'un va rarement sans l'autre : toute son occupation consiste à entretenir ce qu'elle appelle le bon ordre dans sa maison , & à gronder son domestique ; le soin de sa parure , de cultiver ses talents , qu'elle traite de bagatelles , & de sacrifier quelque chose aux graces , est celui qui l'occupe le moins.... Je desire trouver dans ma femme une agréable compagne , une tendre amie , un objet dont les charmes puissent m'arrêter , qui sache varier avec art les moyens de me plaire toujours , & d'entretenir dans mon cœur le sentiment qui m'aura déterminé à unir mon sort au sien ; mais qu'il est difficile de rencontrer tant de qualités réunies !

Je suis cependant très-porté à croire que je les trouverois dans mon Indiana : qu'elle est aimable ! qu'elle a de graces ! mais il faut que je vous avoue que l'état du mariage me fait trembler. Ah , Georges ! quel état , & à quoi ne s'expose-t-on pas en l'embrassant ! Cependant , si je me trouve dans les mêmes circonstances ,

dans la même situation d'esprit que ces jours passés; j'y serai attrapé, oui, je le serai en dépit de la nature qui, selon moi, répugne à ce lien : car il est indubitable que rien n'est plus naturel que l'amour de la liberté.

J'aperçois mon Indiana.... Ah, Georges! la charmante fille! les graces suivent ses pas :... elle se promene sous mes fenêtres; sa vue a totalement changé mes idées; mon cœur palpite à chacun de ses mouvements : quel air, quel port ! je quitte la plume pour la contempler.... Oh, fille adorable!... Je veux aller la trouver pendant qu'elle s'arrête à goûter le plaisir ravissant d'une tendresse mutuelle..... Si cette attrayante Syrene connoît ses intérêts, elle aura quelques caprices; une petite querelle, une brouillerie momentanée est l'aliment de l'amour : elle procure le plaisir d'un tendre raccommodement; la conversation devient froide & insipide, quand tout le monde est du même avis, la dispute l'anime, l'échauffe; il en est ainsi de l'amour.

Un esprit comme le mien a besoin d'exercice : il lui faut des difficultés; & je ne fais si je dois attribuer à mon inconstance naturelle, ou à l'égalité d'humeur,

& à la douceur du caractère des femmes auxquelles je suis attaché, le peu de durée de mes passions ; il est certain qu'il faut que je sois toujours amoureux ; la place où l'amour se loge dans mon cœur, ne sauroit rester vuide... Si j'avois le bonheur de trouver une femme qui eût l'art de se varier, je m'y tiendrois ; c'est une nouvelle tournure d'esprit & de caractère qui me fait si souvent changer d'objet.

Mais adieu, Georges, je vois mon Indiana assise sous un berceau, plus fraîche & plus belle que les fleurs dont elle est entourée : j'y vole ; mon cœur en ce moment plein de passion, brûle de s'épancher dans son sein. Votre

HENRI BEVERLY.

LETTRE XX.

A Georges Montague.

JE suis retombé, mon cher Georges, dans un excès de langueur.... Oh, aimable variété, que tu m'es nécessaire ! Je vois bien qu'il faut changer la scène, & qu'une course à la ville ranimera mes es-

prits : une partie de plaisir avec mes anciens camarades.... Je conduirai la bande.... Il y a un siecle que je n'ai vu notre chere & complaisante veuve ; je pense que quelques moments passés avec elle & ses aimables compagnes , me feront grand bien ; ce sera une utile diversion pour moi : je reverrai avec plus de plaisir à mon retour ma bonne mere & sa charmante pupille : celle-ci ne perdra rien à la comparaison que je ferai d'elle à ces beautés obligeantes ; si elle savoit mes motifs , elle m'exciteroit à faire cette diversion : je l'aime plus qu'elle ne s'aime elle-même : car n'écoutant que son cœur tendre , je suis sûr qu'il y a déjà un mois qu'elle voudroit m'appartenir ; mais j'entends mieux ses intérêts.

J'ai entendu dire à de sages vieillards , qu'il étoit prudent de jeter tout son feu avant de se marier ; & de bonne foi , je ne crois pas avoir encore jetté la moitié du mien : convenez que c'est agir honnêtement à moi , que de passer tout le mauvais temps avant de prononcer le redoutable oui.... Je pense que le mariage est un saut dangereux pour les Amants ; les anciens l'ont regardé comme le remede à l'amour , & l'expérience prouve qu'il n'en

est pas de plus souverain.... Mais à propos, qu'est devenue la petite Brunette? Je suis assez généreux pour vous la céder : aimez-là pour l'amour de moi : sa naissance & ses graces la mettent au-dessus des maîtresses ordinaires , ou plutôt des esclaves de nos plaisirs : car elles conviendront qu'elles le sont, si elles veulent être de bonne foi, & ne point chicaner sur les termes.

On m'apporte à l'instant une Lettre de Sir Edouard Lindsey, qui m'invite, dans les termes les plus pressants, à aller passer quelques semaines avec lui dans son Château de Lindsey.... Irai-je? Il m'y promet très-bonne compagnie : sa sœur est pleine d'esprit ; je pense que je les trouverai en mon chemin quand j'irai à la ville ; mais attendez-moi dans une semaine ou deux au plus tard.... Adieu, je vais répondre à la Lettre du Baronnet.

HENRY BEVERLY.



LETTRE

L E T T R E X X I.

A Georges Montague.

JE me suis enfin déterminé, mon cher Georges, à me rendre à l'invitation de Sir Edouard: j'ai laissé mon adorable Indiana presque malade de la seule idée de mon absence, quoique je l'aye assurée qu'elle ne seroit que de très-peu de temps, & suis arrivé chez le Baronnet en bonne santé. Vous le connoissez, & devez juger par-là de la façon dont il m'a reçu. J'ai vu dans ses yeux plus que dans ses discours, le plaisir que lui a fait ma visite. En me conduisant dans la salle où étoit la compagnie, il s'est arrêté; & mettant sa main sur mon cœur, Henri, m'a-t-il dit, je connois votre caractère: vous allez être ici fortement attaqué par votre côté foible; ainsi je vous conseille de vous précautionner contre le danger... Ne soyez point en peine de moi, lui ai-je répondu, je suis fait à de pareilles épreuves: mais supposons que j'y fusse blessé, je l'ai tant de fois été, & tant de fois guéri, que je

*Tome I.**M*

crois impossible que je reçoive de blessure mortelle.

La porte de la salle s'est ouverte pendant que je parlois ; & le premier objet qui a frappé mes regards , a été cette vieille Comtesse de Derwantwater , qui depuis fort long-temps a cessé de compter ses années , & qui s'imagine que personne n'aura pas plus de mémoire qu'elle ; je l'avois fort connue à Paris : vous savez que là une femme ne quitte jamais la galanterie tant qu'elle respire , & que Messieurs les François savent les y entretenir en employant le même langage pour toutes les femmes telles qu'elles soient.

Pendant le séjour que j'y fis , je pris aisément les airs , le ton & les usages de cette Nation galante & gaie ; & pour suivre la mode , autant que pour faire un peu de diversion à des attachements plus sérieux , je fis ma cour à la Comtesse , & j'en fus distingué.... Vanité , me direz-vous , vanité soit , elle est nécessaire , & les gens ne jugent d'un homme que suivant ce qu'il s'estime lui-même.... La Dame enfin se prêtoit d'assez bonne grace ; mais je ne trouvai pas à propos de pousser les choses à l'extrémité.

Jugez combien cette rencontre nous

surprit l'une & l'autre.... Eh, mon Dieu, s'écria la Comtesse quelle *délicieuse apparition!* j'en suis *comblée* : qui se seroit attendu de voir ici l'aimable, le galant Beverly!... Hé, mais, en vérité, rien n'est plus *singulièrement merveilleux* (car il faut vous dire que la bonne Dame emploie souvent certaines expressions françoises qu'elle a adoptées.)

Après nous être mutuellement félicités de notre bonheur, elle se tourna vers deux jeunes Demoiselles, qu'elle me présenta comme ses filles.... Ah! voici le point critique : car ces filles... Ah, Georges! l'ainée Lady Caroline.... Quelle ravissante créature! grande, déliée, élégante, charmante en tout point; des yeux brillants qui ne sont jamais désœuvrés, des traits.... Il n'est pas question s'ils sont bien réguliers; je laisse ces sortes d'examens à ces froids spéculateurs, qui n'ayant ni feu ni passion, savent beaucoup mieux critiquer que sentir; pour moi, le tout ensemble me frappa : elle a un certain je ne sais quoi qui va droit au cœur; telle est Lady Caroline; au reste étourdie, affectée & superficielle : elle sait à merveille tourner en ridicule les foibles de sa chère maman : cependant il n'y a rien d'extraor-

dinaire dans son esprit ; elle abonde assez en bons mots qui n'auroient pas grand sel à être scrupuleusement examinés , mais des levres de corail , des dents d'ivoire , & un air de malice , dont elle assaisonne tout ce qu'elle dit , le font trouver agréable & spirituel.

Miss Lindsey , sœur d'Edouard , (je crois que vous ne l'avez jamais vue) est une brunette un peu foncée , yeux noirs , nez aquilain , dans le vrai point trop jolie , mais charmante pour la société , & chez qui l'on trouve tous les genres d'esprit qu'on peut desirer. Si j'étois Mahométan.... Ah , Georges ! que ces Mécréans font d'heureux chiens ! (car c'est le nom dont ils nous honorent) si j'étois , dis-je , Mahométan , j'aurois , parmi les Favorites de mon ferrail , mon Indiana pour mes heures de raison , & pour me faire goûter les délices du sentiment , Lady Caroline pour le badinage , & Miss Lindsey pour tenir mon esprit en haleine , & me ranimer dans mes moments de langueur. Que ma vie seroit voluptueuse ! quelle charmante variété pour moi qui l'aime tant ! Mais ne pouvant les avoir toutes trois , que ferai-je donc ? Pour laquelle me déciderai-je ?... Je laisse au temps à me dé-

terminer, pour le moment Lady Caroline sera ma Sultane, je penserai après à Indiana : je l'ai reléguée dans un coin de mon cœur jusqu'à nouvel ordre ; mais dès que je la verrai, avec ses yeux pleins d'une tendre langueur, ses regards doux & timides, & mille autres charmes qui ne peuvent s'exprimer, elle y rentrera triomphante, & en chassera, du moins pour un temps, toute autre rivale.

Mais que ferai-je de la petite Juliette ? C'est une précieuse qui voudroit s'avancer : elle ne trouve point du tout plaisant que je donne la préférence à sa sœur : on l'a dit plus belle, cela peut être ; elle a en effet plus de régularité dans ses traits : mais elle est sans feu & sans sentiment ; elle est d'ailleurs très-réservée, & même un peu sauvage, ce que j'attribue à l'éducation que la Comtesse a donnée à ses filles d'après son expérience, pour les tenir sans cesse en garde contre les attaques de ces monstres d'hommes, qu'elle n'a pourtant elle-même jamais regardés comme tels ; mais les filles ont une ame, il ne faut qu'un peu de soins pour l'émouvoir, & y faire passer le sentiment qui peut seul la flatter... Mais cette Juliette est froide comme de la glace, & coûtera sans doute

plus qu'une autre à mettre à la raison.

Que je passe de doux moments avec ces femellés!.... Je ne sais quand vous me verrez à la ville, cela dépend de Lady Caroline, qui est actuellement l'arbitre de mon sort, & qui a tant de variété dans le caractère, que son empire sur moi peut fort bien durer un mois, s'il n'arrive rien d'extraordinaire.... Je finirai cette lettre une autrefois, on m'attend pour dîner.

J'ai laissé ma souveraine fort irritée contre moi : elle n'a jamais voulu me pardonner, quoique je me sois mis à ses genoux, que j'aye soupiré & dit pendant une heure cent fadeurs en pure perte; je commence pourtant à espérer que l'orage se dissipera, & que nous serons bientôt bons amis : car elle s'est fâchée pour un rien; & si vous voulez que je vous parle vrai, pour se procurer, je crois, le plaisir du racommodement, voici de quoi il étoit question.

Nous étions à jouer à un certain jeu où l'on donne des gages qu'on ne peut racheter qu'en suivant la loi qu'on vous impose : quand le tour de Lady Caroline est venu d'en racheter un des siens, on lui a ordonné de venir m'embrasser; mais pour lui épargner la peine je me suis levé, &

mis en devoir de la prévenir ; j'en ai été puni par un coup d'éventail , accompagné de ces douces paroles : ... impertinent , qui vous a rendu si hardi ? Et comme j'insistois toujours , elle m'a repoussé de sa jolie main , que j'ai prise & que j'ai baisée pour me dédommager de la petite faveur qu'elle me refusoit ; elle a pris alors un air sérieux & a boudé : j'ai fait tout ce que j'ai pu pour rentrer en grace auprès d'elle ; mais la trouvant inexorable , je lui ai dit que j'allois me livrer dans ma chambre au regret que j'avois de lui avoir déplu ; mais que je reviendrois plus empressé solliciter mon pardon : de grace , déterminez-vous à me l'accorder , & à ne plus avoir de l'humeur : car , tenez , ai-je ajouté , regardez-vous dans le miroir , & vous verrez que l'air fâché ne va point du tout à vos traits.... Un regard qu'elle a jetté sur moi , accompagné d'un doux souris , m'a annoncé que notre reconciliation n'étoit pas éloignée ; je suis alors sorti , & suis monté dans ma chambre pour achever cette Lettre... Adieu , mon cher Georges ; si je suis inconstant en amour , je ne le suis pas en amitié : ainsi , croyez-moi toujours votre meilleur ami.

HENRI BEVERLY.

M iv

LETTRE XXII.

A Georges Montague.

AH, Georges ! que je viens d'effuyer une rude corvée ! je me suis trouvé tête à tête avec la vieille Comtesse, & on a eu la malice de m'y laisser pendant deux mortelles heures, qui m'ont paru deux siècles. Elle a fait tomber la conversation sur son voyage en France, & les plaisirs qu'elle y avoit goûtés ; qu'elle aime toujours à se rappeler & à ennuyer son monde par le détail très-circonstancié qu'elle en fait : elle a passé en revue tout ce qu'elle y a vu, sans me faire grace de la moindre chose, pas même des ridicules qui l'ont frappée, mais qu'elle a cependant trouvés assez de son goût pour vouloir se les approprier.... Pourquoi les femmes ont-elles la rage de voyager ? Ne sont-elles pas contentes des ridicules qu'elles peuvent ramasser en Angleterre, où assurément il y en a assez pour pouvoir satisfaire toute femme raisonnable : il faut encore qu'elles aillent à Paris pour en contracter de nouveaux.

On trouve à peine un homme sur

mille, qui étant sorti des limites de notre Ile, aye la tête assez bonne pour n'être pas un vrai singe à son retour : que veut-on que deviennent les femmes qui se sont francisées?... Cela est horrible, sur-tout à une vieille femme, qui n'est supportable qu'avec un air sérieux & du linge blanc : mais être frisée, pomponée, vouloir réparer un teint flétri par les années à force de blanc, de rouge & de mouches, ouvrir continuellement la bouche pour rendre le manque de dents plus remarquable, affecter de grassayer en parlant François, cela ne fait-il pas pitié? Voilà pourtant quelle est la Comtesse.... Mais je ne pense pas qu'elle est mere de ma Caroline, & qu'à ce titre je dois la ménager.

Enfin, mon cher Georges, excédé par un torrent d'impertinences qu'elle a débitées sans y mettre le moindre intervalle, & ne pouvant plus y tenir, je l'ai quittée sous le prétexte d'avoir à écrire quelques lettres indispensables, & suis actuellement dans ma chambre, où je commence à respirer, en attendant le retour de ma divine Caroline, qui est partie ce matin avec sa sœur, pour aller voir une de ses bonnes amies à quelques milles d'ici; je prétends bien qu'elle me dédommage des

deux heures du mortel ennui que j'ai passées avec sa mere.

Ah, chere Indiana! épargnez-moi les reproches, je vous aime toujours; mais je ne suis pas maître de mes pensées, & suis forcé de céder à mes desirs à mesure qu'ils naissent: je suis naturellement généreux, & voudrois rendre justice à chacun: j'ai des principes dont je ne m'écarte que vis-à-vis des femmes; mais c'est la nature... Ah, Georges! la nature! est-ce une excuse? C'est cependant la seule que je puisse apporter..., Ah! je vois arriver ma Caroline, elle est à cheval... Qu'elle y est bien! que l'habit qu'elle porte relève ses graces!.... Que cette plume noire qui ombrage sa belle tête, sied bien à son visage!... Le vent a dérangé ses beaux cheveux, ils tombent à boucles négligées sur ses joues.... Je vais voler à elle, je la prendrai dans mes bras pour la descendre de cheval... Quel joli pied!... Quelle jambe fine!... Je suis en extase. Adieu, Georges.

HENRI BEVERLY.



L E T T R E XXIII.

A Georges Montague.

J'Ai quitté cet après midi le Château de Lindsey ; on m'a cru fou de me mettre en chemin à pareille heure ; mais il ne faut qu'un temps de galop , & je me suis souvent exposé à me rompre le col , sans qu'il me soit arrivé de mal : d'ailleurs je n'ai pu me résoudre à partir avant Lady Caroline , ni à demeurer après son départ ; en sorte que je n'avois que ce moment à choisir. Aussi-tôt que j'ai eu mis cette charmante personne en carrosse (ce qui ne s'est pas fait sans lui presser la main , ni sans qu'elle m'ait rendu cette faveur , avec ce mélange d'assurance & de timidité , qui n'est senti que par un Amant à qui rien n'échappe) je suis monté à cheval , après avoir pris congé de Sir Edouard & de son agréable sœur , & j'ai gagné le petit bois aussi vite que je l'ai pu , laissant mon domestique bien-loin derrière moi.

Bien fatigué de mon voyage , mes bottes & mes habits couverts de boue , &

mes cheveux collés sur mon visage par la pluie, je suis arrivé chez moi à onze heures du soir.

À l'approche de la maison, j'ai éprouvé un changement sensible : les mêmes émotions, les mêmes pensées que j'ai coutume d'y avoir ; ont de nouveau pris possession de moi ; l'image de Lady Caroline a commencé à s'effacer de mon esprit, & celle d'Indiana y a insensiblement repris sa place ; l'idée de la voir, faisoit palpiter mon cœur... Il faut nécessairement, mon cher Georges, qu'il y ait des hommes qui ont deux cœurs, le moyen sans cela d'aimer éperdument deux objets à la fois.

Mon dessein étoit de surprendre ma mère & ma charmante Indiana : ainsi, sans appeler personne, en arrivant j'ai moi-même mis mon cheval à l'écurie, & j'ai ensuite été directement dans la salle des domestiques, qui d'abord ont été tous en mouvement ; mais j'ai mis le doigt sur ma bouche pour leur imposer silence, & ordonné à l'un d'eux d'avoir soin de mon cheval ; après quoi j'ai pris le chemin du salon, tenant Abigaïl, ma conductrice, par le menton ; c'est la femme de chambre de ma mère, piquante créature, qui a quelque bonne volonté pour moi, &

qui me sourioit agréablement en portant une bougie devant moi ; je penserai à elle un de ces jours , quand je n'aurai rien de mieux à faire.

J'ai ouvert brusquement la porte , & ai trouvé ma mere lisant , & le cher objet de mon amour écoutant avec attention : sa tête charmante étoit appuyée sur une de ses mains ; on voyoit briller en elle la modestie , l'innocence , la candeur , & une certaine langueur qui n'ôtoit cependant rien à l'éclat de ses charmes... Elle étoit dans un de ces déshabillés simples , mais propres , & qui parent mieux une belle , qu'une autre ne le seroit avec la parure la plus élégante & la plus recherchée. Ses beaux cheveux , qu'elle a en grande quantité , n'étoient point attachés , & tomboient négligemment des deux côtés sur son col d'albâtre & sur sa gorge , qui à demi découverte , laissoit voir ses admirables proportions ; j'en ai été enchanté , & j'ai cru voir mon Indiana pour la première fois.

Dès que j'ai paru ; elle s'est levée en jettant un cri d'étonnement , & est retombée sur sa chaise pâle , & presque sans connoissance. J'ai couru à elle ; je lui ai pris la main que j'ai baisée à plusieurs re-

prises ; elle a ouvert les yeux , les a fixés sur moi en souriant ; & un soupir de joie a été la première expression du sentiment qu'elle éprouvoit.... Ah, Georges ! que je me suis trouvé heureux dans ce moment ! je n'en ai de ma vie passé de plus délicieux.

Ah ! que vous m'avez effrayée , M. Beverly ? m'a dit cette aimable fille , après s'être un peu remise , peut-on voyager si tard , & s'exposer à mille fâcheux accidents qui peuvent arriver en chemin !

Ma mère qui avoit ôté ses lunettes & fermé son livre dès qu'elle m'avoit vu , s'est approché , & nous a tendrement embrassés tous deux ; mais quand après m'avoir bien examiné , elle s'est aperçue du désordre où j'étois , elle m'a beaucoup grondé sur mon imprudence , & le peu de soin que je prenois de ma santé : mon Indiana m'a fait aussi les plus tendres reproches à ce sujet ; chaque mot qui sortoit de sa belle bouche alloit à mon cœur ; cette adorable fille , à qui je suis bien sûr que ma santé est plus chère que la sienne , a voulu absolument que je la quittasse pour m'aller reposer : ma mère m'en a aussi vivement pressé , & il m'a fallu céder à leurs instances : mais est-il possible de

goûter quelque repos, quand on est dans une aussi douce agitation d'esprit, que celle où je me trouvois alors ? Tout ce que j'ai pu faire, quand j'ai été seul dans ma chambre, a été de m'asseoir pour vous écrire ; plus je serai fatigué, mieux je dormirai ; peu de sommeil suffit, & je ne veux point perdre tant de temps d'une trop courte vie dans un état d'insensibilité & d'anéantissement.

Je ne retournerai à Londres que le plus tard que je pourrai : la campagne est trop agréable pour que je puisse me déterminer à la quitter sitôt : j'y vois un objet bien digne de m'y arrêter ; d'ailleurs j'ai promis de me trouver aux courses de N.... où je rencontrerai infailliblement Lady Caroline.... Je voudrois à présent rompre cet engagement ; mais je me connois trop bien, pour croire que je le voudrai long-temps : il est cependant certain que malgré l'impression qu'elle a faite dans mon cœur, j'ai, pour Indiana, des sentimens que je n'ai jamais éprouvés pour aucune autre : je ne fais où tout ceci me mènera.... Si mon Chapelain avoit été à la maison, il y a peu d'heures (que je suis heureux qu'il ne s'y soit pas trouvé) j'aurois, je crois, fait la sottise de me marier :

il y a des moments critiques dans la vie ;
& telle femme doit à un seul de ces moments la perte d'une vertu conservée jusqu'alors, comme un homme celle de sa liberté.

Bonne nuit, Georges, je sens que le sommeil me gagne, mes paupieres s'appesantissent : que je vais faire d'agréables rêves!... Adieu, votre

HENRI BEVERLY.

Fin du Tome premier.

